



Visite de mon jardin



France Lefebvre



© France Lefebvre

Visite de mon jardin

Infographie de la couverture : Renald Bergeron / renaldbergeron.com

Infographie des pages intérieures : Renald Bergeron

Révision : Suzanne André et Lucille Auger

Photos intérieures : collection privée de l'auteure

Photo de couverture : Jean Jasmin, photographe

Tous droits réservés. Imprimé au Canada

ISBN : 978-2-9816077-0-6

Dépôt légal : troisième trimestre 2016

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Bibliothèque et Archives du Canada

REMERCIEMENTS

À Raymond, au fil du temps, ta mémoire enregistre tout le positif des événements de ta vie alors que je suis beaucoup plus affectée par les coups bas de celle-ci, ce que tu te plais à nommer « mes exagérations ». Merci d'en accepter la publication sachant très bien qu'il s'agit de ma vie et de mes réactions face à certains événements.

À mes enfants et à mes petits-enfants que j'aime.
Je suis une mère et une grand-mère qui vous aime.
Je vous ai consacré les plus belles années de ma vie,
j'ai été près de vous pour mon plus grand accomplissement.
Merci d'accepter le récit de ma vie qui est un peu,
par ricochet, une partie de la vôtre.

À Hélène Castonguay, animatrice des rencontres « J'écris ma Vie »
et amie, merci pour ton écoute à la lecture de nos récits,
pour ta sincérité et l'expression de tes sentiments écrits dans la préface.

À Suzanne André (Agnès Guiol), merci pour ta patience
et ta compétence pour trouver les mots exacts qui décrivent les événements
et pour la relecture.

À Lucille Auger, merci pour les corrections de l'orthographe des textes.

À Jean Jasmin, merci pour la photo couverture.

AVANT-PROPOS

Depuis toujours, l'amour et la haine, le blanc et le noir, le bien et le mal, le bonheur et le malheur, le vrai et le faux se distinguent ou se confondent. Les contraires s'attirent et pourtant « Qui se ressemble s'assemble ». Comment trouver un équilibre ?

Suite à mon divorce, j'ai répété « Un jour vous serez adulte et vous comprendrez ». Voilà, vous êtes rendus là et pour vous aider à voir autrement, j'écris ma vie. Le but, c'est de laisser en héritage l'Espoir d'un Demain meilleur.

Chaque fois qu'un pépin s'est présenté, je m'adaptais, je repartais à « neuf ». Impossible de recommencer à « zéro », ce qui a été vécu s'imprègne.

Pour moi, dans la vie, rien n'est jamais perdu ! J'ai commis des erreurs. Je n'ai pas été parfaite, loin de là. J'ai été bien assez jugée pour comprendre que les autres me voient avec les yeux de leur cœur. Vous serez aussi évalués avec cette vision très subjective des autres. Les messages laissés ici et là forgent votre opinion et s'imprègnent dans les pores de votre peau. La famille, les proches, les amis, ceux qui ont marché à vos côtés ont influencé votre perception de l'autre, ils auront façonné votre vie aussi.

Être vraie, être franche et avoir de la diplomatie, est-ce possible ? Raconter ma vie, c'est raconter aussi bien mes joies que mes peines, mes plaisirs que mes frustrations. J'étais naïve. Je le suis encore !

Et comment raconter ma vie, sans blesser ceux qui m'entourent, tout en ravivant des souvenirs qui font de moi celle que la vie a façonnée ?

Tous ces mots couchés sur une page blanche, j'espère qu'ils rappelleront à mes enfants, à mes petits-enfants, l'importance de s'accepter, de s'entraider, de communiquer, écouter et parler, de s'aimer. Et surtout exiger d'être respecté !

*« Tout peut changer demain,
d'hier il ne reste rien »*

**La quête,
Jacques Brel.**

PRÉFACE

Écrire, c'est exister, suspendre le temps, laisser une trace, dire pour se souvenir, pour partager et pour apprendre.

France est mon amie. Elle a participé à l'atelier ***J'écris ma Vie*** pendant trois ans pour se rendre jusqu'à l'édition de cette autobiographie. Ayant partagé des parties de son écriture lors des rencontres, j'avais un aperçu de son parcours. Cependant, l'histoire de sa vie lue d'un bout à l'autre après qu'elle ait revisité et organisé ses écrits m'impressionne et me touche. Quelle vie, quelle générosité, quel travail.

France, cette empêcheuse de tourner en rond, passionnée et entière, nous raconte avec simplicité et humilité ce que la vie lui a proposé et les choix qu'elle a dû faire. L'authenticité illumine son récit porteur d'une expérience humaine qui nous ressemble. En parlant d'elle, de ce qu'elle a vécu et de son époque, elle parle aussi de nous. Je me suis reconnue dans sa quête de sens, déchirée entre ce que la vie lui proposait, ses croyances, ses valeurs et son désir ardent de faire pour le mieux et d'être heureuse.

L'histoire de vie de France parle aussi de nos histoires de vie, vivre une vie est une expérience universelle. Merci France!

Hélène Castonguay

RACONTER MES ORIGINES, LEFEBVRE ET MORIN

J'en sais très peu sur mes grands-parents paternels. Je ne connais pas le métier qu'exerçait mon grand-père. Je l'ai toujours connu retraité, vivant paisiblement en sa demeure en compagnie de ma grand-mère. Cette bâtisse, je m'en souviens, la voirie l'a tournée, le devant est devenu l'arrière lorsque la route 125 a été élargie et contournée à certains endroits. Le chemin qui passait justement devant la demeure n'existait plus. La route passait maintenant derrière le lieu où demeuraient mes grands-parents. Je ne connais même pas la date de leur décès. J'ai posé la question à mes frères, je n'ai obtenu aucune réponse, nous ne savons pas.

Mon père a quatre frères

Léo. C'est mon parrain. Son épouse, ma marraine, est décédée très jeune et il cohabite maintenant avec une anglophone qui ne comprend pas le français. Il est propriétaire d'une station-service à Verdun. Il a un fils, Léo Junior. Je le connais à peine, je ne le reconnaîtrais pas sur le trottoir.

Paul. Il travaille à l'infirmierie chez Miron. Il n'a pas d'enfant. Il vient assez souvent, une fois par mois, dîner avec nous et prendre de nos nouvelles. Il est seul à prendre le repas puisque son épouse travaille cinq jours par semaine, dans un coin de la ville tout opposé à notre demeure.

Pecsie (Jo). Il arrête devant chez nous. Sa moto trois roues appartient à son employeur, la Ville de Montréal, il sort sa boîte à lunch et il vient dîner avec nous. Il parle fort et il argumente souvent, surtout en période d'élection. Libéral, alors que mes parents sont conservateurs, je l'ai vu passer tout droit certains jours, s'abstenir de venir à la maison, en temps d'élection. Mais il revient toujours. Il a deux fils, André et Michel et une fille, Paulette, mannequin de formation. Elle s'est suicidée à l'âge de trente-cinq ans.

Marcel. Il est le demi-frère de mon père. Il a deux filles, Claudette et Nicole. Durant mes jeunes années, je les ai très peu rencontrées. Plus tard, Nicole a vécu quelque temps chez mes parents et lorsque maman et papa sont venus vivre à Crabtree, j'ai vu mon oncle et sa conjointe, Jessie, plus régulièrement puisqu'eux demeuraient à Saint-Esprit. Marcel a hérité de la résidence paternelle. Ensemble, avec mes parents, ils jouaient souvent aux cartes et discutaient rarement de leur famille.

Très jeune, je me rappelle, nous allions quelques fois par année, à Saint-Esprit visiter les parents de mon père, du moins sa mère, Amanda L'Écuyer, puisque son père, Frédéric Lefebvre est décédé alors que le mien, mon père, n'était qu'un enfant. Et c'est Pierre, le frère de mon défunt grand-père, qui a habité et terminé sa vie avec ma grand-mère, ils l'appelaient « pépère Pitt ». Marcel est né de l'union d'Amanda et Pierre.

Je ne me sens pas très à l'aise avec cette famille. Encore moins avec les cousins, ils sont plus vieux que moi, je les connais à peine. Ma cousine Paulette, née quelques années avant moi, ne sort pas de sa chambre lorsque mes parents m'amènent visiter sa famille. Je dois rester dans la cuisine et écouter la conversation des grands. Ma tante me demande de respecter l'humeur de ma cousine. J'y suis très rarement allée, mes parents comprennent mon manque d'intérêt.

Ce que je pense des Lefebvre, de mon père et de mes oncles, c'est qu'ils sont des amoureux. Ils respectent leur femme. Je suis tellement petite, comment savoir si c'est la réalité? Jamais je n'ai entendu ou vu un oncle Lefebvre, lever le ton ou la main sur son épouse.

Le jour de leur mariage, les conjoints signent un contrat civil, une promesse d'engagement l'un envers l'autre et l'homme, qui est souvent le seul à travailler, promet d'avantager sa femme d'un montant suffisant pour qu'elle puisse continuer à vivre advenant un décès ou une séparation.

Toutes les femmes de notre famille qui ont des enfants restent à la maison. Elles les éduquent, préparent les repas, entretiennent leur demeure. L'homme travaille à l'extérieur et son salaire est versé dans un compte commun pour subvenir aux besoins de la famille. La charge de chacun est lourde, mais il leur reste du temps pour vivre ensemble des heures de loisirs, de plaisir. Ils partagent également les nouvelles, les joies, les tracas et les peines qu'ils vivent.

Toute petite, je vais, avec mes parents et mon frère Jacques, visiter nos grands parents à Saint-Esprit et mes cousines, Claudette et Nicole. Elles demeurent là parce que leur mère s'est enfuie alors que mes cousines étaient encore toutes petites. Mon oncle Marcel est allé à la guerre et à son retour, sa femme était partie, disparue. Elle a laissé les filles chez leurs grands-parents paternels et elle ne les a plus jamais revues.

Nous arrivions chez mes grands-parents, un bonjour à chacun, puis j'allais écouter l'oiseau de couleur orange. Il serine tout le temps, il chante tellement bien. Après ces quelques paroles de salutations et l'écoute du chant du serin, mon frère Jacques et moi, parfois Normand y était aussi, nous montions à l'étage avec les cousines. Elles jouent à la bouteille avec mes frères, pour les embrasser. Et puisque je suis plus jeune, et qu'ils sont mes frères, je les regarde jouer. C'est une activité qui m'a ouvert les yeux sur les baisers, sur l'amitié. Pendant ce temps-là, en bas, mes parents jouent aux cartes, à la Dame de pique, ce jeu où il faut ramasser tous les cœurs et la dame de pique pour obtenir le contrôle.

Mes cousines sont demeurées à Saint-Esprit tant que ma grand-mère a pu les héberger. Puis, Claudette est partie en appartement avec son amoureux et Nicole est venue rester chez nous pour une année.

Mais maintenant, c'est ma grand-mère qui loge chez nous, à Montréal. Mes parents n'ont jamais réclamé un sou, ils sont généreux. Le soir, à 7H00 ma grand-mère aime réciter le chapelet à la radio avec le cardinal Léger. Il m'arrive de la braver. Je déteste réciter le chapelet, mais de l'entendre, à CKAC m'agace encore plus. Alors je la dérange. Elle crie. J'insiste. Elle me lance son chapelet par la tête. Mesquine, je souris, satisfaite de moi. J'essaie encore de comprendre ce qui me poussait à la déranger autant. Ma mère m'a souvent répété que je devrais essayer de corriger mon sale caractère, sinon je risque d'être comme ma grand-mère plus tard.

J'ai ses gènes, c'est sûr, mais aujourd'hui, je sais cependant que la ménopause était un facteur important de sa mauvaise humeur. Moi, à partir de quarante-cinq ans, j'ai eu la chance de prendre des hormones en comprimés, ce qui a réduit de beaucoup mes sautes d'humeur. Même si les médecins affirment que le risque de cancer augmente, une chance sur trente-cinq mille, je préfère ce risque à une mauvaise humeur constante et aux larmes qui occupaient une place importante dans ma vie quotidienne. Mieux vaut mourir moins vieille, de bonne humeur que de vivre enragée. Je comprends ma grand-mère maintenant, ces pilules n'existaient pas au moment où elle aurait dû en prendre.

Un dimanche de printemps, mon père nous amène, mon frère et moi, visiter mon grand-père à Saint-Esprit. Dès notre arrivée sur son terrain, mon aïeul sort de chez lui, carabine à la main et nous oblige à sortir de la cour sans quoi il nous tire dessus. Les pourparlers s'entament, rien n'y fait, il faut rebrousser notre chemin. Je n'ai pas eu peur. J'ai trouvé son comportement un peu dérangé... cinglé peut-être!

De retour à la maison, j'apprends que mes parents ont placé ma grand-mère dans une résidence. C'était elle ou mon père qui sortait de la maison. Ils se disputaient souvent. Grand-maman réussissait à faire enrager mon père. Je l'ai vu lancer sa tasse dans le lavabo et sortir en criant, tellement grand-mère émettait des commentaires blessants.

Mon grand-père nous a obligés à sortir de son terrain parce qu'il venait de recevoir la facture du loyer qu'il devrait payer mensuellement pour la pension de sa femme à la résidence. Il n'a plus jamais parlé à mes parents. Maman, elle, s'est occupée de coiffer et de visiter ma grand-mère à chaque semaine pendant plusieurs années.



Nous sommes beaucoup plus souvent chez les grands-parents maternels. Ils restent dans le rang Saint-Edmond, à Sainte-Perpétue de Nicolet.

La famille Morin est grande. Marie Anne, née le 12 août 1907. Elle ne s'est pas mariée, elle n'a pas d'enfant.

Marie-Antoinette, née le 4 mars 1909 et décédée le 1^{er} mai de la même année.

Ange Albert, né le 18 avril 1910. Il est marié à Rose Camirand, ils ont deux enfants adoptés dès leur jeune.

Antoinette, née le 4 mai 1912. Elle est mariée à Hervé Lefebvre, ils ont quatre enfants, Gilles, Normand, Jacques et France.

Paul Émile, né le 25 août 1913. Il ne s'est pas marié, il n'a pas eu d'enfant. Il est toujours demeuré avec ses parents. C'est lui qui gère la ferme et prend toutes les décisions. Les gens viennent lui emprunter de l'argent; peu importe le montant, il en a toujours assez dans sa chambre, au deuxième étage, pour remettre la somme demandée.

Yvonne, née le 10 avril 1916. Elle est mariée à Fernand Daneau, ils ont neuf enfants, Gisèle, Jean-Jacques, Lise, Pierre, Michel, Alain, Luc, Louise et Andrée. Mon oncle est décédé trop jeune, le cœur a flanché, le 25 août 1960, à l'âge de quarante-six ans. Andrée est encore au berceau, elle n'a que quelques mois d'existence. Yvonne a travaillé très fort pour faire vivre sa famille.

Madeleine, née le 2 février 1918. Elle est religieuse cloîtrée dans la communauté des Sœurs Marie Réparatrice. Sa vie est vouée à la prière. Pendant plusieurs années elle demeure au Mans, en France. Nous recevons des lettres d'outre-mer qui racontent ce qu'elle vit et qui demandent de lui transmettre, par retour du courrier, des nouvelles de la famille. Elle revient au Québec dans les années soixante.

Marguerite, née le 1 août 1920. Elle est mariée à Gratien Raïche, ils ont cinq enfants, Ghislaine, Danielle, Raymond décédé dans un accident à l'âge de dix-sept ans, Louise et Claude.

André, né le 1^{er} juin 1922 et décédé le 2 juin de la même année. Henri, né le 24 avril 1923 et décédé le 20 novembre 1932.

Lucien, né le 25 novembre 1924. Il est marié à Liliane Émond, ils ont sept enfants, Céline, Denis, Marie-Paule, Pauline, Gérald, Fernand et Réjean.

Charles Hector, né le 19 novembre 1926. Il ne s'est pas marié, il n'a pas eu d'enfant. Il est, lui aussi, toujours demeuré avec ses parents. C'est l'homme à tout faire. Généreux, bon vivant, il ne se fâche jamais. L'hiver, il rentre le bois du poêle et il se lève la nuit pour s'assurer que tous ont chaud.

Camil, né le 18 juillet 1929. Il est marié à Janine Fortin, ils ont cinq enfants, Jocelyne, Robert, Bernard, Brigitte et Camil junior.

L'engagement chrétien et le contrat civil sont les mêmes, ou en tout cas semblables, dans tous les ménages québécois. Les couples qui s'unissent par le mariage se promettent le même respect l'un envers l'autre et ils s'engagent à pourvoir à l'essentiel et au bon fonctionnement de la famille à naître.

Le quotidien se chargera de me montrer que tous ne sont pas respectueux des promesses qu'ils ont signées. C'est à regarder vivre les couples que je me suis forgé ma propre idée sur la vie à deux. Quand je serai grande, je chercherai un homme non violent, qui saura respecter sa femme.

Bien que Robert soit l'enfant de Camil et Jano, ce sont Albert et Rose qui l'ont éduqué parce qu'à peine était-il né qu'une nouvelle grossesse a forcé Jano à laisser Robert à sa belle-sœur pour quelque temps. Bernard est né un an après la naissance de Robert. Rose et Albert se sont occupés de Robert, le temps que Jano accouche à l'hôpital et, ma foi, ses parents ont oublié de retourner le chercher. Il était entendu que Robert resterait avec Rose et Albert jusqu'à son entrée en classe. Jamais Robert n'a voulu, à cinq ans, quitter ses parents adoptifs.



*Marie, Albert, maman Armande, papa Zacharie, Antoinette, Yvonne, Paul
Madeleine, Charles, Marguerite, Camil, Lucien*

Tous les premiers vendredis du mois, mes parents se rendent et m'amènent à Sainte-Perpétue, après le souper. Il est important d'arriver avant 21H00 puisqu'une heure de prière est religieusement récitée. Mes parents insistent pour être présents et prier en famille, ce qui m'agace énormément. Je n'arrive pas à croire que de défiler ces textes appris par cœur, sans en comprendre le sens, puisse plaire à Dieu. Impossible de déroger à cette loi, il faut marmonner les mêmes mots.

À 22H00, la joie de vivre reprend sa place et chacun y va des histoires vécues durant le mois qui vient de se terminer. Notre présence est le meilleur moment pour raconter toutes les prouesses et toutes les mésaventures. J'entends tout le temps répéter que l'argent est difficile à gagner et il n'est pas dépensé inutilement. Seules, les nouvelles très importantes méritent un appel téléphonique. Très rares sont les frais d'interurbains sur une facture de Bell.

La famille Morin se verra au début du mois et elle s'échangera, à ce moment-là, les informations. Pour la même raison, je ne me souviens pas de m'être arrêtée dans un restaurant pour prendre un repas avec mes parents. Nous nous déplaçons en voiture entre les heures des repas ou nous apportons ce qu'il faut pour manger dans l'auto. J'ai pourtant souvent demandé, sans succès, d'arrêter et de manger « une patate frite » dans un restaurant. Mes parents me répondent qu'il n'en est pas question.



La famille Morin est chaleureuse, accueillante. Toutes les tantes et tous les oncles ouvrent leur porte à chacun des autres Morin. Nous sommes toujours bienvenus, même sans prévenir de notre arrivée. La table est grande, les repas sont simples, mais copieux. J'entends souvent dire « S'il y en a pour six, il y en a pour dix. Rajoute un peu d'eau dans la soupe et restez manger avec nous ». Ce n'est jamais compliqué, c'est sincère.

La particularité qu'il convient de souligner de notre famille, c'est l'accueil. C'est la caractéristique qui représente le plus cette grande lignée de Morin. Je suis importante à leurs yeux. Et tout le monde l'est. Peu importe notre âge, nous sommes intéressants, nous sommes écoutés, nous sommes accueillis.

Si j'ai un souhait, c'est celui de croire que cette belle attitude se perpétuera au fil des générations. J'ai vu ce modèle de vie se transmettre depuis quatre générations, il en a sûrement été de même pour les générations précédentes.

Une autre caractéristique se dessine, c'est celle d'être bien à côté d'un homme. J'ai confiance en mon père, je veux toujours être à côté de lui, je suis bien dans ses bras. J'ai grandi en cherchant la présence d'un homme. Une personne trop indépendante n'a aucun effet à mes côtés, je préfère un homme qui m'offre sa confiance. J'ai été bien servi avec mon père et avec Raymond.

Cette tendance se poursuit chez Isabelle. Jeune enfant, seul son père réussissait à la consoler. Combien de fois, j'ai dû appeler Jacques, il doit laisser son travail à la station-service pour venir la rassurer. Je me souviens du jour où je la berçais parce qu'elle venait de s'égratigner à la grandeur du corps, après avoir sauté une clôture. Sans que je l'aie vue, elle a grimpé sur un petit camion de pompier et s'est levée sur le bout des pieds, elle a réussi à hisser son corps sur la clôture. En mettant son poids pour balancer de l'autre côté, elle s'est écorché l'abdomen. quinze minutes de chansons, de caresses, les cris ont persisté jusqu'à ce qu'elle soit dans les bras de son père. Je me rends compte aujourd'hui encore que la présence de son Michel la rassure autant.

Quant à Jasmine, elle a séduit Raymond dès ses premières années. À notre retour de Floride, au printemps de 2011, nous allons chez Isabelle, Jasmine dort. À son réveil, Isabelle avertit Raymond qu'elle est sauvage, elle ne veut que les bras de sa mère. Raymond ouvre quand même la porte de chambre et Jasmine lui tend les bras. C'est le début d'une longue passion. Quand elle vient passer quelques jours à la maison, elle court pour être avec lui, elle lui demande de dessiner, de jouer dans le sable. Elle est en amour avec son grand-père.

Des modèles de vie se transmettent, un mobilier de chambre aussi. C'est celui de mes parents. Ces meubles étaient dans leur chambre, au moment de ma conception et à ma naissance. Lorsque ma famille s'agrandit et que la demeure de mes parents rétrécit, c'est la chambre de mes filles qui reçoit les meubles de leurs grands parents. Le mobilier est là tout le temps que les filles grandissent. Puis, lorsque j'ai rencontré Raymond qui lui-même venait d'acheter de nouveaux meubles, c'est Isabelle qui a profité du mobilier des grands-parents. À son tour, sa famille s'agrandit et aujourd'hui, la chambre de Jasmine est parée du même mobilier de chambre. Audrey, elle, aura une lampe qui a éclairé le salon de mes grands-parents Armande et François-Zacharie. Je souhaite qu'elle l'éclaire autant dans sa demeure que dans son cœur.

Je me suis égarée! Je reviens à mes sorties familiales. Nous allons souvent chez oncle Albert et tante Margot, rarement chez oncle Lucien et presque toujours chez les oncles Paul et Charles puisque mes grands-parents habitent avec eux.

Plusieurs ont des fermes laitières dans le même village et je joue dans les étables, avec mon frère et les cousins et les cousines. Grimper dans les granges, et là aussi, s'embrasser avec les cousins, cousines, sont nos passe-temps. Il y a des cousins pour que je pratique moi aussi. Mais pour moi, un baiser rime avec aimer et j'ai de l'affection pour les cousins, mais pas d'amour. Je me rappelle des cousines qui refusent de jouer. Elles préfèrent que j'aille chez elles, évitant ainsi ces activités dans les granges.

C'est quand même dans cette campagne de Sainte-Perpétue que j'ai mes plus beaux souvenirs. Chez tante Margot, ce ne sont que les gars qui vont traire les vaches à l'étable. Mes cousines en sont exemptées, bien que tante Margot s'y rende et doive traire et nettoyer l'étable. Mes cousines Ghislaine et Danielle ont des sœurs et des frères plus jeunes qui déjeunent au pabulum. J'en raffole! J'ai sept, huit ou même neuf ans. Ce sont les meilleurs déjeuners de ma jeunesse.



Armande Poirier



François-Zacharie Morin

Avec Ghislaine, je joue à la cachette, je saute les marches de l'escalier tournant intérieur, je fais du sucre à la crème, je danse au «Fleur de lys» de Sainte-Perpétue et à la salle «La Flèche d'or» de Saint-Cyrille, avec la musique de Bruce Huard. Quelques années plus tard, il forme le groupe Les Sultans. Il en est le chanteur, il obtiendra de grands succès, il est l'idole de la jeunesse du Québec. Ma cousine et moi, nagions dans le bonheur d'assister au début de sa carrière alors qu'il se produisait dans la petite salle de Saint-Cyrille.

Tante Margot coud pour ses enfants, elle me fait souvent une robe. Je suis tellement fière de les porter. C'est d'ailleurs elle qui a taillé et cousu ma robe de mariée à mes vingt ans. J'étais très élégante! Ma cousine m'a raconté une anecdote de nos jeunes années. Pas très riche, tante Margot n'allait pas souvent chez la coiffeuse.

Un jour, elle y va et elle revient toute jolie. À son retour, elle s'assoit à la machine à coudre... Moi, j'étais dehors et je courais derrière Danielle ou Raymond avec une chaudière d'eau. Il est entré dans la maison et je lui lance la chaudière d'eau au travers la porte-moustiquaire. Je manque mon coup et c'est ma tante qui a reçu la chaudière d'eau par la tête. Finie la belle coiffure... Ghislaine m'assure que ma tante s'en souvient encore.

Je disais précédemment que je vais rarement chez l'oncle Lucien. Un jour, je conduisais le tracteur, dans les champs, pour que les hommes entassent le foin dans les charrettes et que je l'amène à la grange, oncle Lucien, non satisfait de ma conduite, décide de me débarquer du tracteur, cul par-dessus tête. Je suis revenue à pied, en pleurant. Jamais plus je ne lui ai adressé la parole, jusqu'à sa mort. Je l'ai vu tasser ses enfants de son chemin à coups de pied et maintenant il est bête et méchant avec moi, mieux vaut l'éviter, je ne sais pas jusqu'où il pourrait aller une prochaine fois.

Tante Rose, elle, cuisine la meilleure crème glacée au monde. Épouse d'Albert, leur ferme laitière est trois fois plus grande que celle de tante Margot. L'eau courante ne coule pas dans des robinets comme à Montréal.



Je me plais à affirmer qu'Albert est beaucoup trop riche et qu'il préfère empiler ses piastres. Il puise l'eau, avec une pompe à bras intégrée au lavabo intérieur de la cuisine. Il faut la chauffer sur le poêle à bois avant de prendre un bain ou de laver la vaisselle.

Ils ont adopté deux enfants, Madeleine et Roger, qui ont quelques années de plus que moi. Le marchand du magasin général passe dans le rang Saint-Edmond, une fois par semaine avec son camion rempli de gourmandises et ma tante Rose, qui a pris des sous dans les poches de son mari, achète des chocolats à Madeleine et lui demande de bien les cacher pour ne pas que son père l'apprenne. J'apprécie bien être avec eux parce que je passe des soirées à jouer aux cartes et aussi parce que je vais chercher les vaches aux champs avec mon cousin Roger qui n'a qu'à dire au chien «Mousse, va chercher» et le chien ramène les vaches.

Je me souviens être arrivée chez mon oncle, un jour d'été et de constater l'état de tante Rose, dehors, sur le perron, avec des ecchymoses au bras et à la figure. Robert, du haut de ses trois ans, s'empresse de nous renseigner sur ce qui s'est passé. Le lendemain, un dimanche, ma tante, dans toute son intelligence, va aller à la messe, sans verres fumés et sans cacher son visage. L'église est pleine à craquer, comme à toutes les semaines. Plusieurs personnes lui demandent ce qui s'est passé. Elle explique, à qui veut l'entendre, que son mari l'a frappée. Elle l'affirme haut et fort et c'est tant mieux! De mémoire, jamais plus il ne l'a touchée.

Madeleine, leur fille adoptive craint son père, mais cela ne l'empêche pas de réaliser ses mauvais coups. Elle doit seulement s'assurer que personne n'en parle à son père. C'est chez eux que j'ai appris comment embrasser. Il arrive, à l'occasion, que Raymond L. vienne passer des soirées avec moi. Raymond apporte des disques d'Elvis et je danse avec lui, ma joue frôle la sienne. Je suis à la fois gênée et charmée.

Mon grand-père est âgé. Il est assis à la fenêtre et surveille tout ce qui se passe à l'extérieur. Il ne parle pas souvent et habituellement ses phrases commencent par « mon p'tit baptême » ou « mon vieux baptême ». Il chicane tout le temps. Je n'ai quand même pas peur de lui et je suis souvent assise sur ses genoux. Je sais qu'il m'aime. Il a un crachoir qu'il utilise souvent. Parce qu'il fume la pipe, prétend-il, il doit cracher. Que je n'aime donc pas ce crachat dégoûtant !

Ma grand-mère est douce, elle est attentive et toujours souriante. Je suis un bon « mix » des deux, chicaneuse et souriante. Je crie souvent pour tenter d'éviter le pire à ceux que j'aime, je n'arrive pas à penser que leur expérience est la meilleure école de la vie. Par contre, je suis quand même souriante. Toute ma jeunesse, j'ai entendu des clients au travail, tout autant que des amis et des membres de la famille me dire « Garde ce sourire, tu le communique à ton entourage ».

La ferme de mes grands-parents comprend des bâtiments : étable, poulailler, grange, maison et verger. Ma grand-mère prépare ses bouillis avec les légumes du potager, les poules pondent assez d'œufs pour préparer les crêpes du matin et les gâteaux du soir. La dizaine de pommiers fournit suffisamment de fruits pour manger et confectionner de succulentes tartes. Le poulet, toujours tendre, est succulent. Les vaches donnent le lait, le bœuf nourrit la famille. Le porc est engraisé et tué pour la viande. Ma grand-mère cuisine toute la nourriture pour chacun des repas. Bien sûr la ferme ne fournit pas tout ce qui est nécessaire, mais la vente des surplus des produits de la ferme permet de bien vivre et d'accueillir chaleureusement les invités.

Tous ces animaux, la poule et le coq, la vache et le bœuf, la truie et le cochon, la jument et le cheval nous mettent en contact avec la sexualité. Je suis assez jeune lorsque je questionne mes oncles sur ces activités. J'apprécie la réponse assez explicative. En fait il devient évident, suite à ce que je vois dans les prés, de deviner comment j'ai pu être conçue et naître neuf mois plus tard.

. . .

Paul et Charles sont de vieux garçons ayant hérité de la ferme en autant qu'ils prennent soin de leurs parents jusqu'à leur mort et qu'ils accueillent la visite qui s'amène. C'est chez mes grands-parents que se communiquent les nouvelles. Jamais je n'ai entendu le nom des frères ou sœurs de mon grand-père, je n'en ai jamais vu, je ne sais pas s'il en a. Cependant, il nous arrive de recevoir des nouvelles de la famille Poirier, la famille de grand-maman, sans pour autant que je sache si cette famille est nombreuse. Des neveux de grand-maman vivent à Saint-Célestin. Deux se sont suicidés. Un s'est pendu dans sa grange, l'autre a avalé un linge de table jusqu'à s'étouffer. J'étais toujours inquiète d'entendre ces nouvelles. Ce sont des cousins de maman. Est-ce héréditaire ? Est-ce dangereux que l'un de nous soit affecté ? Même si j'en parle, je n'obtiens aucune réponse précise. Personne ne peut savoir.

À Sainte-Perpétue, chez mes grands-parents comme chez mes tantes et mes oncles, l'activité principale est le jeu de cartes. À la Dame de pique, à la mitaine, au 500, au Bolivia, au Canasta, tous les jeux me passionnent, même faire des jeux de patience. Les cartes occupent beaucoup de temps dans ma jeunesse, je suis intéressée d'apprendre et les membres de la famille acceptent volontiers de m'apprendre. Comme les grands, je suis capable de gagner. Je suis vite pour réfléchir à la bonne décision à prendre, à la bonne carte à jouer et les adultes aiment me choisir comme partenaire. Qu'est-ce que je peux attendre de mieux !

Oncle Paul doit se rendre au village tous les jours, il apporte les bidons de lait qu'il vend au fromager. J'aime l'accompagner, les personnes qui reçoivent le lait sont agréables et me parlent. Un jour, j'ai dix ans, Raymond L, le fils du propriétaire de la laiterie, a fait ma conquête. Ses yeux me charmaient. Mon corps s'énervait, mon cerveau ne réfléchit plus, aucune logique n'est logique. À Montréal, personne ne s'occupe de moi comme lui, son sourire et ses yeux ne brillent que pour moi. Tous les matins quand je suis à Sainte-Perpétue, je me lève à 6H00 pour me rendre à la laiterie, seulement pour me perdre dans ses yeux. Aujourd'hui, je sais bien que c'est l'attention qu'il m'offrait qui explique l'intérêt que j'ai eu pour lui, comme le public aimera regarder un lion de cirque se donner en spectacle... sans vouloir vivre avec lui au quotidien.

*En 2016,
j'apprends, dernière minute :
François-Zacharie a une famille.*

*rangée du bas :
les parents, Jessé et Marguerite Lupien
et le fils aîné, Zacharie*

*rangée du haut :
Joseph et une amie,
Édouardina et Olivia*





Mon frère Jacques et moi

NAÎTRE, VOIR LE JOUR

Je suis née le 28 août 1948, vers 5H00 du matin, à la maison. Maman a toujours raconté qu'elle s'est empressée d'appeler le médecin Wilfrid Brosseau, obstétricien à l'Hôpital Sainte-Jeanne-d'Arc, il avait sa résidence et son bureau sur la rue du Parc Lafontaine, à Montréal. Maman a communiqué avec lui pendant la nuit, en lui demandant de s'assurer que la délivrance se fasse avant l'heure du lever des autres membres de la maisonnée. Elle m'a raconté qu'au matin, elle était debout pour préparer le déjeuner des enfants.

Je ne me suis jamais demandé pourquoi je m'appelle France. C'est mon nom. «Signification prénom.com» me caractérise comme suit : Je suis très sélective dans le choix de mes amis. Je recherche la paix, et j'éviterai les conflits. Volontaire, exigeante et perfectionniste, je demande beaucoup et assume les responsabilités qui m'échoient. Très émotive et sensible, j'ai tendance à interioriser mes sentiments, mes émotions, et à les accumuler. Je ressens les êtres et les situations. Je me contente de nommer « flair » ce que d'autres nomment intuition ou médiumnité. Ne cherchez pas à vous opposer à moi, je suis sûre de mon jugement. Je ne comprendrai pas que vous ne soyez pas d'accord avec moi. Enfant, je serai calme et douce, sensible, et je ferai une vraie famille avec mes poupées. Ma sensibilité pourra se traduire parfois par des crises suivies de périodes où je disparaîtrai, toute petite comme une souris. Il faudra m'aider dès l'enfance à avoir confiance en moi, et me donner des responsabilités raisonnables à assumer tôt. Exigeante, perfectionniste, je pourrai faire subir à mon partenaire des fluctuations allant d'une douceur immense, aux plus violents éclats. Amis, famille et enfants me concernent beaucoup, et je donne mon temps, mon affection, mon amour, mais j'attends beaucoup en retour. Je ne me contente pas d'à-peu-près et je souhaite pour les miens une réussite à la hauteur de mes ambitions.

Voilà ma destinée !

J'ai ouï-dire que je suis née, à Montréal,
sur la rue de Laroche,
je n'en garde aucun souvenir.
Ma demeure a toujours été le
«1385 Beaubien».





Une propriété avec un sous-sol, c'est là que sont tous les casiers qui contiennent les symboles, les chiffres, les caractères en majuscules et en minuscules qui sont utiles à la composition et les presses essentielles pour imprimer les documents, source du revenu de mon père. Chaque tiroir contient plus de 100 caractères et il compose le texte qui encrera les en-têtes de lettres et les enveloppes. Il est imprimeur, à son compte. J'en suis très fière.

Nous vivons au rez-de-chaussée, juste au-dessus de l'imprimerie. En ouvrant la porte, un long corridor laisse imaginer que la cuisine est tout au bout. À gauche de ce corridor, une très grande chambre, celle de mes frères, trois lits simples, trois bureaux. À droite, un très grand salon et une salle à manger. Après avoir traversé le corridor, avant d'entrer dans la cuisine, la salle de bain est à gauche et en face, une porte nous plonge dans les escaliers qui mèneront à l'imprimerie. Mais avant, il faudra traverser la cave, cet espace de rangement très utile. En restant au haut de l'escalier, nous voici dans la cuisine qui occupe l'espace gauche de la maison et, à droite, une porte nous permet d'entrer dans la chambre de mes parents. Lorsque je m'enfile sous les couvertures du lit conjugal, je peux voir un trou, au centre dans l'avant de la jaquette de maman. Je trouve le trou vraiment mal situé, mais même en demandant comment un trou a pu se faire, je n'obtiens aucune réponse.

Assise à la table de la cuisine, je vois deux fenêtres et une porte semi-vitrée qui ouvre sur la cour et plus loin, la ruelle va jusqu'à la rue Saint-Zotique. Du côté gauche de la ruelle, je sais que les personnes vivent sur la rue de Lanaudière, ce sont majoritairement des Québécois. À droite de la ruelle, les personnes vivent sur la rue Garnier, ce sont majoritairement des Italiens. Je n'ai pas le droit, mes frères non plus, d'aller jouer avec eux. Ces étrangers ont la réputation d'avoir le sang chaud, il faut éviter de les fréquenter. L'opinion est la même pour les protestants, ils sont humains, mais nous ne les connaissons pas, il vaut mieux s'en méfier.

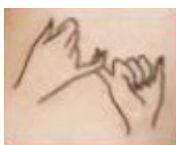
Je me suis encore éloignée de mon sujet, la description de ma demeure, j'y reviens. Je n'ai aucun souvenir d'où est mon lit. Aujourd'hui, j'ai quatre ans, mes parents décident de vendre leurs meubles de salle à dîner et de fermer d'une porte-accordéon un petit espace éclairé par la fenêtre, pour me permettre de dormir en privé, dans une chambre. Les deux meubles qui la composent sont un divan-lit et une armoire de rangement munie d'une garde-robe à sa droite. Je cache les oreillers et la couverture dans le divan, tous les matins. C'est tout ! Ma chambre est propre.

Des locataires occupent le deuxième étage qui présente la même disposition d'appartement. J'y vais souvent parce que ma seule amie, Lorraine Valiquette, y demeure. Elle a un an de plus que moi, nous sommes toujours ensemble. Je ne me souviens pas du jour de notre rencontre. Elle occupe une grande place dans ma vie.

Je ne suis pas tellement contente de dormir dans un presque salon au lieu d'une chambre, mais je comprends bien qu'il est impossible de faire autrement. C'est moi qui monte chez Lorraine, elle n'aime pas venir chez moi, je n'ai pas de jeu à lui proposer. Elle a plusieurs poupées-papier qui ont des vêtements que nous découpons au ciseau, elle a des livres et des crayons à colorier.



Sa chambre est remplie de jeux que je n'ai pas chez moi, sûrement par manque d'espace et aussi parce que j'ai trois grands frères qui ont des besoins plus urgents que les miens.



Durant mes premières années d'école, Lorraine sera toujours dans la même classe que moi. Je serai toujours fière d'être son amie, elle est tellement belle. Nous marchons ensemble pour aller et revenir de l'école. Même s'il m'arrive de ne plus être son amie, même si des chicanes me blessent, l'indépendance dure très peu de temps. La réconciliation, avec nos petits doigts croisés ensemble, scelle encore une fois notre amitié.

À notre quatrième année scolaire, ses parents décident d'acheter une propriété à Laval. Lorraine est partie et nous ne nous sommes plus jamais reparlé. Il faut payer des frais d'interurbains pour se téléphoner, nos parents ont préféré nous apprendre à vivre l'une sans l'autre. Je ne me rappelle pas de m'être ennuyée d'elle. La vie est ainsi faite. J'ai vite compris qu'il faut s'adapter et poursuivre son chemin.

...

À quatre ans, c'est l'âge de ma première visite chez le dentiste. Il panique. Il refuse de nettoyer mes dents. Ma gorge est infectée, il conseille à mes parents de m'amener d'urgence rencontrer un médecin. C'est là que je dois être et non pas assise sur un siège de dentiste. Ma mère s'inquiète. Elle consulte son médecin de famille qui m'examine et me réfère à des spécialistes.

Trois médecins plus tard, le docteur Paul Dagenais-Pérusse accepte d'aller en France, il revient avec un traitement expérimental qui guérira mon cancer du larynx. J'ai souvenir des déplacements, nous allons, ma mère et moi, avec l'autobus Beaubien de Montréal jusqu'au 301 Carré Saint-Louis, à la clinique pédiatrique. Souvent mon père nous dépose en auto, il doit livrer sa production d'imprimerie dans le centre-ville et il nous amène à mon rendez-vous. Je n'aime pas les nombreuses rencontres à la clinique, les piqûres qui font mal, je ne veux plus en recevoir, je pleure. Le médecin me demande quelle fesse, je choisis de faire piquer.

Ma mère est tellement décidée, rien à faire, même mon regard... Mes larmes ne l'attendrissent pas

«Je comprends ton désarroi, la piqûre va te guérir et t'offrir la chance de devenir grande»

Si je suis ici à raconter ma vie, c'est qu'il m'en a offert une vie, lui, alors que les deux médecins précédents consultés par ma mère ont abdiqué. Elle n'a qu'à se consoler avec mes trois frères, Gilles, dix ans de plus que moi, Normand, six ans de plus et Jacques de dix-huit mois mon aîné. Ma mère a évité de m'expliquer que je peux mourir. Je suis trop petite pour savoir ce qu'est la mort, je ne l'ai jamais craint. Je la voyais bien triste, elle qui essayait par tous les moyens de me tranquilliser, pour éviter que je crie. Mes cordes vocales peuvent éclater et je mourrai. Bien des années plus tard, elle m'a avoué sa négociation avec le Seigneur «J'aime ma fille, je ne veux pas qu'elle meure cependant, si elle est pour se perdre lorsqu'elle deviendra adulte, j'aime mieux que vous l'ameniez maintenant».

Alors adolescente, mes parents trouvent que je ne suis pas tellement studieuse, j'aime beaucoup sortir et m'amuser. Quand ils me sermonnent, je répète que «Tout m'est permis, mon ciel est assuré... Maman l'a négocié avec Dieu, il y a quelques années».

Lorsque je suis née, mon père, Hervé Lefebvre, né le 30 mai 1911, danse dans la rue, à 5H00 le matin, il chante que sa femme, Antoinette Morin, née le 4 mai 1912, vient de donner naissance à une fille.

Quatre ans plus tard, mes parents apprennent que je n'ai que quelques mois à vivre. Je dois gruger du steak saignant, ne pas crier, ne pas pleurer parce que ma gorge est infectée et que, si des ganglions éclatent, j'en mourrai. Je ne connais pas la mort et moi, je vais vivre. Un jour je serai grande !



Probablement une photo de 1936

Ne pas pleurer, ne pas crier ! Alors mes grands frères doivent se tasser, me laisser la place. Mon frère Gilles, l'aîné de la famille, doit se tasser lui aussi, pour ne pas que je pleure. Je suis certaine qu'il n'a pas aimé cette période de ma vie.

Pour éviter que je ne parle trop, ma mère a demandé à la directrice de l'école Saint-Ambroise de m'inscrire en première année, à l'âge de cinq ans, même si je dois doubler cette première année... Au moins, je pourrai être plus calme si je suis en classe toute la journée. Je devrai garder le silence ou du moins ne pas crier. Les écoles sont uniquement pour les garçons ou pour les filles. Il n'y a pas de mixité. Il faudra plusieurs années avant que l'enseignement en commun soit adopté. Je n'aurai jamais vu de gars dans mes classes, même au secondaire. Il est vrai que je serai pensionnaire, chez des religieuses, dans des couvents de filles.

À l'école Saint-Ambroise, la directrice, sûrement émue par cette demande particulière, m'a acceptée. Me voilà donc dans la classe en train d'écouter ce qu'apprennent les élèves de première année.

À la fin de cette année, voyant que je connaissais bien la matière, l'institutrice m'a permis de passer les examens de fin d'année et j'ai réussi à obtenir mieux que plusieurs élèves. J'ai les notes de passage. La directrice propose à mes parents que j'aille en deuxième année. Je risque de perdre mon temps si je recommence la première année.

Les plus beaux cadeaux que j'ai offerts à mes parents sont de bons résultats scolaires. À Noël, à Pâques, je n'ai pas de sous pour acheter, je ne saurais même pas quoi, alors comment dire à mes parents que je les aime sinon en leur offrant ce à quoi ils aspirent le plus, ma réussite scolaire. Si j'avais plusieurs bulletins scolaires en ma possession, j'y verrais des notes beaucoup plus élevées qu'à ces deux périodes.

DEPARTEMENT DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE
PROVINCE DE QUEBEC

BULLETIN MENSUEL aux PARENTS

CARTE de CLASSEMENT
CARTE de TRANSFERT

ANNEE SCOLAIRE 1894-1895
DEGRE DU COURS 2^e

ELÈVE Leflore France
(nom et prénom en latin)

NAISSANCE 25 août 1886 AGE 5^e
(mois) (mois) (jour du mois)

PÈRE Frère MÈRE J. Fontaine
(prénoms) (prénoms)

LA COMMISSION DES ÉCOLES CATHOLIQUES
DE MONTREAL

ÉCOLE Saint-Charles
(nom de l'école)

ADRESSE POSTALE DE L'ÉCOLE 555 St-Joseph
(rue) (ville)

TITULAIRE Suzanne Vermette
(nom)

DIRECTEUR Laurence Tupper
(nom)

AVIS aux PARENTS

1.-L'élève doit remettre ce bulletin à ses parents au début de chaque mois.
Avant d'apposer leur signature, les parents prendront connaissance des points ci-dessous pour chaque matière et verront s'il y a progrès ou non sur les mois précédents. Ils se rappelleront leur devoir de s'informer ou de stimuler leur enfant selon les résultats obtenus pour l'instruction, l'admission ou l'absence.
Les parents se rendront en personne avec l'élève, s'ils qu'ils puissent accomplir plus efficacement les devoirs assignés de leur enfant.

2.-Si la reprise des classes ou l'absence d'un élève pendant de longs jours, le présent bulletin sera remis par l'élève à la direction de l'école où il s'inscrit. Il servira de carte de classement ou de carte de transfert.

INSTRUCTION

	Religion	Français	Mathématiques	Autres matières	TOTAL	GRAND TOTAL	REMARQUES
Sept.	11	21	21	5	58	68	
Oct.	12	35	16	5	68	70	
Nov.	16	37	26	6	85	81	
Déc.	17	39	27	6	99	90	
Janv.	18	31	25	4	78	72	
Fév.	14	37	27	5	83	79	
Mars	18	38	28	8	92	88	
Avril	20	38	28	7	93	89	
Mai	18	31	26	7	82	78	
Total	148	348	266	71	833	798	

MR.-L'élève qui aura conservé moins de 60 % de ses notes ne sera pas promu.

Pour l'année 1894-1895 cet élève sera classé dans la 3^e année.

Le titulaire Suzanne Vermette
Le directeur Laurence Tupper

À six ans, je suis donc en 2^e année.

Je n'ai pas communiqué avec les élèves de première année, car au départ, ce n'était pas prévu que je sois en deuxième année, l'année suivante. Je ne devais pas passer d'examen de fin d'année, je n'étais qu'observatrice. Alors puisque j'ai eu ce coup de chance, il me faut prendre du temps pour me préparer à cette communion.

Je m'absente de ma classe, quelques heures, pendant quelques semaines, le temps d'entendre les explications religieuses du sacrement d'Eucharistie. Ai-je besoin de vous expliquer que ce que j'ai vraiment compris, c'est que j'aurai une belle robe et que je fêterai avec des amies et des invités, comme mon frère l'an passé. C'est une bonne raison d'apprendre par cœur les réponses nécessaires à l'obtention de ce sacrement. Je ne comprends pas ce que j'étudie!

J'ai aussi appris que je suis hors de danger, le docteur m'a sauvée. Mises à part les rencontres avec le médecin avec ma mère, je garde un bon souvenir de cette période, après tout j'étais choyée. J'étais à l'école à l'âge de cinq ans. Je jouais avec les grandes. J'étais valorisée. Je réussissais!



Je suis en 2^e année pour communier la première fois.

À mon point de vue, mes parents sont des gens exceptionnels qui vivent une belle relation, ils travaillent ensemble à l'imprimerie du sous-sol quand c'est nécessaire. Si c'est plus tranquille, maman vit à l'étage au-dessus. Le lundi, c'est la journée du lavage, avec une machine à laver à tordre. Elle prend toute la journée pour laver, rincer, tordre, étendre, plier et ranger le linge des six membres de la famille. Le mardi, elle s'occupe à repasser les chemises, les blouses, les pantalons et même les draps, de chacun. Le vendredi, il est défendu par l'Église de manger de la viande. Et mes parents sont très catholiques, de cœur et d'esprit. Puisqu'il est défendu de manger de la viande, je sais qu'au retour de l'école, à l'heure du dîner, je mangerai des patates frites maison, avec du ketchup ou du vinaigre. Tous les vendredis d'école, toute la famille mange de supers bonnes frites que maman cuisine dans un chaudron avec l'huile Crisco. Le repas du premier arrivé est servi à 11H45 et maman mangera la dernière, à 13H00. Une heure trente minutes, tous les vendredis à peler les patates, les rincer, les cuire et nous les offrir. Quant au vendredi soir, c'est du poisson ou des fèves au lard ou bien des sardines, toujours les mêmes repas, semaine après semaine, sans jamais manger de viande. Impossible d'oublier les macaronis longs aux tomates et fromage fort, un vrai délice que maman nous sert pour varier le menu.

Les dimanches, toute la famille doit aller à la messe de 8H00, messe des enfants, plus intéressante au dire de ma mère, parce que l'homélie est plus simple. Alors, après m'être levée pour déjeuner et m'habiller, je dois me présenter à l'église, à l'heure, avant le début de la célébration. C'est ennuyant... Et je suis celle qui critique le plus. L'obligation d'assister à cette cérémonie religieuse m'agace. S'agenouiller, se lever, au bon gré du curé, lire des mots dont je ne comprends pas le sens, souvent même ce sont des paroles auxquelles je ne crois pas. Il faut prendre le temps de réciter le « Je crois en Dieu » pour réaliser comment il est impossible de croire en cette affirmation récitée en perroquet. Pourquoi devoir jouer cette comédie, semaine après semaine ? Impossible de passer à côté, maman est fervente et convaincue que, si Dieu nous aime, c'est parce que nous le visitons le dimanche, jour de repos et de prière. Elle est tellement sûre qu'elle finit par convaincre les autres... Au moins, nous, ses enfants. En tout cas... Au moins, moi. Au retour de la cérémonie, la pâtisserie Maurice ouvre ses portes, elle vend les meilleurs mille-feuilles, pâte d'amande et retailles d'hostie qu'il soit possible d'acheter. Nous y arrêtons à tous les dimanches, après la messe.

Ensuite, de retour à la maison, maman met son tablier et prépare des tartes aux raisins, au sucre, aux cerises, au citron. Vingt-cinq tartes préparées toutes les semaines, tous les dimanches après la messe, jusqu'à midi. Elle termine toujours en préparant un pâté au saumon et c'est ce que nous mangeons le dimanche midi. Même si j'aime les tartes de ma mère, c'est la sauce à la viande qu'elle prépare pour un des repas de la semaine, peut-être même parfois deux fois par semaine, que je préfère. Cette sauce à la viande, elle est préparée avec du bœuf haché qu'elle cuit dans une poêle en fonte noire, avec beaucoup de beurre. Lorsque la viande est bien cuite, elle ajoute du sel, du poivre et de la farine enrichie. Elle continue de cuire, la farine doit brunir pour produire une sauce brune lorsqu'elle rajoutera l'eau dans la poêle et qu'elle brassera quelques minutes pour obtenir une sauce onctueuse. Bien sûr, les patates et les carottes cuisent dans un autre chaudron et lorsqu'elle nous sert notre repas, je n'ai qu'à tout écraser ensemble dans mon assiette, les patates, les carottes, mêlées à la délicieuse sauce à la viande. Quel excellent repas ! J'en redemanderais encore.

Maman chante toujours en cuisinant ses tartes, en préparant ses repas et en lavant le linge ou la vaisselle. Elle chante « *Maman, tu es la plus belle du monde* » ou « *Ma mère chantait toujours... là... là... là... Une vieille chanson d'Amour, Que je te chante à mon tour, Ma fille tu grandiras...* ». Elle chante ou elle fredonne et je suis heureuse de l'entendre. Je me demande si elle chante en pensant à sa mère ou si elle espère que je penserai à elle plus tard, comme elle le fait elle-même en chantant. Est-ce ça la vie ? « ... Mais un beau jour, tu te souviendras, à ton tour, de cette chanson-là ». L'hiver, elle occupe ses temps libres en tricotant des bas et des chandails. Pour papa, pour mes frères, pour moi, pas pour elle. Nous avons tous un chandail en grosse laine avec un motif dans le dos et sur chacun des panneaux du devant qu'elle a elle-même tricoté.

Papa, lui, aime la musique. Il achète des disques, autant des chansons populaires que des plus grands classiques. Tous les dimanches après-midi, il écoute ses « records », expression utilisée pour parler des microsillons. Ou encore, il fait tourner le disque : « *Maman, c'est pour toi seule que ce soir je chante, Maman toi dont la grâce et la douceur m'enchantent* ». Je chante avec Tino Rossi pour que ma mère sache que moi aussi je l'aime. Le soir après l'école, chaque jour, je fais jouer, « *He cumpari* » de Julius La Rosa. La chaîne stéréo est en mode « Replay » et pendant des heures la rengaine se fait entendre. Je le fais jouer tellement souvent que mon frère Normand décide de le cacher... sous le tapis... juste devant la porte d'entrée du salon. Bien sûr lorsque je l'ai trouvé, le microsillon est craqué, plus moyen de l'entendre, sauf si le morceau joue à la radio. Je lui en veux tellement, je crie qu'il va me le racheter parce qu'il gagne quelques sous à travailler à l'imprimerie. N'y pensez pas ! Il ne m'aura jamais redonné ce « record » pour être obligé de le réentendre à nouveau, sans arrêt.



Quand papa est libre l'été, nous sortons en famille. Je n'ai pas plus de cinq ans lorsque cette photo a été prise au Village du Père Noël à Val-David

Papa m'appelle rarement France. Je suis « sa Charlotte » et j'aime le surnom. Quand je cache son briquet et que je ris parce qu'il ne le trouve pas, c'est sûr qu'il finira par me dire « Charlotte, où est mon briquet ? Je sais bien que c'est toi, regarde-toi les yeux ». Je suis rassurée à ses côtés, il m'aime et il me protège. Je n'ai rien à craindre, je ne crois même pas possible qu'il puisse m'arriver un malheur. Je suis innocente, candide.

Par ailleurs, je n'ai jamais entendu ma mère discuter argent. Je l'ai vue plus d'une fois émettre un chèque et le signer pour l'achat d'un gros morceau ou encore se présenter à la caisse pop et sortir de l'argent du compte, mais le plus souvent c'est papa qui lui remet un montant pour les achats de la semaine. Jamais je ne l'ai entendu dire qu'elle doit acheter des vêtements pour la rentrée scolaire ou pour fêter Noël et qu'elle n'a pas les sous. Il n'y a pas de problème, celui qui a besoin achète, mes parents ne se disputent pas, encore moins pour de l'argent.

Le travail de mon père consiste à imprimer des en-têtes de lettres et des enveloppes au nom de compagnies d'assurance. Il les livrera tous les mardis et vendredis après-midi. Avant d'être inscrite à l'école, je vais avec lui. Je passe des après-midi dans l'auto, à attendre qu'il termine ses livraisons. Souvent, il se stationne en double, dans les rues du Centre-Ville de Montréal, il descend les boîtes de la voiture, il disparaît pour aller porter les papiers et enveloppes imprimés aux compagnies. Il revient quinze minutes, parfois une demi-heure plus tard. Je trouve le temps long. J'ai deux, trois ou quatre ans, j'aime tellement être à côté de lui lorsqu'il conduit son auto. À son retour, j'oublie aussitôt l'interminable temps d'attente.

Puis nous allons au commerce de son frère, mon oncle Léo. Il possède une station service à Verdun. Nous traversons le tunnel Atwater. J'adore ce moment où l'auto passe dans la noirceur du tunnel. Oncle Léo parle plus souvent anglais que français, même avec papa. À Verdun, l'anglais est couramment utilisé. Les compagnies anglophones ne respectent ni notre langue ni notre culture. Dès mon jeune âge, je réalise que les Steinberg, Canadian Tire, Morgan, Simpsons, livrent de la publicité unilingue anglaise aux portes de nos résidences. Papa se doit d'être parfaitement bilingue, au parler et à l'écrit puisque les travaux d'imprimerie et la livraison aux compagnies d'assurance du Centre-Ville de Montréal se font uniquement en anglais. Quand je l'entends parler anglais avec son frère, j'ai une raison de plus d'admirer cet homme qui connaît très bien deux langues. Je suis prétentieuse, j'ai une très haute opinion de mon père. Je suis sa digne fille!

Nous mangeons toujours ensemble, aux repas papa est avec nous. Il n'a qu'à monter du sous-sol, il ferme les portes de l'imprimerie pour l'heure des repas. Les discussions autour de la table parlent d'activités passées ou à venir. Les échanges pour savoir quel cousin (cousine) de Sainte-Perpétue viendra vivre sa semaine de vacances avec nous sont mes meilleurs souvenirs. Chacune de ces visites nous vaut une sortie au parc Belmont, l'équivalent de l'époque de La Ronde. Trois, quatre fois par été, nous profitons de leur visite pour passer toute la journée dans les manèges. Nous devons faire la ligne d'attente, plusieurs minutes, voire une demi-heure même avant d'entrée dans le jeu qui tourne, une, deux ou trois minutes. Puis, courir au prochain manège et patienter encore et encore. La grande roue, les montagnes russes, la maison hantée, le tapis magique, les autos tamponneuses... la journée passe sans que nous n'en soyons rassasiés.

Ghislaine me rappelle encore les fameux *sundaes* que nous allions manger, aussitôt qu'elle arrivait à Montréal, au petit restaurant du coin, nos séances de magasinage sur la rue Saint-Hubert, nos jeux de cache-cache avec les voisins dans la ruelle, les samedis matins où nous allions sur la rue Papineau acheter des souliers chez les Juifs (avant son retour à Sainte-Perpétue), nos sorties en tramway chez tante Jano et oncle Camil. Tout l'été, c'est la fête chez nous.

Pendant toute ma jeunesse, j'ai été « *tom-boy* ». Un hiver, d'un 2^e étage, mon frère Jacques affirme à ses amis « Si ma sœur saute, tout le monde saute » et moi, toute fière, je saute la première, sans savoir ce qui m'attend en bas. J'espère que ce frère est assez réfléchi et que s'il me sait en danger, il ne me proposera pas de sauter.



Il m'arrive de réfléchir après coup en voyant le résultat de ma spontanéité. C'est encore un trait de ma personnalité. C'est tellement important pour moi de plaire aux autres qu'il m'arrive de répondre à leur demande sans penser aux conséquences qui peuvent en résulter. C'est quand j'ai les deux pieds dans les plats que je réfléchis et que je demande alors de l'aide à mon tour.

Si je dois raconter un mauvais coup de ma jeunesse, je vais avouer celui qui me revient parfois en tête. Il ne m'honore pas. Pour me rendre à l'école, je marche sur la rue Beaubien, j'ai trois rues à traverser. Il y a un magasin de bonbons sur ma route et je raffole des petites *négresses noires* à trois pour un cent. Mes parents refusent d'en acheter. Alors, j'ai pris l'habitude, une ou deux fois par semaine, de passer par l'imprimerie et de prendre, sans permission, trois ou quatre, parfois cinq sous dans le pot où mon père ramasse les cents. Je me sauve et je passe par le magasin de bonbons avant de me rendre à l'école. J'ai un plein sac de *négresses* en jujube que je savoure à pleines dents. Le pot de cents a bien diminué, jamais je n'en ai entendu parler. Je me demande si je serai une voleuse plus tard ?

Bien non, l'étiquette ne m'a pas collé à la peau et lorsque j'ai travaillé et même adulte, j'ai encore acheté mes petites *négresses noires*.

J'aime mon père. C'est clair ! D'ailleurs, je porte ses chemises, ses chandails, je me réchauffe sur ses manteaux, j'aime son odeur, j'admire cet homme. Tout le monde le dit « C'est la fille à son papa ». Mais il n'a pas toujours été juste envers les membres de notre famille. Il n'a jamais levé la main sur moi, ni sur mon frère Jacques, encore moins sur ma mère. Je suis sa seule fille et Jacques joue toujours avec moi.

Parfois, quand même rarement, papa sort la « *strap* » et il frappe Normand à grands coups. À ma connaissance, il a sévi deux ou trois fois peut-être. J'ai le cœur serré. J'ai mal pour lui. La raison est toujours tellement ridicule. « Il n'a pas eu une bonne note d'examen... » Il n'a pas imprimé les documents tel que papa lui a demandé. Je soupçonne parfois que l'agressivité de mon frère Gilles est la raison qui pousse

papa à perdre patience, sans qu'il soit capable de blâmer la bonne personne, Normand écope alors des coups.

À chaque fois maman doit intervenir, sinon il n'arrêterait pas de frapper

«Hervé, c'est assez ! Es-tu en train de devenir fou?»

Alors papa arrête et la situation en reste là. Personne n'en reparle. Personne ne revient sur ce qui vient de se passer, personne ne tente de régler le problème une fois pour toutes. J'ai entendu ma mère en parler avec ses sœurs. Jamais elle n'a compris le raisonnement derrière l'acte. Pourquoi papa s'acharne-t-il sur Normand ? Sa fureur restera inexpliquée. Cependant, aujourd'hui, je pense que Normand a dû recevoir des coups que mon père aurait voulu donner à Gilles pour ses comportements. Mes enfants ont, eux aussi, vécu les rebondissements de mes frustrations.

Mes deux autres frères sont mes compagnons, Jacques a toujours été près de moi. Il est sérieux, travaillant, nous communiquons facilement. Si j'ai un problème, il n'hésite pas à me proposer des solutions. S'il joue à la balle-molle, il ne s'oppose pas à ce que je fasse partie du jeu.

Normand, c'est tellement un clown, je ris toujours avec lui. Il a quand même six ans de plus que moi et il est tellement grand. Rien n'est jamais sérieux avec lui et pourtant, il est si intelligent. Il me demande de cirer ses souliers et il me donne dix sous pour mon travail. Je passe une heure à cirer, frotter, cirer et encore frotter, il n'est jamais satisfait. Il veut la perfection. L'hiver, il m'amène glisser à la montagne de la rue Sherbrooke ou celle du Mont-Royal, je vais aussi patiner avec lui.

À cette époque ma grand-mère Lefebvre vit avec nous. Outre l'anecdote racontée au sujet du chapelet avec le Cardinal, je ne vois pas d'inconvénients à ce qu'une personne de plus vive avec nous.

Mon père aime monter une crèche pour Noël. Il a collé les images sur une structure de bois qu'il a lui-même découpée de la forme des personnages. Tous les ans, du début décembre à la fin janvier la musique et les chansons de Noël résonnent dans la rue. J'apprécie l'effort que papa fournit pour permettre que cette période de l'année soit plus joyeuse. Mon frère Jacques s'est joint aux personnages.



...

Pour ma mère, même au primaire, les études c'est important, cependant elle ne veut pas nous ennuyer avec les devoirs et les leçons. Elle en fait un jeu et les amis de même niveau scolaire peuvent venir tenter leur chance de répondre plus vite que nous aux questions et réponses que nous devons apprendre par cœur. C'est ainsi qu'elle parvient à m'intéresser à mes études puisque je n'ai aucun intérêt pour l'école.

Quand arrive le beau temps, au printemps, c'est dans la cour que se posent les questions. Été comme hiver, la ruelle devient le lieu de rencontre des amis qui demeurent aux alentours. Les cris de rassemblement nous annoncent que bientôt une partie de cachette ou un jeu à la « tag » commencera. Papa a formé une jeune ligue de baseball; ils jouent, une fois semaine, au parc Jarry.

Le stationnement du nettoyeur, Paul Service Store, devient le champ de pratique. Ce terrain est voisin de notre résidence. Tous les soirs, après le souper, les jeunes disponibles viennent tenter d'améliorer leur jeu en vue de la vraie partie de balle. Puis lorsque mon père est occupé, c'est l'occasion pour jouer au ballon-chasseur. Être avec des amis, danser, jouer, c'est bien plus important que les études. Et de quoi vivrais-je demain? J'aurai toujours du temps pour me décider. Vraiment, je vis facilement le moment présent, je ne m'inquiète pas pour plus tard. Pourquoi prévoir l'inconnu, qui ne se présentera peut-être même pas? Tout le monde nous oblige à prévoir, mais moi je pense que les études, le travail, l'argent, les amis, je n'ai même pas à y penser, la vie s'en charge.

...

Lorraine est démenagée, maman croit que j'ai besoin de présence féminine pour rester une fille au milieu de cette famille de mâles. Elle me suggère fortement d'être une jeannette du Mouvement Scouts et Guides, de Baden-Powell. Le développement et la progression des jeunes sont axés sur cinq critères :

La santé : prendre conscience de l'importance d'une vie saine;

Le caractère : développer les aspects de sa personnalité et valoriser ses qualités;

La débrouillardise : apprentissages techniques et acquisition des connaissances;

Le sens des autres : apprentissage de la vie en groupe et en société

Le sens de Dieu : découverte des valeurs spirituelles.

Une promesse d'engagement devant Dieu et les amies marque mon adhésion à la loi et aux valeurs du mouvement. Les sorties de groupe pour une fin de semaine l'hiver et celle d'une semaine l'été me font vieillir. Quitter la maison pour ne vivre qu'avec des étrangers, je le fais rarement. Je suis cependant en sécurité avec ces personnes que je rencontre à toutes les semaines, il m'est assez facile de m'y plaire. La B.A. est un moyen d'inculquer aux jeunes l'esprit de service. Je dois penser, pour être jeannette, à accomplir ma bonne action. Dans mon cœur, je comprends l'importance de réaliser cette B.A. pour bâtir un monde meilleur. Souvent, il s'agit d'aider papa à l'imprimerie, d'assembler des feuilles numérotées et de couleurs différentes. Si deux feuilles collent ensemble, je perds la numérotation et il faut désassembler et recommencer. Souvent, les fins de semaine, je garde les enfants de ma tante Jano. C'est une autre B.A. acceptée par la responsable du Mouvement des Guides.



*Je suis à gauche,
en bas, dans la première rangée.*



D'ailleurs, pas besoin d'être une jeannette pour penser à un monde meilleur. Les prêtres de l'Église catholique réclament plusieurs heures de notre temps pour prier. Pendant la période de l'Avent, c'est-à-dire les quatre dimanches précédant Noël, je dois me rendre à l'église pour les vêpres, c'est le soir à 7H00, mes deux frères et mes parents y assistent, Gilles n'est pas tenu, lui, d'y être. Nous écoutons chanter les cantiques, lire des psaumes. C'est une liturgie d'environ quarante-cinq minutes qui se rajoute aux quarante-cinq minutes de la messe du dimanche matin.

Puis l'arrivée de la fête de Noël nous permet d'oublier la prière et je suis ravie d'ouvrir mes cadeaux. Aussitôt cette période de réjouissance terminée, un ou deux mois de tranquillité puis vient ensuite le carême.

Quarante jours avant Pâques, débute un temps de recueillement, de préparation à Pâques. Il est obligatoire de faire pénitence pour se remémorer la période qu'aurait passée Jésus dans le désert. Je dois alors promettre à Dieu d'agir de mon mieux. La dernière semaine de ces quarante jours se nomme « la semaine sainte ». Elle débute par le « Dimanche des Rameaux ». L'évangile de la semaine est beaucoup plus long que durant les messes du temps ordinaire. Les rameaux nous sont vendus, ils sont bénis durant la messe. Nous les apportons chez nous, ils protègent notre demeure toute l'année. Ensuite, le jeudi saint célèbre le dernier repas pris par Jésus avec ses disciples. Lors de ce dernier repas, la Cène, Jésus bénit le pain et le vin, avant d'être arrêté. Une autre journée de liturgie obligatoire, je dois être à l'église pour suivre la cérémonie. Le Vendredi saint commémore le jour de la crucifixion. Ce jour-là, les chrétiens du monde entier jeûnent et toute notre famille aussi. À l'église, c'est l'heure du chemin de croix. Sur les murs, tout autour de l'église, quatorze stations, en réalité ce sont des sculptures qui nous font revivre les événements de la passion de Jésus. Une méditation doit éveiller en moi un sentiment de compassion et de gratitude envers le Christ qui nous a aimés jusqu'à mourir sur la croix. Enfin le dimanche de Pâques est celui de la résurrection.

Trois jours après la mort de Jésus, deux femmes, parmi lesquelles Marie-Madeleine, se rendent sur le tombeau du Christ, qu'elles découvrent vide, avant de voir apparaître Jésus qui leur demande d'annoncer sa résurrection. Ce dimanche est un jour de fête, tous les interdits du carême sont levés.

Enfin ! Je pourrai respirer. Finies les interminables heures de prières à l'église à tous les jours.



Pourtant, quand arrive le début juin, il faut encore participer à la fête du Très-Saint-Sacrement, appelée dans le langage populaire, la Fête-Dieu, C'est une procession solennelle. La Sainte Hostie est portée enfermée dans un ostensor. À Montréal, cette pratique a commencé vers 1893 et elle perdure encore quand je suis jeune. Encore une fois ma mère m'oblige à suivre la procession. Pendant plus d'une heure, en rang d'oignons, la foule récite des chapelets dans les rues de la paroisse. Des chants religieux sont entonnés entre les dizaines de chapelets. L'image est prise au hasard sur internet pour montrer la procession. La foule est en rang derrière la Sainte Hostie.

Plus d'une fois, j'ai tenté de ridiculiser cette procession. Plus d'une fois, ma mère m'amène dans ma chambre en me tirant l'oreille. Je suis punie. L'office est sacré, je devrai respecter ma religion catholique tant que ma mère sera ma mère. Et je dois aller y réfléchir.

...

Mes parents louent des chalets pour la période des vacances d'été. Une année, nous allons à Saint-Faustin chez les De Grand-Maison. Le soir, en famille, avec des amis du coin, les jeux nous occupent. Contorsions pour connaître le plus agile ou bien quelqu'un essaie d'aller chercher un cinq sous déposé par terre à une longueur d'avant-bras du balai, à genou sur le manche d'un balai ou encore nous sommes assis autour d'une table pour jouer aux cartes. Il n'y a pas d'électricité. Dès que la noirceur nous surprend, c'est l'heure du dodo.

Il y a un lac et je me baigne tous les après-midi avec la famille et les amis. Au radeau, le jeu consiste à lancer des cannettes vides, plonger à environ dix pieds dans le fond, retrouver notre canette qu'il faut remonter à la surface. Je plonge chercher la mienne au moment où quelqu'un en remonte une. Il me frappe au-dessus de l'œil gauche, dans le sourcil, je saigne abondamment.

Ma mère décide de m'amener à l'hôpital pour suturer la plaie. Ma cousine Ghislaine est en vacances avec nous, le dentiste lui a arraché plusieurs dents quelques jours auparavant, elle saigne encore. Ce sera d'une pierre, deux coups; les médecins évalueront deux problèmes en une seule visite. L'assurance-santé n'existant pas en ce temps-là, nos parents défraient personnellement le coût de la consultation médicale. À la clinique, je suis donc couchée sur un lit et ma cousine est assise sur la chaise dans la même salle.

Lorsque le médecin entre, il demande à mes parents pourquoi Ghislaine est assise sur la chaise, elle est blême à en perdre connaissance. Je dois changer de place. Je me lève et j'entends le médecin donner son évaluation « Elle aurait pu vous mourir dans les bras, elle n'a plus de sang, nous devons d'abord lui administrer une transfusion sanguine et la médicamenter pour qu'elle reprenne des forces ». Alors pendant la transfusion, l'infirmière m'amène dans une autre salle pour suturer ma plaie. Le médecin me précise que ce n'est qu'une question d'esthétique parce que je suis une fille et qu'il n'en ferait même pas autrement.

Moi, ce jour-là, j'ai pensé à la chance que j'ai eu de m'être blessée, car j'ai probablement sauvé la vie de ma cousine. Des coïncidences, des hasards, peu importe, ils se sont présentés à tout moment, à mon insu et ils sont des rendez-vous avec la vie.

Je viens de raconter les vacances de mes onze ans à Saint-Faustin, j'ai aussi apprécié, l'année suivante, celles au lac Bleu à Saint-Hyppolite. L'ami de mon frère Gilles, Guy Laverdure, a loué un restaurant auquel est rattachée une piste de danse. Mes parents y ont également un chalet en location. Il existe, dans les environs, une piste intérieure de patin à roulettes, nous y allons de temps en temps. Papa, pour la première fois, nous a acheté un bateau et un moteur 25 forces. J'apprends le ski nautique, c'est emballant. Tous les samedis soirs, je danse le twist, le rock, la cha-cha et la danse en ligne. Je n'ai aucun souvenir des personnes qui sont sur la piste de danse en même temps que moi. D'ailleurs ce sont des inconnus, je ne les verrai que l'espace d'un été. Danser, c'est ce qui me plaît. Les chansons d'Elvis, « *Don't be cruel* », de Chubby Checker, « *The Twist* » et de Johnny Burnette, « *You're Sixteen* » tournent et nous dansons.

Pour que je puisse profiter plus longtemps de cette belle période, ma tante Jackie, la femme de Paul Lefebvre, a passé une semaine, au chalet, avec moi. Nous sommes seules. Tous les membres de ma famille travaillent à Montréal, Jacques pratique la natation à la piscine Saint-Hubert, en vue des compétitions auxquelles il participe fréquemment. Toute la journée je suis au bord de l'eau avec les neveux de Guy

que je surveille. Leur mère aide Guy à préparer les repas qui seront servis le midi, au restaurant. Je me souviens de manger des chips et boire de l'orange Crush tous les soirs de la semaine en lisant des romans-photos que Guy me permet d'apporter sans payer en autant que je les rapporte au restaurant, tôt le lendemain matin. Ma mère est convaincue que je suis en pleine crise d'adolescence et que j'ai besoin de me libérer alors que, tante Jackie l'a confirmé, je suis raisonnable. Jamais je n'ai lu autant de romans que durant cet été-là.

Bien que les chansonniers, à cette période, expriment un idéal social commun, j'avoue que je ne les entends pas et que je ne leur prête aucune attention. Gilles Vigneault, Jean-Pierre Ferland et même Claude Léveillée sont des poètes qui chantent leurs aspirations. Je ne saurai que bien des années plus tard qu'ils existent et qu'ils ont façonné le Québec. Actuellement, mes chanteuses préférées sont Édith Piaf, Gloria Lasso, Brenda Lee, Connie Francis et Dalida. Je les écouterai du matin au soir, mais aussi du soir au matin. «*Hymne à l'amour*», «*Sois pas fâché*», «*I'm sorry*», «*Where the boys are*» et «*Bambino*» pour ne citer que ces titres.

...

Ma mère m'a très tôt initiée aux responsabilités. Elle est très confiante lorsqu'elle offre à son frère que j'aie garder ses enfants. J'ai neuf ans, je prends l'autobus Beaubien, puis celui de Van Horne-Côte-des-Neiges, pour débarquer à quelques coins de rue avant d'arriver et marcher sept ou huit minutes pour me rendre chez Camil où je garderai Robert et Jocelyne. J'ai souvent changé les couches et alimenté, soit par biberon, soit à la cuillère mes jeunes cousines et cousins. Parfois, ma tante est chez elle et je pars avec sa plus vieille, Jocelyne, pour lui montrer à patiner. J'aime et je protège ces enfants d'abord parce que leur père, lui, les ignore. Camil veut son épouse à lui tout seul. Il n'accepte pas de partager des moments de tendresse familiale. Et puis, il critique tous les repas que sa femme prépare. Quand il ne lance pas son assiette par terre, Jano peut en conclure que son menu n'a pas si mauvais goût cette fois. Il lit son journal en même temps qu'il mange. Il ne parle à personne.

Je me surprends à critiquer son attitude, l'avisant que je n'endurerai jamais un mari comme lui. Il rit. Il ne s'améliore pas pour autant.

Lorsque Jano est de nouveau enceinte, je demande à être la marraine. Je lui répète que je veux qu'il aime ma filleule. À l'entendre, sa femme n'a que des défauts et ses enfants sont mal éduqués. Même après qu'ils soient déménagés à Rosemont parce que la famille s'agrandit, je suis encore la gardienne. J'adore ces enfants, Jocelyne, Bernard, Brigitte et Camil. Robert demeure maintenant chez son oncle. Je m'attache encore plus à cette marmaille qui n'a pas la chance de connaître l'amour d'un père comme le mien. Mon oncle Hervé! Les enfants sont en amour avec mon père qui est toujours rieur, farceur. Il est aussi tellement généreux ! Tante Jano, elle, me paie les cigarettes que je fume, à douze ans. C'est mon salaire pour garder ses enfants. C'est sûr que je tais la vérité à mes parents. Jano a besoin d'une gardienne, moi je fume de toute façon.

Ma vie a beaucoup été influencée par cette tante. Je l'ai toujours aimée, je l'ai admirée et j'ai compris, grâce à sa volonté et à son caractère, la force que chacun possède en lui. C'est une combattante, qui a tout donné pour survivre d'abord et pour les siens ensuite. Son exemple et celui de Martin Gray, dans son livre «*Au nom de tous les miens*» que j'ai lu et relu tant de fois, m'ont soutenue durant les difficultés de ma vie. Martin Gray a subi les épreuves les plus atroces. Trois fois la mort a frappé à ses côtés les êtres qui lui étaient chers, le laissant seul survivant : sa mère et ses frères tués dans la chambre à gaz du camp de Treblinka, son père abattu sous ses yeux à la tête des insurgés du ghetto de Varsovie. Le 3 octobre 1970, sa femme Dina et ses quatre enfants mouraient dans l'incendie de forêt du Tanneron. Son récit est l'un des plus bouleversants qui se puisse lire.

Rester debout et se battre. C'est une bien grande influence qu'ont eu ces deux personnages dans ma vie.

C'est grâce à Jano aussi que je sais lire. Chez elle, j'ai lu et relu toute la série «les Brigitte», de Berthe Bernage. N'eût été d'elle, je ne sais pas si je lirais. Elle m'achète des recueils orange, les livres de mots croisés pour que je m'occupe lorsque les enfants dorment. Je dois avouer que mon intérêt pour la lecture ne s'est pas tellement développé, mais, mon père est imprimeur. Heureusement ! Il m'a donné le goût de connaître ma grammaire et mon orthographe. Il compose, sans faute, en français, en anglais, je suis tellement fière de son talent qu'il m'encourage à connaître l'orthographe de ma langue maternelle, le français.

...

J'ai douze ans et déjà mon frère Gilles me déplaît. Il est grand, lui, il a vingt-deux ans. Je me sens ridicule à ses côtés. Quand il passe à côté de moi, il m'ignore, il ne sait même pas que j'existe. Maman l'aime beaucoup. Elle est toujours prête à le défendre, à excuser ses comportements. Elle comprend tous ses malheurs. Parce que des malheurs, il lui en arrive un, puis un autre. Maman l'assiste et l'aide lors de son hospitalisation suite à un accident d'auto, et pendant sa longue convalescence : sans mâchoire, il ne peut prendre que des liquides pour se nourrir. Pourtant c'est un accident d'auto qu'il a lui-même causé à 3H00 du matin. Ivresse au volant ! Quand il arrive au chalet, il a souvent déjà commencé à fêter, maman y va de toutes ses prouesses pour trouver un moyen de l'arrêter de boire et pour l'occuper autrement. Quand il s'est marié, le bras dans le plâtre à cause de son enterrement de vie de garçon trop imbibé d'alcool, elle l'a excusé. C'était Gilles, son Gilles. Et nous devons vivre et nous entendre avec lui !

Il est le maître chez nous. Sachant que maman lui trouvera encore une excuse, j'ai gardé pour moi son attitude vulgaire, le soir du mariage de mon frère Normand. Après la célébration, plusieurs personnes continuent la fête au chalet. En fin de soirée, la blonde de Gilles est couchée avec moi, dans un grand lit. Il est encore saoul, il vient la rejoindre. J'ai quatorze ans. Je suis figée dans mon lit, je ne bouge plus, je le déteste.

Je me suis promis d'éviter les « *saoulons* » toute ma vie. J'aurais tellement préféré une attitude plus répressive de la part de mes parents pour Gilles. Je me suis promis de trouver un conjoint sobre qui m'accompagnera dans la vie.

Aussi, je dois affirmer que je suis contente de ne pas vivre à côté d'une sœur avec qui je devrais tout partager. C'est un coup de chance d'être entourée de frères et plus grands que moi, en prime. Ils me protègent, ils m'aident. Vivre avec une sœur veut dire porter son linge lorsqu'elle grandit, si elle est plus âgée que moi. C'est aussi être suivie ou imitée, si elle est plus jeune. Je devrais chercher mon linge, elle l'aurait mis. Elle pourrait être jalouse, et je devrais négocier la paix. Peu importe ce que les gens prétendent, à treize ans, je pense être privilégiée de n'être entourée que de grands frères à mes côtés.

Pourtant, si j'avais une sœur, je ne serais pas la seule à épousseter, passer la balayette, nettoyer la salle de bain, laver les planchers. Je ne m'en plains pas. J'aime mes parents, de les voir de bonne humeur me plait et en plus, ils m'aiment aussi. Maman affirme à ses invités que je suis meilleure qu'elle pour nettoyer la salle de bain qui reluit à chaque samedi matin. Les gars évitent le ménage, mais ils doivent tous travailler à l'imprimerie avec papa.



APPRIVOISER MA VIE

Dès l'âge du secondaire, ma mère me préfère pensionnaire parce que les garçons m'intéressent plus que les études. Je suis donc allée au couvent, à Saint-Jacques-de-Montcalm, je suis inscrite en 9^e année. Mes années de pensionnat avec les religieuses ont confirmé ma foi, la foi de mes parents. Je crois fortement en Dieu, à l'Esprit, à la Sainte-Marie, cette médiatrice de toutes grâces, tout comme mes parents y ont cru.

D'ailleurs tous les soirs, la religieuse du dortoir ouvre le tourne-disque tout près de ma chambre et me laisse entendre l'« *Ave Maria* » de Schubert plus d'une fois... « *Conduis mes pas vers ton Jésus* ». Marie, protège-moi, je ne me lasse pas de le chanter. Ce n'est pas une foi en l'Église qui m'habite, c'est une foi en l'Amour, la Confiance, une foi aux Forces de la vie. Et cette musique, chantée en français ou en latin m'apaise, me sécurise.

Mon corps, mon esprit refusent tout le « sacré » de l'Église. Je ne comprends pas pourquoi cette Église qui nous demande de partager notre richesse avec les pauvres, pourquoi, elle, est si riche ? Pourquoi le prêtre boit le vin dans une coupe en or ? Pourquoi, elle, qui se déclare universelle, pourquoi nous dit-elle de fuir les églises protestantes ? Pourquoi nous refuse-t-elle le droit de communiquer et d'aider les autres Églises ? Pourquoi nous ? Pourquoi pas eux ? Ne sommes-nous pas tous humains ? Sommes-nous universels ou pas ?

Personne ne sait me répondre logiquement, ni même un prêtre, ni même maman. La religion, la foi, c'est personnel, c'est vivant, c'est dans mon corps, dans mon cœur, c'est au quotidien et ce n'est surtout pas toutes ces belles phrases et toutes ces démonstrations de prières qui s'éternisent. Je n'y crois pas du tout. Ma religion, c'est ma conscience, c'est ce petit battement de cœur que j'éprouve quand j'agis sans réfléchir ou même à l'inverse, ce petit battement au cœur qui me rend si fière de moi.

...

J'ai pleuré d'être pensionnaire, je me suis ennuyée, mais d'être avec d'autres filles, de me responsabiliser, de rester assise à l'étude chaque soir m'a permis de réussir. Assise à mon pupitre, rien d'autre à penser, aussi bien me remplir le cerveau de la matière enseignée.

Lorsque les études sont terminées et qu'il me reste du temps, je lis. Souvent j'écris ce que j'aime lire. Deux textes que j'ai copiés à la main, parce que je les aimais, sont encore dans ma boîte à souvenirs.

L'ami sincère

*L'ami sincère est celui qui nous tend la main
quand tout le monde nous abandonne.
Qui pleure avec nous quand le monde rieur s'éloigne.
Celui qui considère nos besoins avant ses besoins
Celui qui comprend notre silence
Celui qui oublie les fautes et qui nous donne de bons conseils
Celui qui se réjouit quand la fortune nous sourit
Celui qui une fois arrivé en haut de l'échelle
ne vous oublie pas si vous êtes en bas
Celui qui est vrai en tout et partout et qui est de même envers vous
Celui qui vous regarde de la même manière dans l'infortune
que dans la prospérité
Celui qui prend soin de vos intérêts comme des siens*

*« On ne respectera jamais assez l'argent,
car le travail qu'il représente a coulé de la sueur et du sang. »*

Le billet

*Il a offert des roses blanches à la fiancée rayonnante
Il a payé les dragées du baptême, nourri le bébé rose
C'est lui qui mit le pain à la table du foyer
Il a permis le rire des jeunes, la joie des aînés
Il a payé la consultation du médecin sauveur
Il a donné le livre qui instruit le gamin
Il a vêtu la vierge

Mais il a envoyé la lettre de rupture
Il a payé dans le sein de la mère le meurtre du petit
C'est lui qui distribua l'alcool et fit l'ivrogne
Il a projeté le film interdit aux enfants et enregistré le disque dégoûtant
Il a séduit l'adolescent et fait de l'adulte un voleur
Pour quelques heures, il a acheté le corps d'une femme
Et c'est lui qui paya l'arme du crime et les planches d'un cercueil*

Michel Quoist

Cette année-là, Françoise Hardy chante « *Tous les garçons et les filles* ». Je suis tellement triste d'être pensionnaire, d'être loin de ceux que j'aime et cette chanson me trotte dans la tête continuellement... *Personne ne murmure « Je t'aime » à mon oreille.*

Mon attitude, mon assurance et surtout ma grande langue, tout le monde sait que j'affirme haut et fort ce que je pense, m'ont sûrement protégée des manies des religieuses. J'ai même été étonnée d'entendre que des méfaits se commettaient à notre couvent.

C'est ennuyant d'être pensionnaire ! Les règlements... Les caractères différents de chacun... De se coucher très tôt... D'être obligée de se lever pour assister à la messe tous les matins... Je ne peux pas jouer aux cartes le soir avec la famille... Je trouve toutes ces contraintes très difficiles. Mon père, lui, s'ennuie pendant mon absence. Ma mère doit donc user de finesse pour s'assurer qu'il accepte la situation et qu'il s'abstienne de me ramener à la maison maintenant qu'elle a réussi à me placer pensionnaire.

Pendant mon premier mois d'internat, mon grand-père Zacharie décède, il a quatre-vingt-trois ans. Je ne devais sortir qu'à Noël pour un premier congé. Le décès m'offre la possibilité d'une fin de semaine imprévue à l'extérieur du pensionnat. Je suis vraiment triste et réjouie en même temps. Ne plus jamais revoir mon grand-père me permet de prendre une fin de semaine de liberté. C'est sûrement la première fois de ma vie que l'ambivalence de mes sentiments est si déroutante. Dois-je être affectée par le décès ou ravie d'être libre, hors couvent pour quelques jours ? Mon premier contact au salon funéraire est teinté des deux sentiments. De retrouver ma famille, les tantes, les cousins, les cousines, de parler avec chacun d'eux et de se raconter des histoires amusantes me remet vite à l'aise. Je suis contente d'être avec ma famille.

Puis je comprends que la mort, c'est la suite logique à la vie. Personne n'est bouleversé de retourner grand-papa à Dieu. Il est mort fatigué d'avoir aussi longtemps vécu. Que Dieu ait son âme affirme chacun des membres de la famille. La fin de semaine se termine, je retourne au couvent. J'apprends qu'à partir de maintenant nous aurons une sortie de fin de semaine à tous les mois. Je suis tellement ravie, j'appréhendais de m'enfermer dans cette école pour deux longs mois maintenant que je venais de goûter au plaisir de la présence des miens autour de moi.

Mon père, lui, a eu beaucoup de peine du décès de mon grand-père. C'est la première fois que je réalise qu'il peut pleurer. Jamais personne ne saura si c'est le décès de grand-papa ou un autre élément non identifié, peut-être les odeurs d'encre inhalées de l'imprimerie pendant de nombreuses années, qui ont amené mon père à boire. Mais à partir de mes treize ans ou de ses cinquante ans, à partir de ce jour, mon père a changé, il ne sera plus jamais le même homme.

C'est au printemps de cette même année que mes parents achètent un chalet à Saint-Sauveur, au lac des Beccs-Scies. C'est une belle compensation, je m'ennuie à l'école, cependant je m'efforce de réussir pour aller passer mes étés au lac. L'astuce fonctionne, j'ai toujours les notes de passage.

À Saint-Sauveur, au mois d'avril, lors des fins de semaine ensoleillées, mon amie France Archambault et moi allons casser la glace en chaloupe. Aucune fille autour du lac ne porte ces costumes de bain, nouvelle mode, qui laissent notre corps plus qu'à moitié nu.

Curieusement, nous n'en avons pas parlé et au printemps de la même année, nous portions notre premier deux-pièces. Quelle audace ! Au mois d'avril, sur un lac gelé, en deux-pièces, à casser la glace pour avancer. Nous sommes à la recherche d'amis qui seraient venus dans le Nord pour la fin de semaine eux aussi. Le dimanche soir, je reviens au couvent avec de gros coups de soleil, je suis rouge comme un homard. C'est comme s'il fallait rentrer travailler au lendemain d'une fin de semaine de party. La tête n'y est pas. Ce sont des souvenirs agréables. Le plaisir de retrouver la liberté, le lien d'amitié qui nous unit, France et moi, je voudrais toujours vivre cette simplicité. Nous sommes ensemble toutes les fins de semaine d'été.

À peine mes parents ont-ils acheté le chalet, qu'à l'automne, ils commandent la construction d'une véranda, du côté du lac. C'est tellement beau ce paysage ! Lorsqu'il pleut nous passons notre temps dans cette véranda. Papa réorganise les chambres, démolissant des murs, en installant d'autres, pour que je possède un semblant de chambre. Un espace d'un pied, à côté d'un lit simple à deux étages me permet de me déshabiller et de me coucher, une armoire au niveau du deuxième étage, c'est tout, la surface entre les quatre murs est remplie. Je n'en ai pas besoin de plus.

Les fins de semaine, jusqu'à vingt-cinq personnes peuvent venir à Saint-Sauveur. Ils trouveront tous un coin pour dormir. Ce sont les amis de chacun de mes frères, les miennes mes amies, des cousins, des cousines, des tantes; du moment que le soleil s'annonce pour deux jours, le chalet s'anime. Le réfrigérateur contient toujours suffisamment d'œufs, de bacon, de hot-dogs et leurs pains, de spaghettis et de sauce, de desserts. Tout le monde peut manger chez nous, il y en a assez pour nourrir nos invités. De dessert, j'ai dit ! À Saint-Sauveur, la boulangerie Pagé cuit les meilleurs « huit », un beignet en forme de 8. Le dessus du frigo est rempli le vendredi soir de six ou sept douzaines de ces savoureux « huit » biens empilées. Il y a autant de ce pain croustillé que je savoure le matin en y mettant une bonne épaisseur de beurre salé, froid et par-dessus j'ajoute du « beurre de peanut » bien hydrogéné. Avec un « Quick », une boisson au chocolat et au lait froid, voilà un vrai déjeuner ! Et si je veille tard, c'est également mon lunch de fin de soirée.

Le premier été, Mme Léonard a un dépanneur et une salle de danse, tout près, en face de notre chalet. Elle me permet de servir les clients, d'utiliser la caisse, de rendre la monnaie, elle m'offre sa confiance, elle n'a jamais eu à le regretter. Je suis tellement fière de lui rendre service. Le soir, la salle de danse ouvre et nous sommes une vingtaine, gars et filles, à venir danser, jouer aux machines à boule, rire et nous amuser. C'est là que j'ai connu mon amie France.

Aujourd'hui encore, elle me rappelle être venue me demander si elle pouvait entrer dans notre groupe. Je lui ai demandé son âge. Elle a treize ans, elle est tellement belle. Je lui ai répondu que pour être acceptée, elle doit prétendre avoir quinze ans. C'est mon âge et les gars ont quelques années de plus. Elle a avantage à s'afficher plus vieille. C'est bien ce qu'elle a dit et toute la saison nous en avons ri, connaissant toutes les deux la vérité. Elle vient danser et parler avec moi. Que de rêves j'ai bâtis, que d'amours se sont désillusionnées. J'ai longtemps voulu séduire Jean-Marie Boissonnault, qui n'a d'intérêt que pour Josée Masson, la fille de Jean-Pierre Masson, Séraphin. Même lorsque je le rencontre chez lui, il me parle de Josée.

Le soir, France se présente la première au chalet, elle vient s'agenouiller pour réciter le chapelet que la famille égrène encore tous les soirs à 7H00, à CKAC. L'émission se nomme «Le chapelet en famille» et tout le monde doit réciter cinq dizaines de chapelet. Un « Notre Père », dix « Je vous salue Marie », un « Gloire soit au Père », c'est l'ensemble d'une dizaine. Il faut recommencer cinq fois. Nous sommes à genoux pendant quinze minutes. Je m'assois les fesses sur les jambes, je me lève, je me contorsionne, je n'arrive pas à rester tranquille. Je suis énervée de répéter et répéter toujours les mêmes paroles.

Lorsque les autres amis arrivent avant la fin du chapelet, ils nous attendent dehors. La prière terminée, souvent, le groupe au complet est arrivé. Après les salutations d'usage, la discussion s'anime pour fixer les activités de la soirée. Il nous arrive de descendre au village, six milles à pied, pour aller manger une glace ou prendre une boisson gazeuse à l'épicerie Thibault où travaille Pierre, le fils du proprio. Il est en amour avec France. La fin de semaine, il doit travailler au dépanneur que son père possède au bord du lac. Ils vendent l'essence pour les bateaux. Oui, vous avez bien lu, ils vendent de l'essence, les pompes à essence sont au bord de l'eau, tandis que le réservoir est près de la rue. Ils remplissent d'essence les réservoirs des bateaux. De l'épicerie du village, ils transportent également un peu de denrées de dépannage qu'ils vendent aux clients qui viennent au dépanneur, en bateau. Pierre a quand même toujours trouvé du temps pour être avec nous. Il est du groupe qui a vécu de joyeuses années au lac.

Bien des années plus tard, France et Pierre se sont mariés. Au moment où j'écris ces lignes, ils vivent encore ensemble. Nous nous fréquentons puisque nous vivons, les deux couples, à Saint-Donat-de-Montcalm.

...

Pour ma 10^e année scolaire, j'ai quatorze ans, je demande à changer de pensionnat. Je veux sortir à toutes les fins de semaine, un mois sans revenir chez moi c'est trop long. Le dimanche soir, je pourrai prendre l'autobus qui me ramènera au pensionnat à Sainte-Anne-des-Plaines. Mes parents acceptent ma demande. Enfin, ce sera plus facile de ne rester que cinq jours au couvent.

Une fin de semaine alors que je garde chez oncle Camil, le téléphone sonne un soir, les enfants dorment. C'est Bob Fleming, un ami de mon frère Normand. Il jase, jase et il m'a souvent rappelée alors qu'il savait que les enfants dormaient. Un soir, il me demande si j'ai peur d'être « *son girlfriend* », il a cinq ans de plus que moi. « Oh que non, je n'ai pas peur ! »

Depuis que je suis pensionnaire, je garde les fins de semaine, je vais au chalet l'été. Je ne rencontre plus mon beau Raymond L de Sainte-Perpétue, je lui ai écrit plusieurs lettres, il ne m'a pas répondu. Alors « oui, je le veux ». Bob est entré dans ma vie, il m'a aimée, moi aussi, je suis à l'aise avec lui. À ses côtés, je suis bien, il est toujours joyeux. Il vient me conduire au pensionnat le dimanche soir puisqu'il a un Studebaker. C'est en amour avec Bob que j'ai vécu l'année suivante. Il est toujours l'ami de mon frère, nous sortons ensemble, Normand avec ses blondes, moi avec Bob. Je me rappelle entendre maman répéter :

« Bob, c'est une enfant, je veux que tu la protèges, t'es un adulte, elle, non, alors réfléchis, penses-y ».

Et Bob me protège toujours et il me respecte. Les caresses, les baisers nous allument, mais les relations sexuelles sont interdites.

Aujourd'hui, je sais qu'il en était capable, il était prêt. Je suppose que les paroles de maman l'ont retenu. Je suis tellement innocente et naïve, la messe tous les dimanches, les sermons de curés et ceux de maman, « les relations sexuelles hors mariage sont défendues, sous peine d'aller en enfer ». Moi, je veux aller au ciel.

Je suis trop jeune pour le mariage, donc trop jeune pour les relations sexuelles. À cette époque, je crois que la sexualité de la femme se développe lentement, alors il suffit d'attendre plus tard pour jouir des plaisirs de la chair.

Au chalet, l'été suivant, la salle de danse et le dépanneur sont fermés, c'est donc à notre chalet que le groupe se rencontre. Durant le jour, notre bateau moteur est assez puissant pour skier, les amis viennent nous rejoindre au quai, je passe de grandes journées à m'étendre au soleil et à jaser. Mes frères ont des plans diaboliques. Jacques, avec l'argent qu'il gagne l'été comme sauveteur, achète ce dont il a besoin pour construire une rampe pour sauter en skis nautiques.

C'est le début de nos folies d'adolescents. De nombreuses fois, mes frères ont passé près de se casser le cou et moi aussi. Chacun teste le saut. Les plus légers, les plus lourds, les plus petits, les plus grands, à tour de rôle, nous expérimentons comment faire. La corde ne monte pas au-dessus de la rampe, elle nous attire sur le côté, au lieu de nous monter en haut pour sauter. Il a fallu plusieurs tests et plusieurs « fouilles » avant de trouver la solution et de réparer la rampe pour permettre à la corde de glisser jusqu'au haut du saut.

Ce ne sont pas tous les amis qui veulent sauter. Plusieurs se contentent de nous juger. Ils sont en total désaccord avec nos folies. Même de conduire le bateau est insensé pour certains d'entre eux. Ils nous laissent tenter nos expériences par nous-mêmes et ne s'impliquent pas, pour être certains de ne pas être accusés si un malheur arrivait. Quoi de mieux qu'une photo pour illustrer ce qui se passe.



C'est mon frère Jacques, les pattes en l'air. Imaginez la suite !

Un été, des personnes autour du lac décident de former une Association du lac. Des membres de ce nouveau comité veulent, pour être connus, organiser une fête et demander aux résidents de voter pour l'élection d'une reine. Quelques filles se présentent. Elles doivent être connues et parler de la nouvelle Association. Pour voter, il faut posséder sa carte de membre de l'Association.

Je ne sais pas pourquoi plusieurs filles se sont présentées puisque mon amie France y participe. Comment tenter d'être élue avec une telle compétition. Je connais déjà le dicton « *Si vous ne pouvez les battre, joignez-vous à eux* ». J'ai décidé de l'accompagner et de travailler à la réussite de son couronnement. J'allais être gagnante !

Et c'est ce qui arrive. Je suis aussi fière qu'elle gagne... Autant que si c'était ma réussite.

Souvent le soir, un rassemblement autour d'un feu de camp nous plaît bien. Les chants, les rires, les blagues de Richard Dequoist qui en a toujours une nouvelle à nous raconter, occupent toutes nos veillées. Lui et son frère Jacques ne sont pas du même lac, ils marchent plus de trois milles pour être avec nous.



La même question souvent demandée à Richard, où est-ce qu'il trouve toutes ces nouvelles farces à nous raconter, nous vaut toujours la même réponse, c'est «Top Secret». Il est beaucoup plus petit que l'âge qu'il a, il refuse d'en parler. Il est drôle, tout le monde l'aime. Plusieurs années plus tard, il s'est suicidé! J'étais peinée.

Je me suis demandé si j'aurais pu changer sa vie. J'ai regretté mon attitude envers lui. Je l'aimais, mais c'est sûr qu'il n'était pas question d'être amoureuse de lui qui est plus petit que moi. Je me suis alors demandé si toutes les filles ont pensé et agi comme moi. C'est la première fois où j'ai vraiment réfléchi à mes attitudes, aux actes que je pose et qui sont souvent dictés par mon orgueil plus que par mes sentiments. Je me rends compte que je suis influençable.

Un jour, je dois commencer ma 11^e année, Bob est encore en amour, il a décidé de m'amener chez ses parents.

Je ne crois pas qu'il le sache, j'ai vécu un choc culturel. Je ne m'en suis pas remise. Ses parents sont anglophones, ils ne comprennent pas le français! C'est impossible de communiquer, Bob doit tout traduire. Je ne comprends pas l'anglais, ils ne parlent pas français.

Du même coup, j'ai eu peur. Être obligée de vivre en anglais, de parler anglais, je serais prise au piège. Comment peut-il en être autrement puisque ses parents sont plus âgés que moi, je devrai m'adapter. Mes enfants devraient être anglophones!

Et Bob aime prendre un verre... et mon père est alcoolique. Inconciliable! Rien ne sert d'en discuter, il m'affirmera que c'est sans importance, que les enfants parleront la langue qu'ils voudront parler, que lui n'est pas un alcoolique.

J'ai quinze ans! Je ne veux pas m'imposer tous ces problèmes. Je l'ai laissé! Sans explication! Sans vouloir le revoir!

Un mois plus tard, maman m'avise que sa mère veut me parler, que Bob est triste. Je n'ai pas voulu partager mes inquiétudes ni changer ma position. Moi, j'ai peur d'être anglicisée! Et personne ne peut me rassurer, ni me prouver le contraire. La réalité, je devrai la subir et il sera trop tard pour renverser la situation.

J'ai refusé de lui parler, de négocier. Mes sentiments amoureux envers Bob n'ont aucune importance. La logique me dirige. Dans ma tête, impossible de croire que je serai une anglophone.

Je n'ai entendu parler de Bob que plusieurs années plus tard, il venait de se marier.

DÉCOUVRIR MON AUTONOMIE

Je suis pensionnaire à l'École Marguerite-de-La-Jemmerais, sur la rue Sherbrooke, dans l'est de Montréal. L'assassinat de John Fitzgerald Kennedy, président des États-Unis, a lieu le vendredi 22 novembre de cette année 1963. Pendant que le cortège du président traverse, à vitesse réduite, le centre-ville de Dallas au Texas, le président est atteint par des tirs d'arme à feu. Une étudiante de mon école, sortie de la classe pour quelques minutes, est rentrée, en larmes, criant qu'elle vient d'entendre à la radio le meurtre du président.

Elle pleure! Elle a de la difficulté à s'exprimer alors que moi, je ne connais rien à la politique et je ne sais absolument pas qui est cet homme, je ne comprends nullement son attitude. Ce jour-là j'ai, un peu, pris conscience que les intérêts des uns diffèrent de ceux des autres. Ce meurtre ne me touche pas et je réalise que je suis beaucoup plus centrée sur le petit monde autour de moi qu'à ce qui se passe à l'étranger. Les journalistes en font la manchette pendant des mois, voire des années, puis la vie, quand même, continue de tourner.

À l'hiver, une fin de semaine, Raymond L. frappe à la porte, chez moi. Il vit tout près, à Montréal. Il est seul.

Je suis intimidée !
Il me demande s'il peut entrer.
J'accepte.

Les paroles se bousculent, des lettres que je lui ai écrites, sans réponse, des années qui viennent de passer. En sortant, à la fin de la soirée, il m'embrasse amoureusement et me demande s'il peut revenir. « Oh oui, j'en ai tellement rêvé pendant toutes mes jeunes années ».

Mon secondaire n'est pas encore terminé, il reste un peu plus d'un mois, la période d'examen entre autres. Je suis tellement excitée de sortir avec Raymond que j'insiste pour être externe, je veux voyager en autobus à tous les jours. Maman accepte, à contrecœur.

Elle n'aurait pas dû! Lorsque le bulletin m'arrive à la fin de l'année scolaire, je réalise que je n'aurai pas mon certificat. J'ai échoué en chimie. Je devrai reprendre mon examen plus tard.

Je suis trop jeune pour l'Université, je dois attendre un an avant d'être admissible. Ma mère décide donc que j'irai à l'Institut Alie, pour me garder le cerveau alerte... Malheureusement, je suis incapable de fournir un effort que je juge inutile. J'ai les compétences et j'ai les études suffisantes pour être admise à l'université, je n'ai pas l'âge.

À mon premier bulletin de l'Institut, mes notes sont insuffisantes. Le directeur me rencontre pour m'annoncer que je perds mon temps, et après discussion, je décide, en accord avec lui, de ne plus me présenter aux cours. Je perds mon temps et je le fais perdre aux autres. Comment informer mes parents de la décision que je viens de prendre ?

Pendant tout le trajet d'autobus qui me ramène chez moi, je pense à ce que je vais leur raconter pour convaincre ma mère surtout. Je rentre à la maison, je suis nerveuse. C'est l'heure du repas, je suis assise à table et j'attends.

Comment la conversation en est arrivée à parler de la fin de mes études, je n'en ai pas la moindre idée. Je me rappelle seulement d'avoir affirmé que je ne retourne pas à l'Institut Alie. Maman n'a émis qu'un seul commentaire

«Ben demain, tu te lèveras pour te chercher un emploi».

Je suis déroutée! Ma mère, qui a toujours géré ma vie, approuve ma décision. Je suis totalement étonnée. La discussion passe à un autre sujet! C'est tout.

Je saute de joie!

Raymond me répète tellement souvent que j'ai assez d'instruction pour changer des couches et pour prendre soin de nos enfants.

Pour l'instant, tout se passe comme je le veux.

Bien des années plus tard, maman m'a avoué que le directeur d'école a communiqué avec elle dès ma sortie de son bureau. Il l'a informée des décisions que nous venions de prendre et il lui a conseillé de m'envoyer travailler pendant un an. C'est préférable pour moi et pour tous les étudiants de la classe. À l'hiver, je pourrai m'inscrire à l'université.

Le lendemain, je me lève et je pars avec papa qui va livrer son travail d'imprimerie dans le centre-ville de Montréal. Les bureaux-chefs de plusieurs compagnies ouvrent leurs belles grandes portes riches et imposantes. La Banque de Montréal, la Banque Royale, les compagnies d'assurance aussi, je complète des demandes d'emploi à chacune des places. J'affirme posséder un secondaire terminé alors que la réalité c'est que j'ai raté une matière.

Quelques jours plus tard, une employée de la Banque Royale communique avec moi, elle me demande d'apporter mes attestations de secondaire. Un autre appel, celui-ci de la Banque de Montréal, me demande de me présenter pour une formation d'une semaine. Je vais à la Banque de Montréal et je n'ai pas donné suite à l'autre banque.

Tout s'est passé tellement vite !

Et Raymond L. est mon amoureux, je suis comblée.

On est deux filles à se présenter à la Banque de Montréal, coin Bleury et Sainte-Catherine, le lundi suivant la fin de notre formation. Nous entrons toutes les deux en même temps et le comptable nous demande laquelle parle anglais. Francine répond spontanément « Pas moi », alors je prétends en être capable. Je suis frondeuse, je connais à peine les mots « Yes » et « No ».

Il a fallu peu de temps pour que la superviseuse des caissières comprenne que je ne peux pas communiquer avec les clients, tous anglophones, souvent juifs. Elle va parler à l'autre nouvelle employée pour tester son anglais. Elle n'est pas mieux que moi et de plus, elle est déjà satisfaite de son poste. Fiou! J'apprendrai. Les autres caissières, bilingues, m'ont donc formée et j'ai appris à parler anglais. À seize ans, c'est facile.

J'aime mon travail de caissière, je manipule l'argent correctement, je balance facilement à la fin de la journée. Mes supérieurs sont satisfaits de moi, je ne demande rien de plus. D'ailleurs, je le répète, ce climat de confiance dans lequel j'ai grandi me colle à la peau. J'ai confiance, je fais confiance et les autres me font confiance...

En plus, les clients me répètent que j'ai un sourire communicatif, je m'entends souvent dire « Garde ce sourire qui ensoleille le moment présent, c'est tellement rare de voir des personnes souriantes »...

Et je suis amoureuse de Raymond L. Je pense à lui, je ne vis que pour nos rencontres, chaque soir après le travail. Nous ne dépensons pas d'argent pour nous amuser, il est trop difficile à gagner. Raymond a une auto et nous allons souvent en randonnée, sur le Mont-Royal ou ailleurs, pour nous retrouver en tête-à-tête, pour partager des moments intimes. Des instants pour se caresser, pour s'enlacer, pour s'embrasser. Se toucher, se plaire, c'est l'important.

...

Le service de loisirs de la paroisse Saint-Ambroise crée un Festival des neiges, pour une première année. L'élection d'une reine est en jeu. Pour réussir, il faut s'inscrire et vendre des porte-clés. La duchesse qui en aura vendu le plus grand nombre sera élue. Mes parents ont un commerce, une imprimerie, et ils sont actifs dans la paroisse, j'ai des chances, je m'inscris.

Tout le voisinage a des porte-clés à vendre, tous les membres de la famille aussi, y compris les tantes et les oncles. Les clients de l'imprimerie reçoivent, en cadeau, un porte-clés. Tout le monde en a vu pendant plusieurs années après le couronnement.

Le soir de l'événement, toutes les duchesses portent une robe longue, jaune, nous sommes très belles. Mon frère Jacques accompagne l'une d'elles, Diane.

Personne n'a dévoilé le nombre de porte-clés vendu par chacune, cependant, après la soirée, maman m'a avoué savoir depuis une semaine que j'avais une telle longueur d'avance qu'il est impossible pour les autres de me rejoindre.

Je suis donc la 1^{re} Reine du Festival de la paroisse Saint-Ambroise.



Toute la famille assiste au couronnement.

Mon frère Jacques a déniché une phrase que j'aime bien et qu'il utilise souvent pour courtoiser les petites amies.

« J'aime qu'on m'aime, comme j'aime, quand j'aime ! ».

...

Huit mois ont passé depuis que je travaille à la banque. Les vendredis, l'Église nous interdit encore de manger de la viande, les catholiques pratiquants obéissent à cette loi... et moi aussi. La première fois où je dîne au Mister Steer sur la rue Sainte-Catherine, avec les collègues de travail, j'oublie que c'est vendredi. C'est une habitude des employés de se rendre au resto et puisqu'ils m'invitent, j'y vais. Je mange un hamburger et des frites Suzie-Q. C'est tellement bon!

Au souper, réalisant que maman sert le repas sans viande, je pense à l'erreur que j'ai commise au dîner. Je suis mal à l'aise et j'en parle à mes parents. En fait, il n'y a que moi qui panique. Les membres de ma famille m'expliquent que la religion, c'est une question d'Amour et que de manger de la viande n'en prive personne. Je n'ai donc pas à paniquer d'enfreindre cette loi. Je suis étonnée d'entendre mes frères et mes parents s'accorder sur le sujet. Pour une première fois j'ouvre, si peu, mes œillères pour regarder autrement cette religion à laquelle j'obéis sans réfléchir. Par la suite, je me suis permis, à l'occasion, de retourner manger avec les collègues au Mister Steer, les vendredis midis. L'Église a enlevé cette restriction peu de temps après, je n'ai pas été surprise puisque peu de catholiques respectaient ce règlement.

Je parlais de mon emploi, je l'adore, je m'entends bien avec le personnel et je suis toujours autant appréciée, mais au printemps, je ne peux pas m'imaginer travailler cinq jours semaine alors que l'été, la chaleur, le lac, m'appellent. Je suis jeune et bientôt j'aurai des responsabilités d'adulte et je serai obligée de garder mon emploi à longueur d'année.

Je donne ma démission à la banque et je profite de l'été au chalet. Il est facile d'obtenir des prestations d'assurance-chômage, un départ volontaire et une raison, n'importe laquelle, et le tour est joué. Je n'ai pas à mentir, je peux ne pas aimer le poste que j'occupe et décider d'arrêter de travailler. J'ai droit aux prestations. Le montant me suffit pour passer un bel été et pour profiter de ce soleil énergisant.

Dix mois de fréquentations m'ont également permis de connaître vraiment le caractère de Raymond L. Je l'aime, du moins j'aime la présence d'un homme à mes côtés. Aimer, c'est un grand mot, qu'est-ce qu'il veut dire au juste?

Raymond me suggère de ne pas retourner aux études, qu'est-ce que j'en ferais de toute manière, c'est inutile pour changer des couches et préparer les repas. Je gagne un bon salaire, je n'ai besoin de rien de plus.

Je me souviens d'une dispute un après-midi, en pleine rue Saint-Hubert, parce que j'étais enragée d'avoir essayé de l'appeler toute la soirée, la veille, jusque tard dans la nuit et qu'il n'ait jamais répondu au téléphone. Il n'a pas apprécié mon expression et me l'a fortement démontré en me secouant par les épaules.

À l'automne, après un long congé, je retourne travailler, cette fois pour la Banque de Nouvelle-Écosse, au coin de Mont-Royal et Saint-Urbain. Des Juifs possèdent des usines de confection de vêtements dans ce quartier. Presqu'exclusivement des femmes y travaillent, bien sûr, au salaire minimum. Leur paie est déposée automatiquement dans un compte de notre succursale. Les jeudis et vendredis, la plupart viennent retirer tout l'argent, jusqu'au dernier sou. Je réalise alors la chance que j'ai de posséder l'instruction suffisante pour être de l'autre côté du comptoir, à les servir.

Je travaillerai à cette succursale jusqu'à mon mariage. J'occuperai le poste de caissière, puis responsable à l'épargne. Quand je quitterai, j'aurai été chef-caissière, responsable de six employées. À chaque année, au mois de mai, nous avons des augmentations salariales. La mienne, à mon grand étonnement, est toujours bonifiée d'une surprime à la performance. Mes patrons sont satisfaits de moi et ils me l'expriment de la meilleure façon qui soit.

Raymond et moi avons décidé de nous marier durant l'année « 68 ». Comme le veut la coutume, avant de se fiancer, le garçon doit demander la main de son amie, à son père. Ce qu'il a fait, avec beaucoup de gêne. Bien sûr que maman le sait déjà puisqu'on en parle ensemble, mais le protocole demande de prendre le temps de rencontrer le père, d'expliquer nos objectifs de vie commune et d'obtenir l'autorisation du paternel avant de se fiancer.

Je suis très incertaine de la réponse de mon père. Une discussion avec mes parents a facilité la rencontre entre les deux hommes et mon père a consenti à notre mariage. Je me suis fiancée le soir de Noël « 66 ». Pendant la messe de minuit, il m'a passé la bague au doigt et le Réveillon a tourné autour de nos fiançailles.

...

L'été suivant, c'est l'Expo 67, une exposition universelle sur le thème Terre des Hommes. Au Québec, c'est l'un des événements marquants du XX^e siècle. Ma belle-sœur France et mon frère ont acheté leurs passeports et ils sont, tous les soirs, sur le site. J'aimerais bien y aller. Raymond n'est pas d'accord

« Nous nous marions l'an prochain, nous devons garder notre argent pour l'achat des meubles et la réception. Nous devons économiser, nous n'en aurons pas de trop »

Bon ! À bien y penser, je n'aime pas tellement marcher et paraît-il qu'il faut se stationner très loin du site. C'est vrai, le mariage est plus important. Alors, je n'ai aucun souvenir à partager sur Expo 67, je n'en connais rien.

Plusieurs personnes prétendront que c'est impensable de ne pas avoir visité au moins une fois le site. Je n'ai pas la culture dans les veines. Je ne connais pas les boîtes à chansons non plus. Pourtant, plusieurs jeunes de mon âge fredonnent les chansonniers québécois. Moi, je chante encore les chansons d'Elvis, de Paul Anka, de Frank Sinatra même.

Je ne suis pas une fille à pratiquer des sports. Nos soirées, nos fins de semaine sont remplies de rencontres familiales. Je vais me marier l'été prochain, la salle de réception est déjà réservée, la date est fixée. J'ai trouvé le sens de ma vie !

Un jour d'été, mon frère offre à Raymond de jouer une partie de golf. Je suis présente moi aussi. J'ai mon sac de golf, mais la partie est assez avancée, je suis fatiguée. Je marche avec eux, je les suis, je ne joue plus.

Au moment où Raymond frappe une balle, je lève mon sac de golf à hauteur de ma tempe et l'espace d'une seconde, j'entends la balle frapper le sac de golf. Quelle intuition ! Toute ma vie, je me suis laissé porter par cette intuition qui me protège pour peu que j'entende cette petite voix intérieure et que je suive mes pressentiments.

...

À cette époque, maman prend soin de ma grand-mère Morin, elle a un cancer d'intestin et elle doit être opérée. Puisque je suis en âge de préparer les repas et de m'occuper de mon père, maman assiste grand-mère à l'hôpital. Lorsque le médecin questionne grand-maman pour diagnostiquer la maladie, ma mère, présente, fournit intérieurement, pour elle-même, les mêmes réponses que grand-maman. Elles sont ensemble tout le temps de l'hospitalisation et de la convalescence de grand-maman puis, de retour chez elle, ma mère communique avec son médecin de famille pour lui expliquer ce qu'elle vient de vivre.

En peu de temps, le médecin l'examine et diagnostique le même cancer. Maman est, elle aussi, hospitalisée et opérée en moins d'une semaine. Quelques jours d'hospitalisation, elle revient à la maison, et aussitôt elle reprend la routine et même plus, elle repeint le plafond et les murs de la descente de cave. Il est certain que je suis inquiète de la capacité de ma mère de récupérer complètement voyant qu'elle s'oublie pour poursuivre son chemin, mais personne ne changera ma mère, ni ne lui dira comment agir. C'est une femme active, travaillante, positive, qui se donne corps et âme à sa famille, jour et nuit. Ma mère a toujours affirmé que sa présence auprès de grand-maman lui a sauvé la vie.

Avant même de savoir qu'elle sera hospitalisée, ma mère me conseille de suivre un « cours de préparation au mariage » qui débute à l'automne. Elle m'a avoué plus tard, avoir pris cette année-là, comme résolution de l'Avent, de ne plus parler contre Raymond. Il va devenir son gendre, elle doit l'accepter. Des examens postopératoires laissent croire qu'elle avait encore des métastases. Elle croyait mourir dans peu de temps, alors pourquoi ne pas se taire et accepter ma décision d'épouser Raymond.

Cependant, les cours S.P.M. (Service Préparation Mariage) m'ont ouvert les yeux. Chaque soir de rencontre, les chicanes sont fréquentes, tous les sujets discutés provoquent des conflits, des contradictions, des désillusions. Je ne saurais énumérer toutes les mésententes. Je me souviens entre autres qu'il ne veut pas que je me maquille, ce sont les filles de rues qui se pomponnent, il ne veut pas non plus que je travaille à l'extérieur. Pourtant combien de fois, j'ai entendu qu'il est important de garder son autonomie, de se responsabiliser, d'être indépendante du revenu de l'autre.

J'ai vu ma tante être accusée, injustement, par son mari d'être une femme de mauvaise vie, je l'ai vue ne pas pouvoir acheter le linge de base pour elle et pour ses enfants, il n'est pas question que je subisse le même sort. Je vais travailler,

j'aurai de l'argent à mon nom, en banque, pour conserver ma liberté. Ma tante, lorsque ses enfants ont eu l'âge de se débrouiller, elle a travaillé. Au moment où j'écris ces lignes, elle a soixante-dix-sept ans, elle travaille encore. Depuis plus de trente ans, elle s'habille comme elle veut, elle mange ce qu'elle veut et, de plus, elle vit encore avec lui.

Au moment où je suis les cours S.P.M. avec Raymond, ma tante a commencé à travailler, le sourire sur son visage reflète sa paix intérieure.

Je serai indépendante, toujours autonome. Raymond L. ne m'empêchera pas de travailler.

D'ailleurs je vis et je vois également les ravages de la boisson chez moi, dans mon entourage... La personne qui partagera ma vie sera sobre. Raymond me répète qu'il sait se contrôler.

On a finalement terminé ce cours par une retraite fermée. Je ne suis plus certaine de rien. Ou plutôt, je suis certaine que je me suis trompée... J'ai besoin de réfléchir à mon avenir, à mes capacités, à mon pouvoir.

J'ai grandi en voyant des actions brutales, physiques et morales. Elles existent. Je n'en ai pas subi et dans ma vie d'adulte, je vais me protéger.

Raymond m'a déjà brassée une fois, qu'advient-il après le mariage?

Trois jours de réflexion, ma décision est prise. Celle de continuer, de poursuivre seule, ma route. La personne qui m'accompagnera tout au long de ma vie sera accommodante, cette personne ne boira pas, elle ne m'empêchera pas de travailler et elle saura accepter mes décisions. Personne ne me dictera ma vie.

Je marcherai à côté de quelqu'un qui m'aime, non pas le contraire. J'ai donc décidé de le quitter. Je lui ai remis sa bague et je l'ai effacé de ma mémoire.

Pour atteindre l'inaccessible étoile!

CRÉER MON HISTOIRE



À cette période, mon père est de plus en plus souvent hors de contrôle, ivre. Il réfléchit mal, il agit mal. Ma chambre n'a que des portes-accordéons, impossible de les verrouiller. Même si j'ai un réveille-matin, il vient me réveiller en tirant les couvertures, sachant très bien que je suis nue. Chaque jour, je lui crie de ne pas me «*désabriter*».

Ma mère est découragée, j'en suis certaine. Elle ne dit jamais rien. À ce moment je commence à admirer cette femme énergique et courageuse. Pourtant, je ne serai pas comme elle ! Je n'endurerai pas, en silence, une vie de femme soumise.

Les mois passent. Je suis toujours fière de mon travail et mes employeurs apprécient ma rapidité... de réflexion... d'exécution de tâches. Ils apprécient également l'exactitude de calcul et le doigté qui me permettent d'éviter les erreurs et la finesse de vite trouver celles des autres. C'est un flair, une sensibilité qui m'appartient.

Je n'ai jamais négocié une augmentation de salaire. Elles me sont offertes, chaque année, avec une prime de performance qui rend plusieurs employés jaloux. Je me souviendrai toujours des files de clients qui s'allongeaient à ma caisse les jours de paie. Une personne pouvait décider de s'installer à ma caisse même si j'avais déjà six personnes en attente alors que les autres caissières n'avaient que trois clients dans leur file. Tous savaient qu'ils seraient servis plus vite à ma caisse.

Je n'oublierai pas un propriétaire de station-service qui arrive avec des liasses de dollars à compter et qui vient toujours s'installer pour que je lui réponde. Il pourrait être mon père. Au fil des mois, un lien s'est créé et le jour où je lui ai conseillé de ne pas aller à une de nos caissières qui ne sourit jamais et qui est si lente à servir ses clients, quelle n'a pas été ma gêne d'entendre sa réponse

«Je le sais, je la connais très bien. C'est ma fille. Elle ne me parle plus depuis longtemps. J'ai quitté sa mère, elle ne me pardonne pas. C'est quand même moi qui ai insisté pour que le gérant l'engage»

Je me serais cachée derrière le comptoir. Le sang me monte à la tête. En une fraction de seconde, je suis rouge comme une tomate.

J'avoue pourtant, malgré quelques humiliations, ne pas souvent regretter de clamer ma pensée haut et fort. J'ai probablement écorché quelques personnes au passage, mais dans l'ensemble j'ai été protégée plus souvent qu'autrement. Souvent les personnes, les employeurs surtout, savaient à quoi s'en tenir avec moi et ils m'offraient leur confiance. Ils étaient assurés de ma franchise.

. . .

Mon frère Jacques étudie au CÉGEP. Il a bien essayé de travailler, il s'est vite rendu compte que, sans instruction, il n'aurait jamais un salaire qui lui permettrait de fonder une famille et de bien vivre, à l'aise, tout en restant honnête. Il a opté pour quelques années supplémentaires d'études au postsecondaire. Il est très actif à son collège, il s'affaire dans plusieurs comités d'école et il me traîne avec lui.

J'adore!

Les sorties de fin de semaine, les soirées de danse, les journées de ski, partout où s'amuse mon frère Jacques, je suis là. Il me présente plusieurs garçons malgré tout je n'ai de coup de cœur pour aucun. Ces jeunes hommes étudient en préparation pour l'université. Honnêtement, avec mon petit secondaire, pas de certificat, pas de connaissances particulières, que du gardiennage d'enfants, je n'ai ni la culture, ni le savoir pour discuter en tête-à-tête avec eux. Je n'ai même pas le goût d'essayer.

Je suis fière de mon travail à la banque, je m'amuse les soirs et les fins de semaine, je ne cherche pas plus loin. Mon frère Normand, encore de six ans mon aîné, vient de se marier. Sa femme veut des enfants, elle pleure le premier mois, de retour de voyage de noces parce qu'elle n'est pas enceinte. Ce n'est pas long, dès qu'elle en a un, un an, jour pour jour après leur mariage, elle l'amène à la maison pour que maman le garde. L'été, ils viennent passer la fin de semaine au chalet, avec nous.

Mon frère Gilles s'est lui aussi marié. À son enterrement de vie de garçon, les fêtards lui ont cassé un os du coude, il sera un an sans salaire puisque l'accident n'est pas arrivé sur le lieu de son travail. À peine a-t-il le plâtre ôté, vingt-et-un jours après les événements, il joue au hockey et il se recasse l'os du coude, ce qui lui vaut l'année suivante en arrêt de travail.

Toutes les fins de semaine d'hiver, c'est à la demeure familiale du «1385 Beaubien» qu'arrive chacun, avec ses enfants, pour manger et jouer aux cartes. Longtemps, les jeux de cartes ont pris une place énorme dans ma vie. Mes belles-sœurs s'éloignent de la table à carte où s'entremêlent bruits et engueulades, rires et

histoires de tous genres. Alors que mes belles-sœurs n'en voient que le mauvais côté, les passionnés de cartes font la part des choses et profitent des meilleurs moments. Je suis de ceux-là !

. . .

Je suis toujours avec mon frère Jacques. Il me parle de ce qu'il vit, de ce qu'il aime, de ce qui lui manque. Ma mère raconte souvent que mon frère Jacques et moi, nous avons toujours été assez proches l'un de l'autre. Toute petite, même si je suis dix-huit mois plus jeune que lui, j'allais chercher un bâton de baseball pour aller frapper quelqu'un qui aurait fait pleurer mon frère. J'étais prête à battre ceux qui le rendaient triste.

Le nom de Yolande, une amie du passé, revient souvent. Il n'aurait pas dû la quitter. Comment savoir si elle est libre ? Si elle veut de lui ? Un soir, à mon retour du travail, je rencontre Yolande dans le métro. Deux et deux font quatre. Je dois l'amener chez nous. Jacques sera là et il lui posera toutes les questions qu'il veut. Je l'invite donc à venir chez moi. Elle m'affirme qu'elle ne peut pas.

« Tu verras que tu peux ! »

Je tire sur le sac qu'elle tient dans ses mains et je lui demande de me suivre, je lui rendrai lorsqu'elle sera chez moi. Elle me suit. Il est 17H00. En route, nous sommes en autobus, elle m'annonce qu'elle est fiancée, qu'elle doit se marier à l'été. Les bras me tombent, probablement mon sourire aussi. J'ai le goût de lui remettre son sac. Je ne peux quand même pas agir de la sorte. Je lui laisse donc croire que ce n'est pas grave, que je veux savoir ce qui lui arrive, ce qu'elle vit.

Arrivées chez moi, mon frère n'est pas là ! Il est pourtant toujours là où je suis avec lui. Maman aussi sait que Jacques veut rencontrer Yolande, lui parler, elle l'invite à souper avec nous. Yolande explique que c'est son soir de bowling et, qu'ayant un peu de temps, elle s'est arrêtée à la station Beaubien pour la visiter.

Après souper, elle doit repartir pour aller jouer ses parties. Jacques n'est toujours pas là ! Je l'accompagne à la porte et comme elle l'ouvre, en réalité, ce n'est pas elle, mais Jacques qui ouvre la porte. Ils sont nez à nez. Yolande échappe ses souliers, Jacques bafouille, ils sont tellement beaux. Je suis contente.

Après s'être salués, Yolande doit partir, Jacques l'invite à le suivre, il la conduira au bowling avec l'auto de mon père. Fiou ! Je n'ai pas tout chambardé pour rien. Il l'a vue, il lui a parlé. Réussir à rendre un tel service n'est pas toujours facile, je suis excitée et contente d'y être parvenue.

Il est aussi énervé que moi. Elle n'est pas libre... Nul ne connaît l'avenir, il est fébrile, il ne sait pas s'il peut croire ou pas. Il ne dort pas, il ne dort plus.

Une semaine plus tard, Yolande m'appelle pour m'inviter à me joindre à son équipe de bowling. Pour les deux semaines à venir, il manque un joueur, son fiancé, son ex. Ils viennent de se quitter. Pour mon frère, qu'est-ce que je ne ferais pas ? J'ai donc remplacé l'ancien fiancé. Mon frère est tellement gentil, il m'amène au bowling, il attend, il me ramène... et il jase avec Yolande. Quelle délicatesse de sa part !

...

Les personnes nées vers les années 1950 sont de l'époque *Peace and Love*, surtout celles œuvrant dans le domaine artistique. Lorsqu'ils ont vingt ans, même sans argent, les jeunes se paient des voyages en auto-stop. Ils s'identifient eux-mêmes comme étant des hippies, ils se distinguent du reste de la population par leur tenue vestimentaire, leur chevelure et une liberté dans leurs relations amoureuses, ils partagent tout, ils fument du «*pot*». Ces années sont celles de libération sexuelle et de la liberté de mouvement.

Mon frère a probablement voulu, lui aussi prendre la route, mais avec plus de sécurité. Chez nous, nous n'avons pas flirté avec ce changement de mœurs, tout comme plusieurs familles de la classe ouvrière. Nous étions très pudiques. Jacques, dans un élan de liberté, s'est déjà engagé à travailler à la Manic pour l'été. Il va partir en juin pour ne revenir qu'à la fin août.

À peine quelques semaines après leurs retrouvailles, il a quitté la maison pour son emploi d'été. Nous avons acheté le quarante-cinq tours, «*Si tu savais comme on s'ennuie, à la Manic, tu m'écirais bien plus souvent...*» de l'auteur-compositeur, Georges Dor. Nous l'avons écouté des centaines de fois. À son retour, Yolande et Jacques se marièrent, ils eurent deux enfants et vivent encore heureux.

...

La dernière partie de bowling du dernier soir, un gars de l'équipe de Yolande, célibataire et vivant seul, me demande si j'accepte de lui donner mon numéro de téléphone.



C'est Jacques Savignac.

« Oh que oui ! ». Je déteste la solitude ! Je n'ai rencontré personne depuis ma rupture avec Raymond L. La chanson de Shirley Thérout : « *C'est beau un homme* », c'est bien vrai... « *On est toujours fière de se montrer auprès d'un homme* ». Voilà ce qu'affirme la chanson. Oui, moi j'aime la compagnie d'un homme.

J'ai dix-neuf ans, il en a vingt-deux. Il n'y a pas de hasard... Pourtant quelle coïncidence ! Je ramène Yolande à Jacques et j'en suis aussitôt récompensée. Moi aussi quelqu'un veut m'aimer ! C'est un fils de cultivateur. Il est né le 5 juillet 1945, il a trois ans de plus que moi. Ses parents demeurent à Crabtree, je n'ai jamais compris le nom de la ville, tant que je ne l'ai pas vu écrit sur un panneau. Il est apprenti électricien, il travaille chez Bédard-Girard.

C'est quelqu'un de bien, j'en suis certaine ! Il possède un métier. J'apprendrai à le connaître. Il ne boit pas !

Lorsque ma mère le voit pour une première fois, elle me gage 20 \$ que je le quitterai avant que le mois soit terminé. Je relève le défi. C'est la gageure qu'elle a le plus regrettée de sa vie.

À vingt ans, je suis cajoleuse, j'aime être serrée dans les bras d'un homme. Il est mâle, il ne tarde pas à demander plus que des caresses. D'ailleurs, il a un appartement sur le boulevard Rosemont et nous pouvons profiter de beaucoup plus de temps pour nous enlacer. Bien sûr, nous n'en restons pas là. Avec les caresses naissent l'excitation, le désir. Impossible de s'arrêter ! Depuis moins d'un mois que nous sommes ensemble, nous promettons de nous aimer pour la vie.

Nos sorties sont encore souvent remplies de réunions familiales. Jacques est le troisième d'une famille de huit enfants. Les deux plus vieux sont mariés et ils ont déjà des enfants. D'ailleurs son plus jeune frère n'a que deux ans lorsqu'il m'est présenté pour la première fois. J'ai souvent gardé des enfants, je les aime, je suis bien à l'aise en leur présence. C'est donc en toute spontanéité que je m'assois autour d'eux et que nous jouons ensemble lorsque je visite la famille de mon amoureux. Après quelques mois, ma belle-mère me demande si j'ai de la difficulté à côtoyer des adultes puisque je suis constamment en présence d'enfants. Je ne peux que lui répondre que les enfants sont si simples et accommodants, c'est pour ne pas me compliquer la vie que je m'entoure d'eux. D'ailleurs Jacques m'a raconté que pendant son adolescence, sa mère lui demandait de se cacher dans la valise de l'auto familiale pour épier son père lorsqu'il terminait ses heures de travail à minuit. Elle soupçonnait son mari de lui être infidèle. Jacques m'assure que c'est sa mère qui est jalouse et non son père qui a un problème. Je ne suis alors pas tellement familière, ni intime lorsque nous nous rencontrons.

En un an, Jacques et moi nous nous sommes connus, nous avons couché ensemble et nous avons choisi la date du mariage. Mon frère Jacques, qui fréquente Yolande depuis que moi je fréquente Jacques Savignac, veut, lui aussi, se marier. Ma future belle-sœur n'a pas de famille, ses parents sont morts. Mon frère me demande si j'accepterais un mariage le même jour qu'eux. J'en serais vraiment contente puisque c'est rare que deux personnes d'une même famille décident, une même année, de se marier.

J'ai dû ravalier mes paroles. Mon fiancé est en désaccord et il refuse de partager sa journée avec quelqu'un d'autre. Mon frère, maman, tous et chacun ont essayé de l'amener à comprendre que Yolande est seule, qu'il y aura peu de monde pour célébrer et partager cette journée si unique dans notre vie. Aucune discussion ne l'amène à changer d'idée, c'est irrévocable. Il veut célébrer pleinement sa journée de noces. Même si moi, je préférerais un mariage à quatre, rien n'y fait.

Yolande et Jacques se sont donc mariés le lundi, 1 septembre 1969, journée de la fête du travail. Comme si le destin avait décidé que peu de personnes assisteraient à ce mariage, mon cousin Raymond Raîche, le fils de Margot et Gratien, s'est tué d'un bête accident d'auto. Les jeunes avaient modifié et coupé le toit d'une vieille auto. Ils sont partis, plus de quinze adolescents dans la voiture, en après-midi, et lorsque le jeune conducteur a voulu freiner au coin d'une rue, l'auto ne s'est pas arrêtée. L'adolescent au volant a tenté de virer dans la cour d'un garage situé de l'autre côté de la rue, par malchance, l'auto a heurté les pompes à essence et elle a pris feu. Tous ont sauté en bas de l'auto, Raymond a vu une silhouette dans le feu, il s'est lancé dans les flammes pour sortir la personne. Hélas, ce n'était que la pompe qui brûlait, lui ne s'en est pas tiré. Il est décédé quelques jours plus tard, le samedi 30 août 1969, à l'âge de dix-sept ans. Deux jours avant le mariage de Yolande et Jacques ! Les funérailles ont eu lieu la même journée que leur union. Nous avons tous eu autant de peine à participer à l'enterrement que de joie à fêter la célébration du mariage. Triste coïncidence qui m'a encore plus affectée sachant que leur union aurait pu être célébrée deux mois avant, en même temps que la mienne.

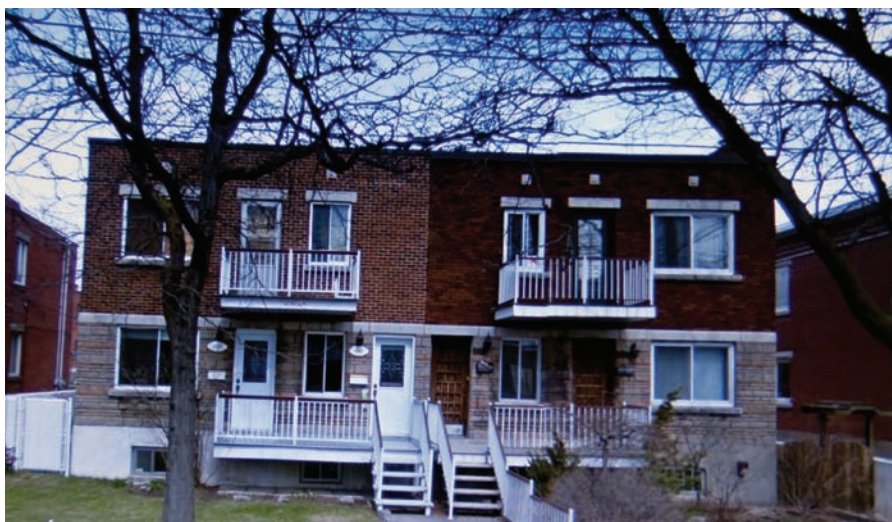
Plusieurs personnes ont pensé que je me suis mariée pour fuir mon père. Non ! Je me suis mariée pour une autre raison. Plus la date du mariage approche, encore une fois, moins j'ai le goût de m'unir à cet homme.

Que se passe-t-il avec moi ? Comment puis-je être si anxieuse et incapable de me rendre au bout d'une relation avec un amoureux ? Je ne suis pas pratiquante selon les règlements de l'Église, mais je crois en Dieu, je crois à l'Esprit.

Lui, non ! Il me répète constamment que je suis naïve. De la même façon qu'il critique haut et fort tous les professionnels, avocats, notaires, curés...

Ma conscience, trompée par les règlements de l'Église, me dit que mon mariage est consommé. Je suis liée à lui puisque j'ai couché avec lui. Plusieurs fois j'entends parler de jeunes filles qui s'expatrient pour accoucher d'un enfant illégitime ou qui se sont éloignées dans le passé, le temps d'une grossesse, pour garder le respect de leurs parents, de leur famille. Elles donnent souvent le nouveau-né en adoption. La société pardonne difficilement à une femme de donner naissance hors d'un mariage. Les filles sont facilement jugées, des «putains». Pourtant ce n'est pas mon cas, je ne suis pas enceinte, mais l'Église prêche «Les relations sexuelles hors mariage sont défendues, sous peine d'aller en enfer». Moi, je veux aller au ciel. Devant Dieu, je suis mariée depuis notre première relation sexuelle. Ce n'est qu'une question de formalité que de m'unir devant les hommes.

Alors, je vais me marier. Sans conviction! Je sais que je me suis encore une fois trompée. Mais je resterai avec lui pour le meilleur et pour le pire. Jacques et moi, nous sommes mariés le 5 juillet 1969. Je pars de ma résidence du «1385 Beaubien», c'est le seul chez-nous que je connaisse. J'y ai toujours habité.



Ce sera maintenant celle de mes parents. Je me marie! Je vais vivre avec Jacques Savignac, sur la rue Bossuet, au coin de Sherbrooke, à Montréal-Est. Un petit logement, la partie de droite du deuxième étage de la résidence du proprio. La porte ouvre dans le salon, c'est une pièce double, séparée par un rideau. D'un côté le salon, de l'autre, notre chambre. Puis, en tournant à droite, c'est la salle de bain et après un court corridor, la cuisine.

C'est plus près de l'employeur de Jacques, la compagnie Bédard-Girard Construction. Il doit souvent s'y rendre le matin afin de connaître son chantier de travail pour la journée.



Le jour de mon mariage, j'ai commis l'erreur de prendre rendez-vous chez l'esthéticienne et la coiffeuse... je ne me reconnais pas !

Je veux me passer la tête sous l'eau et tout effacer ces couleurs sur mon visage. Hélas ! Je n'ai plus le temps. Je dois enfiler ma robe de mariée et partir pour l'église. Je suis désappointée ! Je me regarde dans le miroir et je ne me reconnais pas. Moi qui ne suis jamais maquillée et qui me coiffe moi-même. Quelle erreur !

Nous avons préparé la célébration et la noce avec soin et nous avons donc apprécié cette journée. D'entrer à l'église au bras de mon père, de promettre fidélité à mon époux, d'entendre mon amoureux s'engager à être là pour le meilleur et pour le pire, je suis touchée.

D'en ressortir au bras de celui à qui je viens de promettre de toujours aimer, je ne suis qu'émotion.

Le repas, la musique, la danse, je suis impressionnée. Tout l'amour que nous offrent nos invités me touche. Juste pour nous deux, c'est incroyable ! Je suis heureuse !



Finalement, j'ai bien fait. À la fin de la journée, nous saluons et nous remercions chacun de nos invités.

Nous allons coucher à l'hôtel, nous voulons éviter que de vilains joueurs de tour nous incommode. Le lendemain, nous partons, en auto, pour Wildwood. L'hôtel est réservé pour une semaine. Nous profitons de ces vacances, de la chaleur et du soleil pour nous aimer.



La vie continue. Jacques retourne au travail et je commence mes recherches pour un autre emploi. Puisque nous demeurons dans l'est de la ville et que mon travail à la Banque de Nouvelle-Écosse est tout à l'opposé, j'ai remis ma démission et je cherche du travail dans une caisse populaire de ma région. Je n'ai pas chômé longtemps. À peine ai-je eu le temps de remettre quelques C.V., déjà un employeur m'engage.

Je travaillerai à la caisse Marie-Reine-des-Cœurs, dans la paroisse où j'habite. La mentalité du personnel de banque et celle d'une caisse pop est différente. Le gérant de la caisse est très paternaliste, le gérant de banque est beaucoup plus structuré, je connaissais mes tâches.

Je vous raconte une anecdote.

À la banque lorsqu'arrivent de faux billets de banque, je les récupère, pas de « chichi ». C'est perdu! Le client peut aller se plaindre, personne ne viendra m'obliger à lui rembourser le montant.

J'avoue que la façon de travailler à la caisse est différente et m'a valu de perdre l'estime du gérant. J'ai écrit «Faux» sur le billet, pour m'assurer qu'il ne retourne pas en circulation. Le client se plaint au gérant.

Le comptable est venu exiger que je remplace le billet du client par un autre et que je lui rende. Je m'y suis résignée, je ne suis que la dernière personne engagée dans cette caisse. J'ai commencé à comprendre que les entrepreneurs profitaient d'avantages que le travailleur n'a pas. Je n'ai d'ailleurs jamais ressenti d'appartenance vis-à-vis cet employeur.

Je n'ai encore jamais eu de permis de conduire. Je me suis mariée à vingt ans, je serai majeure à la fin du mois suivant puisqu'en 1969 l'âge de la majorité est fixé à vingt-et-un ans. Je demande à mon mari de signer une autorisation d'obtention de permis et je me présente à la SAAQ avec sa signature.

Le personnel m'apprend que le contrat de mariage me donne les mêmes droits qu'à un adulte autonome. Je n'ai besoin du consentement de personne. Je suis vraiment étonnée. Je croyais que le mariage nous obligeait à l'obéissance un à l'autre. La *loi 16* a été votée en 1964. Cette loi annule l'incapacité de la femme mariée. Avant cette loi, la femme mariée ne pouvait pas signer de contrat, être propriétaire ou exécuter un testament sans avoir l'accord et la signature de son mari. Depuis la *loi 16*, la femme mariée profite de ces nouveaux droits. J'ai alors appris que je suis une personne entière et lui, une autre, même en étant mariés.

Mes parents étaient tellement soudés, je devrai apprendre à vivre différemment. La Fédération des femmes du Québec, présidée par Thérèse Casgrain est fondée en 1965. Les membres exigent la tenue d'une commission d'enquête pour étudier le statut de la femme. Amorcée en 1967, la Commission royale d'enquête sur la situation de la femme mène au dépôt du rapport Bird, dans lequel on trouve plusieurs données sur le statut de la femme au Canada. Le rapport Bird contient également des recommandations pour améliorer la situation des femmes : établir l'équité salariale, créer un réseau de garderies, offrir des congés de maternité, permettre aux femmes d'accéder aux postes de direction. Amorcée en 1967, il a fallu plusieurs années avant de voir avancer le dossier. Aujourd'hui encore, je crois que si les femmes ne sont pas solidaires, elles reculeront.



Après le mariage, nos soirées, nos fins de semaine sont encore une fois, comme pendant nos fréquentations, remplies de soirées familiales à Montréal ou à Crabtree, chez les siens. Les jeux de cartes, pour le plaisir, autant qu'à l'argent, occupent nos rencontres. Deux activités très différentes dans l'attitude des gens.

Mon père est de plus en plus alcoolique. Il possède encore l'imprimerie, maman a engagé un employé et elle doit y être toujours présente afin de survivre financièrement. J'aime tellement ma mère ! Elle est toujours souriante, elle reçoit des invités tous les soirs à la maison pour jouer aux cartes. Tous ceux qui entrent chez nous savent que mon père a un problème de boisson, ils viennent y passer d'agréables soirées tout de même. Les bouteilles de rye « 5 Étoiles » sont cachées, dans l'armoire de cave, dans l'imprimerie, dans sa chambre, dans les toilettes...

Au chalet, c'est pareil. Je préfère être n'importe où, sauf là où il est. Le dimanche, nous allons souvent passer l'après-midi chez mes parents. Mes frères et belles-sœurs sont là. Le souper est familial. Les discussions sur la politique animent souvent nos réunions.

En 1970, le Parti Québécois, parti nationaliste, fondé par René Lévesque obtient notre faveur. Mon frère Gilles, pompier, Normand, chauffeur d'autobus pour la STCUM et Jacques qui travaille chez Bell Canada, tous, nous voulons un changement de politique. Tous, nous allons voter pour René Lévesque et son parti. Il est temps d'être servi en français, chez nous, au Québec. Notre publicité nous sera livrée en français. Nous serons un pays auto-suffisant et nous vivrons avec notre propre culture.

Mes parents nous affirment qu'à l'âge qu'ils ont, ils n'ont pas d'objection à nous soutenir, nous vivrons les conséquences de nos décisions, eux seront morts. Ils nous ont donc soutenus et ils ont appuyé le Parti Québécois. Aux élections d'avril 1970, sept candidats sont élus pour le parti, sur une possibilité de cent huit sièges. Pourtant 23 % des électeurs ont voté P.Q. La répartition des régions n'avantage pas les candidats péquistes. Camille Laurin a été élu dans la circonscription où je demeure, le comté de Bourget à Montréal.

Un électricien, l'hiver, c'est souvent sans travail. Moi, je pars tous les matins pour me rendre à mon emploi à la Caisse populaire. Jacques ne se rend même pas chez Bédard-Girard sachant que rien ne l'attend. Durant la journée, il appelle un copain et va écouter les premiers films érotiques que le cinéma québécois produit, *Valérie, Deux femmes en or*. Parfois ma mère lui demande de ramasser un article, tout en se rendant chez elle. Il l'ignore ou encore, il lui répond qu'étant sans emploi, il ne veut pas dépenser l'essence de l'auto inutilement. Vaine, l'idée de demander son aide, il refusera. Je suis désappointée. Il peut se payer des films, mais il ne peut pas rendre service à mes parents !

Comment m'en sortir honorablement ? J'ai pensé que nous pourrions, nous aussi, comme mes parents, posséder un commerce. S'acheter un terrain à Montréal ! Nous pourrions ouvrir une boutique de vêtements de femmes ou d'hommes ou même d'enfants.

Jacques suggère de bâtir un garage, un lave-auto, c'est plus mâle. Il sera plus motivé à y travailler. C'est correct !

En cherchant, je me suis vite rendu compte qu'à Montréal, le prix des terrains est trop élevé pour nos moyens.

Les fins de semaine, nous visitons ses parents à Crabtree. Au coin du chemin Saint-Michel et du chemin de la Rivière-Rouge, M. Landreville a un terrain inutilisé. Je demande à mon beau-père s'il peut prendre les informations. Peut-on l'acheter ? À quel prix ?

De retour à Montréal, ce soir-là, je demande à mon père s'il veut endosser un emprunt pour acheter le terrain et construire le garage. Mon père ne m'a jamais rien refusé. Je sais qu'il acceptera encore. Bien sûr, j'ai toujours été franche et ouverte,

je le suis encore. Je lui explique mon malaise à savoir mon mari sans emploi, n'ayant d'autre intérêt que d'écouter des films érotiques pendant mes absences.

C'est pour éviter d'être souvent désappointée que je pense construire un garage et partir un commerce. Il est mon mari pour la vie. Comme de raison, papa a accepté, je suis certaine qu'il me comprend. Au lieu d'endosser le prêt, il a emprunté pour nous et il a signé la dette. Nous rembourserons les mensualités.

Youpi ! Je serai heureuse à nouveau.

L'hiver tire à sa fin. Le printemps de 1970 se pointe. Je m'empresse de trouver une compagnie d'essence qui acceptera de nous installer à ce coin de rue, même si c'est loin, en campagne. Shell Canada accepte de nous signer un contrat. Ils installeront les réservoirs, les pompes et les lumières pour éclairer tout le terrain qu'ils asphaltent. En retour, nous construirons un garage et nous signerons un engagement de dix ans avec eux. Que pouvons-nous demander de plus ?

Je le répète, des coïncidences, des hasards, peu importe, ils se présentent à tout moment, à mon insu et ce sont des rendez-vous avec la vie. Je n'avais aucune connaissance et pas les compétences reconnues pour l'emploi, pourtant Shell croit en nos capacités.

M. Landreville confirme à mon beau-père qu'il accepte de nous vendre le terrain convoité. Le prix est très raisonnable, aucune comparaison avec les montants faramineux à déboursier pour acheter un terrain à Montréal. La vie est belle ! Nous devons aviser le propriétaire que nous ne renouvelerons pas notre bail pour l'année à venir. Au premier juillet, nous vivrons à Crabtree. Nous n'aurons demeuré qu'un an sur la rue Bossuet.

Avant de déménager, j'aimerais qu'un enfant scelle cette providentielle entente entre Jacques et moi et la compagnie Shell. Je connais mes dates d'ovulation. Depuis mes précédents cours de préparation au mariage, j'ai analysé les différentes méthodes pour me protéger d'une grossesse non désirée. Je refuse, comme la majorité des femmes, de prendre la pilule, c'est un moyen de contraception que bannit l'Église catholique. Je serai en état de péché mortel si je ne respecte pas cette loi de l'Église.

Nous sommes tous les deux d'accord pour que naisse notre enfant. La méthode du thermomètre me confirme la date d'ovulation. Donnons-nous-en à cœur joie et ne manquons pas notre coup !... Cette nuit-là pour nous assurer de la procréation, nous avons joué toute une partie de fesses... le bassin en l'air. Il faut être imaginatif. Les fesses en l'air nécessitent les jambes en l'air. En plus, Jacques doit être debout, sinon comment réussir la pénétration ? Il doit jouir. Quelle partie de plaisir ! Toute une belle soirée amusante... ou comment joindre l'utile à l'agréable.

Il faut maintenant reprendre nos sens et chercher, à Crabtree, un entrepreneur en construction qui acceptera de monter un garage. Mon beau-père nous recommande une personne d'affaires de la région, consciencieuse, qui nous suggère d'ériger une structure en bloc de ciment. C'est ce qui coûte le moins cher et c'est suffisant pour une station-service. Plus tard, nous pourrions toujours rajouter une finition pour améliorer l'apparence du commerce. Tout s'est bien passé! Je n'arrive pas à croire que je serai propriétaire d'un commerce moi aussi. Comme mon père !



Station à l'ouverture 1970



Station vue des blocs à Majeau

En septembre 1970, des feux d'artifice annoncent l'ouverture du garage «Lave-Auto Savignac». Je suis enceinte de trois mois. Jacques travaille sept jours sur sept, de 7H00 le matin à 23H00, le soir.

Maintenant que nous demeurons à Crabtree, j'ai dû quitter mon poste de caissière à la Caisse pop. Je suis sans emploi, je ne veux pas en trouver un autre avant d'accoucher. Je passe mes journées complètes à la station-service.

Très peu de temps après notre arrivée à Crabtree, j'entends par les journalistes, le samedi 10 octobre, que Pierre Laporte a été enlevé devant sa résidence par des membres du Front de libération du Québec (FLQ). Des négociations ne mènent à aucun résultat concret. Six jours plus tard, le gouvernement canadien impose la Loi des mesures de guerre et envoie les forces armées patrouiller les rues de Montréal. Un couvre-feu interdit les sorties nocturnes.

Je ne comprends pas encore la politique. Ces événements me troublent, je suis inquiète.

Est-ce que mes parents, ma famille, sont en sécurité ? Est-ce aussi grave que ce que les journalistes publient dans les journaux et à la télé ? Enceinte, je ne veux pas qu'une guerre empêche mon enfant de vivre sainement. Je ne veux pas non plus perdre ma mère. Ma confiance en elle est aveugle. Un jour mon frère Jacques me demande pourquoi je me fie tant à son jugement.

«Elle n'est pas la Vérité, tu peux te trouver des opinions qui te sont personnelles, non?»

« À quoi bon puisque son jugement est impartial, pourquoi ne pas en discuter avec elle puisqu'elle est encore avec nous? »

Sept jours après sa séquestration, Pierre Laporte est retrouvé sans vie. Les médias concluent à la mort par strangulation, d'autres évoquent la mort accidentelle du ministre, suite à une tentative d'évasion. Robert Bourassa venait tout juste de prononcer, à la télévision, un discours indiquant qu'il ne négocierait pas la libération de son ministre.

Je vis des moments stressants, loin de ma famille.

À cette période encore, il est malvenu d'utiliser le téléphone pour des appels hors de notre région. Les frais d'interurbains sont encore très onéreux. Il faut attendre après minuit ou les samedis et dimanches pour communiquer avec les membres de la famille qui vivent à l'extérieur de notre ville de résidence. Le tarif est plus bas, mais il y a encore des frais par minute de conversation. Je dois rassembler les sujets avant de composer le numéro de mes parents si je veux discuter avec eux et comprendre ce que vit le Québec. Suite au décès de Laporte, peu à peu, la situation s'apaise et le calme revient pour la période de Noël.

Je demeure au deuxième étage d'une vieille bâtisse de campagne ayant abrité une famille nombreuse. Les planchers sont croches, mais, au moins, nous avons peinturé partout. Le fermier, M. Charles Granger, a un gros poulailler avec un élevage de plus de trois cents poulets. L'odeur est très forte !



Avant Noël, un client avise mon mari qu'un logement se libère, dans les blocs à Majeau, juste en face, de biais, avec le garage. Nous l'avons visité. C'est au deuxième étage, nous entrons par le salon, la chambre des parents est au fond. À droite, la cuisine continue le salon. Deux chambres et la salle de bain l'entourent. Tous les murs sont propres, il n'est pas nécessaire de peindre. À l'extérieur, au moins sept blocs, une trentaine de logements, encerclent une grande cour permettant de stationner toutes les autos et encore assez grande pour permettre aux jeunes de s'amuser.

Surtout, l'odeur du poulailler est inexistante. Il en coûtera quelques dollars de plus par mois, mais nous serons mieux.

Déjà, notre expérience du garage nous porte à croire que nous vivrons à l'aise financièrement. Je suis enceinte de sept mois et enfanter, ce n'est pas une maladie. Je peux préparer des boîtes pour le déménagement.



Nous avons vite accepté de louer pour le début du mois de décembre. Nous avons à peine demeuré cinq mois chez les Granger.

Tous les clients ont vu grossir ma bedaine. Je passe mes journées entières au garage. Ici aussi les clients me répètent que j'ai un sourire communicatif, je m'entends souvent dire «Tu as un sourire, toi, qu'il ne faudra jamais perdre. Souris toujours, ça fait notre journée ».

Je sers l'essence, je vais chercher les pièces d'autos à Joliette, je parle avec les clients. Ce n'est pas étonnant que le 4 février 1971, le jour de la naissance de Chantal, plus de vingt-cinq personnes me visitent à l'Hôpital de Joliette. Je suis encore heureuse. L'accouchement est long, vingt-cinq heures de travail, une radiographie au bout de quinze heures pour s'assurer que tout se déroulera bien. Chantal naît, en santé, elle pèse un peu plus de sept livres. Seule ombre au tableau, l'attitude de Jacques à la salle d'accouchement.

Il répète à tous ses amis, aux clients, à qui veut l'entendre qu'il a assisté à l'accouchement, qu'il a insisté pour refermer plus serré ma vulve et qu'un enfantement, ce n'est nullement différent de ce qu'il a vu à la ferme de ses parents. Des vaches vèler ou moi accoucher, c'est pareil, les vaches sont cependant moins criardes.

Je décide d'allaiter Chantal. À la naissance d'un enfant, la coutume veut que la mère demeure hospitalisée pendant cinq jours. Nous ne verrons notre enfant que quelques minutes à travers une fenêtre de la pouponnière, aux heures de visite, soit une heure en après-midi et une heure le soir, à moins de le nourrir. Je veux être près de ma fille, je l'allaiterai pour la prendre, pour lui toucher. Je serai une mère parfaite et Chantal aura l'essentiel pour être bien, notre amour. Mes parents m'ont tout donné durant mes jeunes années, je serai tout aussi généreuse. Les enfants qui naîtront dans notre demeure seront bien. J'y veillerai.

Mon frère Gilles et sa femme sont les parrain et marraine bien que selon la tradition, ce sont mes parents qui devraient recevoir ce titre. Si l'aînée est une fille, ce sont les parents de la mère qui acceptent les honneurs. Les miens ont plus de soixante ans, ils sont déjà grands-parents, c'est un titre honorable, ils préfèrent que je demande à mon frère Gilles et son épouse. Elle s'appelle Chantal parce que Gisèle, la marraine, aime ce prénom. La sœur de Gisèle porte le même nom. Elle aimerait que sa filleule aussi porte le nom de Chantal.

«Signification prénom.com» parle d'une personne enthousiaste et sociable. Particulièrement féminine, coquette, séductrice. Cependant l'affectivité régit sa vie et son caractère est influencé par ses émotions. Enfant, elle est exaltée, impulsive. Il lui faudra être canalisée et dirigée, car son naturel est fantaisiste et indisciplinée. Pour elle, la vie est un jeu et les notions de travail, d'ordre, de méthode, d'obéissance et de devoirs ne la concernent pas vraiment. Sa corde sensible demeure l'affectivité et elle est capable d'effort pour plaire. Elle risque d'être bavarde, rêveuse et dispersée. Les professions liées à la création, la mode, l'artisanat l'intéressent.

...

À Crabtree, le père de Jacques l'invite à prendre quelques soirs de congé de la station-service. Il viendra au garage pour servir l'essence et fermer à 22H00. Je lui en suis très reconnaissante. Nous avons quelques soirs pour nous évader. Merci beau-papa ! Jacques et moi, nous aimons jouer aux cartes. Des clients nous conseillent d'apprendre à jouer au bridge. Abe Grondin donne gratuitement des cours, de septembre à décembre, au Club de Golf de Joliette. Cent joueurs viennent pratiquer le lundi soir. Cette activité nous convient à tous les deux. Nous avons donc suivi les cours et au mois de janvier suivant, nous sommes prêts à jouer avec les initiés. À tous les lundis et vendredis, nous rencontrons des joueurs de bridge. Il nous arrive même de recevoir les samedis pour un souper entre amis et quelques parties de bridge en fin de soirée. Puis, une connaissance qui pratique le même loisir, Clairette, me demande si j'accepte de jouer avec elle et de laisser les hommes se disputer ensemble. J'ai accepté puisque Jacques et moi avons souvent des prises de bec sur les réponses aux enchères.

Pendant des années, en salle et à de nombreux tournois, nous étions fières de nous classer premières plus souvent qu'autrement. Claire est devenue au fil des années une agréable compagne, une très bonne amie. Nos soirées de bridge, au club de golf de Joliette, sont nos loisirs. Aussi bien se détendre...

Zombie

Ingrédients pour 1 personne

- 3 cl de rhum ambré
- 3 cl de rhum blanc
- 1.5 cl de liqueur d'abricots (abricot brandy)
- 2 cl de jus de citrons verts
- 0.5 cl de sirop de grenadine
- 6 cl de jus d'ananas
- 1.5 cl de sirop de sucre de canne



♥ Ajouter aux FAVORIS

🍷 Ajouter à ma CARTE

Et pour y arriver, nous buvons chacune un « *Zombie* ». Le serveur nous connaît tellement qu'après un certain temps notre verre nous est apporté sans même l'avoir commandé. Nous connaissons la recette et nous en préparons même à nos rencontres de bridge-maison. Cette boisson est notre effigie de partenaire de bridge.

Même si le père de Jacques accepte de surveiller la station-service, je dois allaiter mon bébé avant de partir et prévoir un biberon au cas où elle voudrait boire avant notre retour. Chantal n'est pas exigeante, c'est un bébé facile. Elle rit aux éclats. Elle pleure rarement. Nous sommes charmés par son caractère. C'est donc facile de trouver une gardienne qui accepte de s'occuper d'elle durant nos sorties. Souvent, à notre retour, nous apprenons qu'elle ne s'est pas réveillée de la soirée.

...

Un soir, mon bébé a moins d'un mois, il est minuit, le garage est fermé, mon mari n'est pas là. Où est-il ? Qu'est-ce qui se passe ? Je m'endors au milieu de la nuit.

Lorsque le cadran sonne à 6H00, il est à mes côtés.

«Où étais-tu?»

«Tu poses trop de questions, ne me demande rien, tu n'auras alors pas de menteries»

Je suis triste, je n'ai pas su lui répondre, je n'ai pas de mots. Qui est cet homme que j'ai épousé ? Est-ce que je connaîtrai cette complicité qui unit les couples un à l'autre. Est-ce que je m'illusionne ? Pendant toutes les années où j'ai vécu avec Jacques, je l'ai souvent entendu me répéter cette phrase.

«Tu poses trop de questions, ne me demande rien, tu n'auras alors pas de menteries»



Un soir de mars, plus d'un mois après la naissance de Chantal, mon mari n'est encore pas rentré. Je suis en colère. Je m'inquiète.

J'appelle le service d'autobus Joliette-Montréal. Un autobus se rend à Montréal, il passe par Crabtree, à 2H00 le matin.

J'appelle papa, je l'informe que je serai au Terminus Berri-Demontigny, à 4H00. J'habille Chantal et je pars avec elle. Je rage ! Papa m'attend au Terminus. Je pleure.

J'ai cessé d'allaiter Chantal. Je suis tellement désespérée, fâchée, elle est incapable de digérer le lait qu'elle boit. Elle régurgite tout ce qu'elle avale.

Au lever, je passe par la pharmacie, j'achète des biberons, du lait Enfalac, je vis ma première grosse peine. Je suis triste.

Un peu plus tard dans la journée, maman reçoit un appel. Mon mari, Jacques Savignac veut savoir si je suis chez elle. Je n'ai pas laissé de message. Je ne suis pas là. Il ne sait pas où me trouver. J'ai refusé de lui parler.

Il ferme le garage à 19H00 et il vient me rencontrer chez mes parents. Il m'explique qu'il a besoin de liberté, qu'il est là pour répondre à mes besoins, mais que je dois aussi comprendre les siens qui sont différents. Il me demande de retourner avec lui.

J'y retourne, sans avoir reçu d'explication sur son absence de la nuit précédente, sans aucune promesse, sans paroles d'excuse de sa part.

...

Il m'arrive de sortir en auto avec mes parents. Ensemble, nous visitons les tantes à Sainte-Perpétue. Mon mari travaille tous les jours et il n'a aucun intérêt pour les sœurs et les frères de ma mère. Il n'a donc pas d'objection à ce que j'aille avec mes parents visiter la famille. Les sorties avec mes parents me permettent de réaliser que la conduite automobile de papa est devenue de plus en plus dangereuse. J'affirme à maman qu'elle doit l'empêcher de conduire son auto. Avec notre complicité, maman décide donc de porter sa cause devant les tribunaux.

Papa, à cette époque, n'est plus en mesure de gérer ses finances ni de prendre de saines décisions. Alors, toute la famille, nous expliquons, devant un juge, les comportements quotidiens de mon père. Il ne va jamais plus dans l'imprimerie. En auto, il est dangereux pour lui, autant que pour les autres. Le gérant de banque témoigne des rencontres entre lui et mon père à la caisse populaire alors qu'il avait de la difficulté à se tenir debout parce qu'il était ivre.

Son permis de conduire lui est retiré. Il est interdit! Maman est maintenant la gestionnaire de ses biens. Sur les conseils du juge, maman a poursuivi le gérant de la caisse populaire. Il est illégal et immoral de prêter de l'argent et de faire signer des contrats à une personne en état d'ébriété. Maman a gagné son procès, un peu grâce à la maladie de papa devenue irréversible, à cause des lésions au cerveau provoquées par la boisson. Le jugement de cour condamne la caisse populaire à rayer tous les emprunts effectués alors que papa était en état d'ébriété. Toutes ses dettes sont effacées. Celle de l'emprunt pour l'achat de la station-service n'existe donc plus. Ma mère m'a confirmé que notre dette du garage est effacée. Nous n'avons plus de remboursement à payer à la Caisse Pop puisqu'elle n'a plus de paiement à rencontrer.

Depuis la naissance de Chantal, je vais parfois dormir chez mes parents. À Crabtree, je suis loin et je m'ennuie de ma mère. Quelques mois après l'interdiction de papa, je suis allée chez mes parents pour quelques jours. Durant la nuit, j'ai entendu mon père crier pendant des heures. Le matin, je me lève, je suis exaspérée.

Je discute avec ma mère qui refuse de poser un geste qui nuirait à cet homme. Il l'a tellement aimée et supportée pendant leurs années de mariage. Elle est incapable de le juger. J'affirme à ma mère qu'elle doit se servir du document d'interdiction qu'elle a en main, permettant d'interner papa à Domrémy. Elle me demande de l'aider, d'appeler la police et de rester avec elle pour agir en cas de nécessité.

Après avoir vérifié l'état de sa chambre, les policiers appellent une ambulance... Papa est transporté au Centre Domrémy, lieu de rétablissements pour les alcooliques. Il reste plusieurs mois hospitalisé.

Mes sentiments sont partagés, l'inquiétude devant sa maladie, la gêne de m'être imposée, mêlée à la fierté de changer la vie de mes parents. Je suis incapable de rester passive quand une situation m'interpelle.

Patiente, Énergique, Courageuse, aucun mot ne suffit pour définir maman qui est restée avec lui toute sa vie.

. . .

Nous avons prévu deux enfants à moins de deux ans d'intervalle, attendre cinq ans et en concevoir deux autres.

Durant ma première grossesse, Jacques n'a cessé de répéter qu'il veut une équipe de baseball, que des gars. Chantal est née ! Elle a six mois lorsque j'apprends que je suis de nouveau enceinte. La même rengaine se poursuit tout au long de ma deuxième grossesse. L'accouchement du deuxième enfant est beaucoup moins long, pas plus de douze heures de travail, mais le 3 mai 1972 quand le médecin m'annonce que c'est une fille, je fonds en larme, sans rien dire. Elle est en santé, elle pèse un peu plus de sept livres. Je voulais un garçon... Mon mari voulait un garçon ! J'aurais tellement voulu lui plaire.

Habituellement, après cinq jours d'hospitalisation, le médecin signe notre congé suite à un accouchement. Lorsqu'il autorise mon départ, je pleure. Je lui avoue combien je suis peinée d'avoir donné naissance à une autre fille après avoir entendu mon mari, pendant deux grossesses, déclarer qu'il ne veut que des gars. J'aurais tellement aimé satisfaire le désir de mon époux. Mon médecin me suggère de rester une journée de plus à l'hôpital, je devrai méditer la phrase suivante « Cet enfant n'a pas demandé de venir au monde, elle a droit au bonheur, elle aussi, et ses parents sont responsables de lui offrir ».

Selon «Signification prénom.com» le prénom Isabelle veut dire Douceur et fragilité. Féminine jusqu'au bout des ongles, elle est agréable, conciliante et tout particulièrement sensible. Son émotivité à fleur de peau n'est pas sans lui poser quelques problèmes: suggestible, impressionnable, elle est très perméable à l'ambiance dans laquelle elle se trouve. Lors de situations difficiles, comme celles d'examen ou face à l'inconnu, elle perd facilement ses moyens. En revanche, elle donne le maximum d'elle-même lorsqu'elle se trouve dans un environnement qui lui convient. Elle est ennemie de la routine. Vivre, pour elle, c'est rêver, s'abandonner à ses émotions ou à ses sensations. Tout chez elle passe par l'affectif. C'est d'ailleurs une amie charmante, à l'écoute des autres, serviable, disponible et d'excellent conseil. Enfant, elle est un ange qui a besoin d'affection, de tendresse, de câlins et de douceur.



À sa naissance, Isabelle demande beaucoup d'attention. Elle pleure souvent et je n'arrive pas toujours à identifier pourquoi. Je l'envoie passer une semaine avec ma mère Antoinette, le temps de me remettre de mon accouchement et de prendre soin de Chantal.

À son retour, la situation persiste et finalement Isabelle passe plus de temps chez sa grand-mère que chez elle. Lorsqu'elle a un mois, ma mère propose de garder Chantal pour que j'aie un peu plus le temps pour apprivoiser la deuxième. Ce n'est pas plus facile. En plus, elle a la diarrhée tous les jours. J'en parle au médecin de famille, il n'a pas de solution. Il me suggère de laisser passer le temps, d'attendre que son système digestif soit plus fort.

Une chance que j'ai encore les soirées de bridge et les soupers du samedi soir qui me permettent de penser et de parler d'autres sujets que ceux de couches et de pleurs.

D'ailleurs, j'en profite pour aller rencontrer le maire à une assemblée des conseillers municipaux et lui demander d'installer des jeux pour les enfants dans un terrain près de l'école. Sa réponse me surprend. Il me propose de trouver vingt parents de la municipalité qui accepteront de se rendre à l'assemblée municipale pour appuyer mon projet et il investira dans une aire de jeux avec carré de sable, balançoires, glissades, etc. Grâce aux clients du garage et à mes voisines, je rassemble le nombre de parents suffisants pour qu'à l'été suivant, les employés de la municipalité aménagent l'aire de jeux pour nos enfants de deux à six ans.

Isabelle est à peine entrée chez nous, que déjà je suis enceinte d'un autre enfant.

Pourtant je répète à qui veut l'entendre, qu'en 1972 une femme a un enfant parce qu'elle le veut bien. Il y a de nombreuses méthodes contraceptives, il est impossible d'être enceinte sans le vouloir.

«Est bien pris, qui croyait prendre!»,

À la naissance d'Isabelle, j'ai décidé d'utiliser une autre méthode. Je suis trop fertile, il n'est nullement question d'être de nouveau enceinte. Je vais attendre les cinq ans planifiés il y a quelques années avant de rendre une autre grossesse à terme.

Hélas! Le moyen de contraception que je devais utiliser, le stérilet, ne sera installé qu'après la naissance de François.

Plus de soixante-dix jours après la naissance d'Isabelle, j'ai eu une relation sexuelle. Ensuite, voyant que mes menstruations retardent, j'ai été prudente. Une seule relation sexuelle, une de trop.

Le plaisir sexuel d'une femme augmente en période d'ovulation, notre libido grimpe en flèche. C'est une vérité de La Palice, j'aurais dû y penser avant la relation, pas après. L'avortement n'existe pas. Je dois admettre que le mot «avortement» n'est pas dans le vocabulaire de notre famille. Sinon pour entendre qu'il s'agit bien d'un meurtre. La fécondation, la conception est bien présente, réelle, donc, en finir, signifie tuer son enfant.

Aujourd'hui, l'avortement d'une femme est accepté par la société, mais l'euthanasie d'un animal soulève des colères. Allons essayer de comprendre le bon sens!

Je me demande si, au moment où j'écris ces lignes, je pourrais provoquer un avortement. J'ai lu Khalil Gibran «*Vos enfants ne sont pas vos enfants, ils sont l'appel de la vie à la vie...*». Cette phrase confirme ce que je pense aussi, c'est vrai. Alors, je ne crois pas que je pourrais empêcher un enfant de naître.

À onze mois, Isabelle marche sans aide, mais elle doit être hospitalisée parce qu'elle est trop déshydratée. Elle restera quinze jours dans un petit lit d'hôpital. Tous les

infirmiers l'adorent. Malgré sa maladie, elle est elle-même, excessive dans ses rires comme dans ses pleurs. Elle a les joues, les coudes, les genoux irrités, rouges, à cause des draps de lit qui sont trop rudes. À sa sortie, elle ne marche plus. Isabelle prendra quelques semaines pour rattraper le temps perdu. Le médecin suggère de cesser le lait, de compenser par d'autres liquides jusqu'à ce que son estomac soit capable de le digérer.

Mme Racette qui demeure au premier étage du même bloc que moi m'a beaucoup aidée depuis la naissance de mes filles. Elle est calme et surtout c'est une conseillère exceptionnelle. J'apprécie ses remarques et de surplus ses deux jeunes filles, Michèle et Andrée, sont mes gardiennes averties. Je suis très en sécurité sachant que leur mère a l'œil ouvert quand je m'absente.

Je parle souvent avec Mme Racette lorsque mes enfants jouent dans le stationnement arrière du logement. Un jour, elle me suggère d'aller visiter une propriété dans le village. Le « 230, 6^e rue » est à vendre, le prix est abordable et avec bientôt trois enfants, je serai sûrement mieux qu'au deuxième étage d'un bloc appartement. Nous décidons d'aller visiter cette maison semi-détachée.



Elle a raison. La propriété est d'un prix acceptable. Nous n'aurons que les taxes à défrayer en surplus du montant que nous payons actuellement pour le loyer. Cette propriété nous sera bien utile lorsque le bébé sera né. La porte principale ouvre dans le salon, à gauche la cuisine est tout à côté du salon. Un passage nous mène aux trois chambres, deux d'un côté, une de l'autre et une salle de bain. Le sous-sol est encore sur le ciment, mais il servira de salle de jeu pour les enfants. L'idée est à faire rêver. Avec trois enfants en bas âge, je ne peux qu'espérer cette demeure. Nous nous empressons de rencontrer le gérant de la caisse populaire pour connaître notre capacité d'emprunt. Nous déménagerons!

Nous présentons une offre d'achat pour devenir propriétaires de notre premier chez-nous. Le prix suggéré est accepté, notre demande d'hypothèque aussi. Nous emménagerons donc à l'automne.

Merci Mme Racette de m'avoir mis la puce à l'oreille ! Nous avons habité pendant deux ans le logement dans les blocs à Majeau et aujourd'hui, je fais le saut.

Quelques mois plus tard, je donne naissance à mon troisième enfant. Nous l'appelons François. J'ai longtemps répété qu'il aurait dû porter le nom de « Dieudonné ». En tout cas, pas celui de « Désiré ». Il ne faut jamais jurer de rien !

On s'est entendu Jacques et moi pour que les filles restent avec nous les jours suivant mon accouchement. Le poupon se fera garder, au moins pour une semaine.

L'accouchement est encore beaucoup moins long, pas plus de quatre heures de contractions. François naît en santé, il pèse, lui aussi, un peu plus de sept livres, mais c'est un gars !

L'arrivée de cet enfant le 7 mai 1973 va nous amener plus d'un désaccord entre mon mari et moi. Il porte son nom parce que je m'appelle France et que, depuis que je suis toute petite, j'espère accoucher d'un garçon que j'appellerai François.

Pour François, « Signification prénom.com » parle de quelqu'un de secret, réservé, introverti, observateur et qui possède une nature assez méfiante. Cela peut aisément passer pour de la froideur, de la fierté, ou un certain sentiment de supériorité, alors qu'il s'agit en réalité de pudeur et de timidité. Patient, lent, il est pourvu d'une détermination à toute épreuve. Enfant, il est souvent sage, calme, tranquille, avec parfois quelques excès de colère. Les parents devront stimuler sa sociabilité, favoriser son autonomie et l'habituer à communiquer, lui qui tend plutôt à être solitaire, sinon sauvage.

Il n'est plus question d'envoyer François en garderie. Ce sont Chantal et Isabelle qui iront chez leur marraine et lui, viendra à la maison. Ce papa, tellement enchanté, refuse qu'une étrangère garde son fils !

J'admets que François est un bébé calme et le moins dérangeant du monde. À peine a-t-il deux semaines, il passe les nuits sans boire, de 23H00 le soir, à 7H00 le matin. Il se réveille souvent après qu'Isabelle ait une couche propre et que les deux filles soient prêtes à déjeuner.

Même si je suis inquiète d'accoucher d'un troisième enfant en si peu de temps, je dois faire face à la réalité. Lui non plus n'a pas demandé à venir au monde et il veut une place dans la maison.

Cependant, trois enfants, vingt-sept mois entre l'aînée et le benjamin, sans oublier la cadette qui cherche sa place dans la fratrie, un conjoint qui veut de l'aide pour son commerce, je ne sais plus où donner de la tête.

...

Mon beau-père ne vient plus servir les clients au garage. Mon mari lui a interdit les grandes portes. Je suis étonnée de l'apprendre seulement quelques mois plus tard. M. Savignac profitait de l'avantage que lui procure cette grande porte. Il y a un « *lift* » à l'intérieur, il montait son auto et faisait son changement d'huile par temps mort, entre deux services aux pompes. Quand j'ai demandé à Jacques pourquoi la porte est barrée, l'explication m'a estomaquée.

« Qui d'autres que les gens qui me connaissent peuvent m'encourager? L'argent que je perds s'il se sert lui-même, je ne le récupérerai pas »

Je tente d'expliquer que nous devons une fière chandelle à cet homme qui perd ses soirées pour nous remplacer, sans être payé. Il travaille pour nous offrir une vie à deux, ce n'est pas rien. Jacques n'accepte pas d'ouvrir la grande porte. Son père a continué à lui offrir son temps quelques soirs par semaine. Après quelques années, Jacques lui a préféré les enfants du voisin d'en face. Il ne veut plus que M. Savignac connaisse le montant des ventes pendant ses heures de travail.

À tour de rôle, les enfants de Michel Fiset, il reste juste de l'autre côté de la rue, face au garage, ses enfants, Pierre, Benoît et Normand, viennent servir l'essence, le soir. Aucune réparation ne s'effectue à l'intérieur du garage. Ils en profitent pour étudier pendant les périodes moins achalandées.

Les mois passent, François mange à la cuillère, Isabelle n'a que douze mois de plus, je dois également l'aider, alors Chantal insiste

« Et moi maman, tu veux m'aider à manger aussi? »

Comment rester insensible?

Isabelle a cessé les diarrhées lorsqu'elle a mangé beaucoup d'aliments solides. Nous ne lui donnons plus de lait, mais d'autres liquides pour l'hydrater.

...

Je travaille pour les élections provinciales. Malgré tous les efforts fournis, aux élections d'octobre 1973, six candidats sont élus pour le Parti Québécois, sur une possibilité de cent dix sièges. Pourtant 30 % des électeurs ont voté P.Q.. René Lévesque a souligné l'événement en affirmant

« Plus il y a d'électeurs qui votent P.Q., moins il y a de candidats élus »

J'ai travaillé de nombreuses années pour m'assurer de l'élection de notre candidat, Guy Chevrette. J'inscrivais les électeurs sur la liste officielle, je téléphonais pour les

sondages électoraux, je travaillais à la table des votes, la journée des élections. Guy Chevrette a gagné ses élections provinciales toutes les années où j'ai vécu dans Joliette et la région. Il était un des six candidats élus. J'étais fière d'être nationaliste.

...

Une semaine que maman garde Isabelle, elle laisse la porte du portique ouverte. Isabelle peut alors descendre à l'imprimerie lorsqu'elle se réveille. Elle n'a qu'un an et demi. Isabelle a eu la peur de sa vie. À son réveil, elle descend les marches du portique, comme d'habitude pour rejoindre grand-maman, lorsqu'arrive un client à l'imprimerie. En ouvrant la porte de dehors, la porte intérieure de la bâtisse s'est fermée par le courant d'air.

Isabelle est coincée, impossible de remonter, la porte est fermée, impossible de se rendre à l'imprimerie, un étranger l'en empêche. Elle crie à fendre l'âme. Le client sort dehors, maman vient au secours d'Isabelle et elle arrive à peine à la consoler.

Plus tard dans la soirée, maman n'arrive pas à endormir Isabelle, elle pleure, elle hurle, elle ne veut pas rester dans son lit. Elle crie: «T'acher ! T'acher!»

Finalement, ma mère passe une corde autour du corps d'Isabelle, l'attache à son lit et Isabelle s'endort. Pendant de longs mois, peu importe où elle dort, Isabelle refuse de se coucher si elle n'a pas une corde autour d'elle. Elle avait sûrement peur d'être enlevée.

Maman garde souvent un de mes trois enfants. À tour de rôle, Chantal, Isabelle, peu souvent François, vont passer une semaine à Montréal. Il faut garder en mémoire que mon mari est rarement à la maison. Il a engagé un employé, un homme retraité, de plus de soixante-dix ans, qui travaille avec lui. Il s'absente pour des remorquages, parfois pour aller lui-même chercher ses pièces d'autos. Avec trois bébés, je suis moins disponible.

J'ai raconté comment j'étais bien pendant toute ma jeunesse avec des enfants autour de moi. Maintenant je me questionne pour comprendre comment j'ai pu en arriver à m'en éloigner dès que j'en ai la chance?

Moi, si convaincue que les enfants sont simples et accommodants, qu'est-ce qui m'arrive? D'ailleurs ma mère insiste, elle ne me reconnaît pas. Je ne suis plus l'enfant «bon amie» que j'étais, je suis beaucoup plus aigrie.

Un jour, je fais le ménage, après le déjeuner, lorsqu'un instant, je réalise qu'Isabelle n'y est plus, je ne l'entends pas, je ne la vois pas. C'est anormal ! Impossible! Je sors dehors pour la retrouver. Je l'appelle, elle n'est pas là. Il faut que je la retrouve.

Les voisins ont un chien qu'elle aime, un berger allemand... et une piscine! Ils sont absents tous les deux puisqu'ils travaillent. Je traverse en toute hâte et je la trouve grimpée sur la pompe de la piscine, elle est penchée pour toucher à l'eau...

Je garde, fortement imprégné, ces instants de panique évitée, tout simplement parce que je suis à l'écoute de mes intuitions.

Les propriétaires ont alors clôturé la pompe pour éviter une éventuelle catastrophe. Un an plus tard, je cherche encore Isabelle. Cette fois, je la retrouve chez le même voisin, dans la cabane du chien, elle le flatte. Il est pourtant dressé à l'attaque.

Le temps passe, les enfants ont deux, trois et quatre ans.

Un samedi soir, des voisins nous offrent de fumer du «*pot*». Ni Jacques ni moi n'en connaissons les effets. Nous acceptons et nous invitons nos voisins pour une soirée de partage de «*petites cigarettes*». Je n'ai pas encore eu le temps d'en vivre les effets, qu'un cousin de Jacques, Serge B., sa femme Suzanne et leurs enfants arrivent, sans s'annoncer. Ils viennent nous rendre visite. Ils questionnent l'odeur, insistent pour ouvrir porte et fenêtres afin de changer l'air.

Nos enfants dorment, leur arrivée les a réveillés, la soirée de «*pot*» s'est terminée en queue de poisson. Le couple qui nous offrait la marchandise est retourné chez lui, nous jasons avec les nouveaux venus et les enfants se sont amusés. Suzanne, infirmière de profession, m'a convaincue d'arrêter, avant d'être intoxiquée, cette pratique inhabituelle. Elle en voyait tellement des dépendants pendant ses heures de travail qu'elle a trouvé les bonnes paroles pour que je me méfie.

La soirée s'est terminée, je les ai remerciés d'être venus au bon moment. Le samedi suivant, Jacques m'avise que les voisins sont prêts pour une autre soirée et qu'il aimerait bien un autre essai parce qu'il a aimé l'effet. J'ai refusé et plus jamais je n'ai voulu entendre parler de «*petites cigarettes*» dans mon environnement. Je le répète, des coïncidences, des hasards, peu importe, ils se présentent à tout moment, à mon insu, et ce sont des rendez-vous avec la vie. Ma vie, celle de mes enfants, aurait été tout autre si Suzanne et Serge ne nous avaient pas surpris ce soir-là. Je leur en suis encore reconnaissante.

...

Pour la veillée de Noël, nous avons l'habitude de fermer la station-service vers 17H00, le 24 décembre et nous allons fêter à Montréal. Le trajet Crabtree-Montréal prend une heure. Nous arrivons vers 19H00 chez mes parents. Avec les tuques, les bottes, les manteaux d'hiver, les cadeaux, je dois tout prévoir.

Ce soir-là, à notre arrivée chez mes parents, Geneviève, du haut de ses deux ans, vient nous accueillir à la porte d'entrée. Elle est tellement mignonne et surtout contente de rencontrer ses cousines. Isabelle veut l'embrasser à tout prix, elle lui saute au cou. Elle lui tombe dessus. Geneviève si fragile, tombe à la renverse, elle pleure. Une belle-sœur, au loin dans le salon, lance un «*Ça y est! Les Savignac arrivent*».

Je suis blessée! Nous n'avons pas encore enlevé nos manteaux. Je ramasse mes petits et je retourne à Crabtree pour fêter Noël tout en douceur.

Je me demande encore si ce n'est pas la meilleure façon de passer cette période trop festive. Il y a des partys le 23, le 24, le 25, souvent le 26 décembre aussi. Et ça recommence le 30, le 31, le 1^{er}, quand ce n'est pas également le 2 janvier. Puis plus rien du reste de l'année. C'est absurde! Tout le monde est trop fatigué, les enfants mangent mal, digèrent mal, ils sont tout à l'envers et ils sont épuisés. Le même surmenage guette les parents aussi.

Qui se rappelle quoi fêter? C'est quoi Noël?

Pourtant, lorsque j'étais petite, j'appréciais tellement cette période, avec les tantes, les oncles, les cousins et cousines qui arrivaient chez nous pour assister à la messe de minuit. Nous devions être à l'église au moins une demi-heure d'avance pour s'assurer une place assise. L'église était bondée de gens qui voulaient entendre les merveilleux cantiques de Noël. Les derniers arrivés devaient souvent rester debout, en arrière, pour plus d'une heure. Il y avait foule.

À la fin de la cérémonie, le Joyeux Noël retentissait et nous retournions fêter à la maison. Lorsque maman savait que des membres de la famille vivaient un conflit, elle utilisait cette période de la naissance du Christ venu sur terre pour nous aimer, pour nous apprendre à pardonner et elle trouvait les mots pour nous obliger à repartir du bon pied.

Ensuite, dinde, tourtières, ragoût de boulettes, pâtés, beignes, mokas, tartes, bûche de Noël, bonbons, chocolat, cashews, tout était sur la table pour fêter l'Amour renaissant. Maman avait commencé à préparer son repas au début décembre pour être libre le soir du 24. Tout le monde restait jusqu'à 3H00 du matin.

Je n'ai que de bons souvenirs de ces Noëls d'antan où Jésus régnait en Roi dans sa crèche au pied du sapin. Chaque année, maman prépare ses mokas habillés de sucre à glacer qu'elle trempe dans le coconut, elle cuisine ses tourtières, ses tartes, son ragoût qu'elle congèle. Elle cuisine ses aliments d'avance et finit toujours par nous convaincre tous d'être présents à la fête qu'elle organise.

Mon souhait, c'est d'espérer que ma famille, mes petits-enfants, inventent un sens nouveau de Noël, créer des traditions qui apporteront l'Amour, une valeur importante à cette fête, et des souvenirs inoubliables dans la tête des enfants qui grandissent.

Notre génération n'a pas su, je n'ai pas su, passer le flambeau. Reprenez-vous! Faites mieux que ce que j'ai fait! Jack Layton écrivait:

*«Aimons, gardons espoir et restons optimistes.
Et nous changerons le monde».*



C'est vrai que je suis sévère avec mes enfants. Trop.

J'en suis certaine aujourd'hui. Je regrette de ne pas avoir compris que les enfants regardent nos attitudes. Cette phrase est pourtant écrite sur le frigo, à longueur d'année «Les enfants apprennent par l'exemple».

...

À cette époque, le nettoyeur de Joliette passe à toutes les semaines pour ramasser le linge qui doit être nettoyé par la buanderie, soit les habits ou les pantalons que Jacques porte au garage. Il nous les retourne la semaine suivante. Il est un peu plus âgé que moi et je le crois dérangé sexuellement.

Chaque semaine, j'avertis mon mari de traverser du garage à la maison, aussitôt qu'il voit le nettoyeur stationner son camion. Jacques vient le sortir, en jasant les premières fois, puis en exigeant qu'ils sortent ensemble les autres fois.

Je me rappelle alors les nombreuses occasions où j'ai dû me protéger durant mes jeunes années. Que ce soit à cause d'hommes indécents qui s'exhibent sur le trottoir ou quand j'étends du linge dehors, sans oublier celui qui m'a invitée à manger des bonbons en m'éloignant des jeux alors que je n'ai que cinq ans, au parc de Lanaudière.

«Ne pas répondre à ces attentes, ne pas paniquer, courir et en parler à nos parents».

C'est tout ce que j'ai en tête suite à ce que mes parents m'ont toujours enseigné. Il faut les dénoncer à tout prix, ne pas les laisser s'en sortir les mains propres, il est surtout important d'éviter la panique. J'ai vécu plus d'une fois de telles tentatives d'agressions, elles peuvent également arriver à mes petits-enfants. L'important ce n'est pas d'être toujours en leur présence, mais bien de penser d'en parler aux jeunes, de leur expliquer que des fous sont en liberté.

Au printemps de 1975, Chantal est une sage grande fille, qui cherche à plaire partout où elle va. François commence à être turbulent, lui l'enfant calme des deux premières années de sa vie. Isabelle, enfant du milieu, rit ou pleure, chante ou crie; elle est toujours à un extrême. JAMAIS je ne peux la consoler. Elle réclame son père, je dois parfois l'appeler au garage pour lui demander de consoler l'inconsolable. Un bobo l'impatiente! Jamais elle ne se laisse bercer, ni par moi, ni par son père, ni par sa grand-mère gâteau. À moins d'un an, dans nos bras, elle se raidit comme une corde raide. Plus tard, elle crie de la laisser descendre de la chaise berçante.

À court d'idée, désespérée, je me rends au Centre de la petite enfance de Joliette, sur la rue Visitation où j'explique mon problème à un groupe de professionnels en pédiatrie. Petit à petit, une relation s'établit entre Isabelle et moi. Je cesse de lui répéter toujours les mêmes rengaines. Avec l'assistance d'une professionnelle, le stress diminue, les qualités d'Isabelle refont surface. C'est tellement élémentaire!

Mais avec trois enfants en bas âge et la responsabilité de la comptabilité du garage, ce qui me demande de la concentration, avec un mari toujours au travail qui, lorsqu'il est présent, critique tous mes faits et gestes et me dénigre... avec ma personnalité... avec mon caractère devenu bouillant... je gère mal le stress. Je comprends mes erreurs et je suis fière, j'ai cherché et j'ai trouvé les ressources pour me corriger.

...

Un an et demi après la naissance de François, mes parents restaient encore sur la rue Beaubien, à Montréal. Un matin de janvier 1975, la télévision nous apprend que Richard Blass, une vedette du crime dont la violence n'avait d'égale que la soif de publicité, a tué le tenancier du bar, Le Gargantua, situé à deux bâtisses de la résidence de mes parents. Cette nuit-là, Blass a éliminé douze personnes innocentes en les enfermant dans un congélateur derrière le bar et en y mettant le feu.



Il y a trop d'étrangers dans la grande ville, c'est inquiétant. Le nombre de vol par effraction augmente. Un bloc appartements s'est construit juste à côté de chez mes parents. Quand je passe, en plein jour, les gars s'exhibent, fenêtre ouverte. Je veux que mes parents quittent cet endroit.

Pourquoi ne pas venir m'aider et vivre avec moi, à Crabtree. Nous construirons une résidence à deux étages, mes parents seront au rez-de-chaussée, nous serons ensemble.

Ils ont accepté. Ils ont vendu la propriété de la rue Beaubien pour venir habiter avec moi. Nous avons demeuré trois ans dans notre première maison de la « 6^e Rue », maintenant nous construisons un duplex au « 99, 7^e Avenue » pour permettre à mes parents de demeurer avec moi. Ils ont habité le sous-sol. En réalité le solage étant complètement sorti de terre, je dois plutôt dire que ma famille, mes enfants et moi, nous vivons à l'étage.



Leur arrivée m'apporte réconfort et sécurité.

Une année d'élection se prépare. Je travaille aux élections provinciales. Mes parents ont la chance d'être avec nous le soir de la première victoire électorale du Parti Québécois. Aux élections de novembre 1976, soixante et onze candidats sont élus pour le Parti Québécois, sur une possibilité de cent dix sièges. Pourtant seulement 41% des électeurs ont voté pour le P.Q. Six candidats, avec 30% des électeurs, soixante-et-onze candidats avec 41%. Le Québec est en fête. René Lévesque a enfin le contrôle. Le journaliste Norman Delisle écrivait, pour souligner les trente ans du P.Q. : « QUÉBEC (PC) - Le soir de l'élection du 15 novembre 1976, il y a trente ans, le nouveau premier ministre du Québec, René Lévesque, avait préparé deux discours avant de s'adresser à ses partisans.

Le premier devait être utilisé en cas de «victoire morale», c'est-à-dire l'élection d'une quinzaine de députés péquistes à l'Assemblée nationale. Le second était prévu en cas de victoire «majeure», soit une victoire dans 30 ou 35 comtés.

Mais à 22h00, c'est un troisième texte que M. Lévesque a dû improviser devant des milliers de partisans enthousiastes massés au Centre Paul-Sauvé, dans l'Est de Montréal. Le Parti Québécois venait de défaire le gouvernement libéral de Robert Bourassa et obtenait la majorité absolue des sièges à l'Assemblée nationale.

« Nous ne sommes pas un petit peuple. Nous sommes peut-être quelque chose comme un grand peuple. Jamais de ma vie j'ai pensé que je pourrais être aussi fier d'être Québécois », a dit René Lévesque devant la foule en délire.

« La foule était en délire. C'était l'euphorie partout », se rappelle Bernard Landry, candidat péquiste lui-même élu dans Fabre.

... Au Canada, l'élection du Parti Québécois cause un tremblement de terre politique. Mal renseignés par leurs médias, les Anglo-Canadiens n'avaient pas vu venir la montée du Parti Québécois. Les résultats sont renversants.

Dans son discours télévisé, le premier ministre sortant Robert Bourassa saura trouver les mots pour les calmer, en leur demandant de respecter le choix démocratique des Québécois. Mais la mauvaise nouvelle pour les vainqueurs, c'est que le PQ n'a recueilli que 40% des suffrages et ne l'a emporté qu'en bénéficiant de la division des voix de l'adversaire.

C'était un mauvais présage pour le référendum qui sera tenu quatre ans plus tard. M. Norman Delisle a raison. En 1980 le référendum, qui offrait la possibilité aux Québécois de devenir souverains dans un avenir rapproché, n'a pas obtenu l'appui nécessaire pour que soit entamé le processus de libération des Québécois. Le même 40% d'électeurs a voté «oui» alors qu'il en fallait 50%. C'est le soir de ce 20 mai que René Lévesque déclare son célèbre et prophétique :

« Si je vous ai bien compris, vous êtes en train de nous dire à la prochaine fois ! » Je vous dirai que ma fibre politique s'est estompée depuis. J'ai vite réalisé que la politique, c'est toujours sale. Impossible de penser qu'un dirigeant va fournir des efforts pour le peuple, l'argent contrôle la politique, depuis toujours... et pour toujours. C'est utopique de croire qu'un jour ce sera propre. J'ai préféré travailler pour faciliter la vie des membres de ma famille plutôt que de consacrer mon énergie à la politique.

...

Chantal vient tout juste de commencer la maternelle. Ma mère a souvent gardé les enfants pour que je puisse partir avec mon mari, aller jouer au bridge, voyager en Gaspésie ou ailleurs, étudier. La liste est longue des avantages liés à sa présence à mes côtés. Puis, mes frères et belles-sœurs, neveux et nièces viennent souvent

visiter mes parents, jouer aux cartes, manger. Les sujets de discussion sont variés. Variés et non censurés! Nous parlons de sexualité, d'orgasme et maman nous explique qu'elle n'a jamais connu ce plaisir. Pour elle, les relations sexuelles ont pour unique but de satisfaire l'homme et de créer des enfants. Pas surprenant! Il me vient en mémoire le trou dans la jaquette et les questions à son sujet. Cette méthode peut difficilement créer l'ambiance propice au plaisir.

On fête, les enfants se rassemblent en haut, chez moi et les adultes mangent en bas chez les grands-parents, moi y compris. Je peux vous affirmer que j'en ai vu des résidus de boisson gazeuse au plafond parce que des bouteilles sont brassées, avec les doigts dessus pour mieux éclabousser.

Les enfants, les miens comme ceux de mes frères, gardent un très bon souvenir de ces visites chez nous! Il m'est arrivé... après le départ des invités, de sortir l'escabeau, la chaudière et les torchons pour laver le plafond, les murs et les armoires de la cuisine. Mais, c'est chialer pour chialer, car souvent j'apprécie ces réunions et faire le ménage est le prix à payer.

Je «popote» des mets chinois que j'offre aux grandes occasions. À Noël, mes frères préfèrent que je serve ces mets chinois cuisinés-maison plutôt que de manger la traditionnelle dinde avec les atacas. Alors, début décembre, avec un poulet cuit, je trempe des morceaux dans la pâte pour les frire, ils seront servis avec une sauce aux cerises; je prépare également d'avance les egg-rolls que je congèle. Puis, le soir de Noël, les spare-ribs, le riz frit, le bœuf sauté à l'orange cuisent sur le poêle pour le plus grand plaisir de chacun.

En d'autres occasions moins festives, je me souviens de mon frère Normand qui me répète souvent qu'il aimerait que je lui offre un autre repas que du spaghetti. C'est sûr que pour nourrir tout ce monde, le spaghetti, c'est moins coûteux et qu'à moins d'un événement particulier, c'est plus vite cuisiné. Et la sauce est souvent préparée longtemps d'avance.



Avec les visiteurs, l'hiver, je joue au backgammon et aux cartes. L'été, tous se baignent dans la piscine hors-terre, en jasant de tout et de rien.

François est le plus facile et le plus choyé de mes enfants. Il n'exige rien, du moins je n'en ai pas conscience. Il est drôle, il plaisante souvent. Il est tellement beau. J'entends souvent mes belles-sœurs et grand-maman prétendre que je lui en passe plus, à lui, qu'aux filles. J'en doute ! Elles ne se gênent pas pour me dire que je suis plus sévère avec mes filles qu'avec lui. Il est mon chouchou, affirment-elles.

...

Au quotidien, je suis quand même malheureuse de vivre. Je perds souvent patience, je me couche l'après-midi avec les enfants et je dors plus longtemps qu'eux. Je me réveille agressive et mes enfants en payent souvent la note. Je ne tolère aucune dispute entre eux, je les agenouille l'un face à l'autre, les avertissant qu'ils ne se relèveront qu'après s'être excusés, l'un à l'autre, de s'être disputés.

Il nous arrive à Jacques et moi de rencontrer des amis pour des soirées d'adulte, les enfants ne sont pas invités. Je peux comprendre qu'un souper à la fondue chinoise puisse ne pas convenir aux jeunes enfants à cause du feu ou même encore que ce soit plus agréable de discuter sans devoir intervenir dans une dispute de jeunes. Cependant, ces soirées se terminent souvent trop mal. Trop de boisson, trop d'ambiance ! Les couples cherchent à échanger leurs partenaires et j'en suis embarrassée. Bien qu'il soit clair avant de sortir que je veux revenir chez nous avant que la soirée ne dégénère, j'ai dû passer quelques nuits, seule, dans l'auto, jusqu'aux petites heures du matin à attendre mon mari, puisque je refusais ces échanges dégradants.

Je vous raconte mon impatience, un soir, à l'heure du souper, pendant que je prépare le repas et que je contrôle les devoirs des filles en même temps. Mon mari écoute la TV. François est trop jeune pour aller à l'école, il joue à n'importe quoi. Il a monté une planche 4' X 2' du sous-sol, je lui demande de retourner le morceau de bois en bas. Vite comme l'éclair, il le lance au sous-sol. Je l'avertis aussitôt que, s'il vient d'abimer le mur, il ira réfléchir dans sa chambre. J'entends la voix de Jacques, parvenant du salon où il est très bien assis, devant sa T.V.

« S'il vient de faire un trou dans le mur, c'est que tu ne t'en occupes pas, c'est pas de sa faute »

François vole dans sa chambre. Je ne peux pas frapper le père, alors c'est mon fils qui reçoit le contrecoup de ma rage.

Combien de fois, mes enfants ont subi les conséquences de mon ressentiment envers leur père ! De plus ces situations lui procurent la chance de prouver à mes enfants que je suis folle. Alors, il les console, lui, le bon père :

« Venez les enfants, je vais vous protéger d'elle »

Je me rappelle d'avoir cherché Chantal tout un après-midi, alors qu'elle n'a que quatre ans. Je l'ai sermonnée. Juste une remontrance, je ne l'ai ni violentée ni battue. Je ne me suis même pas inquiétée de penser qu'elle puisse être fâchée. Je ne la vois plus. Je la cherche partout, j'appelle les parents de ses amies, je fouille autour des résidences et des rues avoisinantes, elle n'est nulle part. À son retour, elle m'avoue qu'elle marchait sur la voie ferrée, à près de cinq cents mètres de chez nous. Elle attendait qu'un train passe pour être écrasé parce que je l'ai disputée et qu'elle a de la peine. Puisqu'aucun train n'est venu, elle a alors pris des roches et elle s'est cognée la tête pour s'enlever la vie. Elle ne sait plus comment agir, elle est revenue, mais elle ne veut plus que je la chicane.

Je suis secouée. Impuissante, prise au dépourvu, je reste muette.

...

Je suis toujours avec mes enfants, ils sont le centre de ma vie, je les aime. Je suis fière de leur réussite scolaire, je consacre des heures à m'assurer que les devoirs et les leçons soient toujours compris et entièrement terminés. Chantal et Isabelle sont inscrites en gymnastique, j'aime leur agilité, elles participent à de petites compétitions, je suis toujours présente. Je me rends souvent à la salle de pratique juste pour regarder leurs acrobaties.

Parlant de pirouette, il me vient en mémoire un fait qui m'a arraché le cœur. Un soir, après les classes, Isabelle arrive comme un poil sur la soupe, à toute vitesse et elle me crie de me dépêcher à venir aider Chantal qui n'est plus capable de descendre de la clôture de huit pieds où elle a tenté de grimper. Sentant l'urgence, j'accours à l'école pour réaliser que Chantal est suspendue, par la cuisse, au haut de la clôture, une broche de la clôture lui traverse la cuisse. Comment la sortir de là ? J'approche l'auto pour grimper dessus, afin d'être plus haute et réussir à la soulever sans lui déchirer la cuisse, rien à faire, je ne suis pas assez grande pour la soulever. Elle a peur, mais elle ne pleure pas. Je n'arrête pas de lui répéter qu'elle est grande et raisonnable, mais intérieurement, je ne sais plus quoi faire. Je lui demande d'être patiente, je vais chercher du secours. Je pars en auto, la laissant là avec Isabelle et je me rends à la première maison, pour emprunter l'échelle au propriétaire. Il revient avec moi, je remets l'auto près de Chantal et lui grimpe dans l'échelle. Nous réussissons à la soulever sans déchirer la cuisse plus qu'elle ne l'est. Je me rends à la clinique, en toute hâte, pour m'assurer que Chantal reçoive une pique contre le tétanos. Jamais, jamais, je n'oublierai ces instants de panique qui m'ont paru une éternité.

...

Même si je ne skie pas, le dimanche, je me rends sur les pistes, à Val Saint-Côme, ou à Saint-Sauveur, je les laisse skier toute la journée. J'ai préparé des lunchs pour éviter les restos, je les attends à la cantine, surveillant les bottes et le lunch. Je trouve les journées courtes, je suis fière de leur allure et de leur capacité à maîtriser les skis sur les pistes.

Dès l'âge de quatre ans, mes enfants compétitionnent en natation. Leur inscription dans le club «Les Dauphins de Joliette» les amène à pratiquer plusieurs jours par semaine. À une réunion de parents, les responsables demandent l'aide des bénévoles pour le comité de financement du club de natation. J'accepte l'invitation et lorsque j'entends que le club est en péril, à cause d'un manque d'argent, je demande à l'Esprit de m'aider à trouver une solution.

J'ouvre une page du bottin téléphonique, je pointe mon doigt vis-à-vis un nom. C'est une toute petite entreprise familiale qui fait des bonbons au sucre d'orge. Je rencontre la proprio. Elle accepte de produire pour nous des bonbons à très bon prix. La propriétaire accepte de vraiment nous aider. J'amène la proposition au comité en expliquant comment j'en suis arrivée à cette idée et tous les membres acceptent le projet. Ils collaborent à sa réussite.

Plusieurs points de vente sont installés dans tous les coins de la région de Joliette. Les enfants doivent partir chacun avec 25 bonbons et rapporter 25\$. Aucun retour ne sera accepté. Les «Bonbons au sucre d'orge» du Club de natation «Les Dauphins de Joliette» rapportent un profit net de 4,000 \$ la première année. Pour de nombreuses années subséquentes, la vente annuelle de bonbons est retenue et rapporte suffisamment au club de natation.

Je suis fière de mon initiative qui a permis au club de natation de poursuivre ses activités. J'ai vu ma mère œuvrer dans plusieurs organisations bénévoles et j'ai réalisé qu'elle trouvait son bonheur en se rendant utile aux autres. Depuis que j'abonde en ce sens moi aussi, je comprends enfin ce qu'elle ressentait.

Les cours de natation de chacun des enfants ne sont pas à la même heure. Je vais en conduire un et lorsqu'il a terminé ses cours, je le ramène alors qu'une autre prend la place.

Deux, trois fois par semaine, une heure de cours chacun, c'est un va-et-vient continu entre Crabtree et Joliette. En 1981, Isabelle et Chantal ont participé aux Jeux du Québec d'été à Hull-Aylmer-Gatineau. Entre les rencontres de financement, les présences pour chronométrer les compétitions, je ne suis pas souvent chez nous. Jacques travaille au garage pendant ce temps-là. Enfin c'est ce que je crois ! Je suis encore vraiment naïve.

. . .

Ce ne sera qu'après mon divorce, lorsque Jacques ira vivre avec notre femme de ménage, que mes enfants m'annonceront que sa fille, est leur sœur. Les photos de François et de la fille de notre femme de ménage, un à côté de l'autre, auraient pu éveiller ma méfiance, moi je n'ai rien vu. Naïve, vous dites ? Mes enfants sont si excités de m'annoncer qu'ils ont une sœur. Moi, je suis blessée, humiliée de rester dans un si petit village où tous connaissent les allées et venues de chacun. Comment est-ce possible qu'en cinq ans, les personnes qui m'entourent, qui me parlent?... Aucune ne m'a dévoilé la vérité!



Tout le temps où je vis à Crabtree, j'ai deux grandes amies. L'amitié, je la définis comme étant la facilité d'être en communication avec une autre personne. Quelqu'un à qui j'ai le goût de me confier et d'écouter, sachant que je ne serai pas jugée. Je peux être moi-même, sans réfléchir, juste être moi-même. Puis, inutile de se demander s'il faut s'appeler, si je vais déranger, entre amies, nous sommes disponibles.

Mes amies demeurent, une à Saint-Thomas, l'autre à Joliette. Plus jeune, je n'étais pas intéressée par les activités physiques, mes amies sont comme moi, elles ne sont pas sportives non plus. Même à trente ans, aucun sport ne m'allume, sauf ceux des enfants, pour eux.

Mes amies sont Clairette, avec qui je joue au bridge et Jocelyne, une travailleuse sociale, responsable des jeunes adolescentes que nous avons hébergées. Clairette a quatre enfants, un de quatre ans, une de trois ans, elle a l'âge de Chantal, et deux jumelles de deux ans. Clairette est toujours de bonne humeur, elle doit travailler pour joindre les deux bouts et s'offrir quelques gâteries. Elle sait aussi bien être serveuse de restaurant que pompiste, elle a d'ailleurs travaillé un an à notre garage avant d'être préposée à l'urgence de l'hôpital de Joliette. Avec son mari, ils engraisent un porc chaque été et le tuent à l'automne pour le manger pendant l'hiver. Son conjoint coud aussi bien qu'il cuisine. Nous avons plusieurs activités avec nos enfants qui sont du même âge. Ils sont un couple rayonnant, je les aime et les admire. J'admire surtout, tellement, Clairette. Elle est franche et spontanée, travaillante et enjouée. Et quel jugement!

Quand à Jocelyne, elle a une belle fille de l'âge de François, mais notre amitié est plus personnelle que familiale, nous aimons sortir, visiter les environs et nous aimons surtout être ensemble. C'est drôle, plus jeune j'ai expliqué ce qu'est l'amitié dans ma vie. Elle en est un bel exemple. Rien de particulier ne nous unit, nous sommes simplement bien ensemble. Nous aimons nous rencontrer et partager nos opinions.

Je n'affirmerai pas que mon mari éprouve la même amitié pour les époux de mes amies. Le conjoint de Clairette a préféré arrêter de jouer au bridge. Yvon, le mari de Jocelyne travaille le bois, il est ébéniste. Jacques lui a loué la partie arrière du garage. Pas pour longtemps, des mésententes brisent leur contrat de location.

Jacques est quand même souvent présent à nos sorties et à nos réunions d'amitié. Il m'avoue souvent préférer ne pas être là, mais l'étiquette de l'époque veut que les couples se rencontrent ensemble, tous les quatre. Je parle de la mentalité de cette époque, mais je crois que plusieurs personnes, moi mise à part, savaient s'offrir des moments personnels. Moi, j'ai grandi autour de mes parents qui ont toujours été disponibles l'un pour l'autre et qui profitaient des moments de loisir pour être ensemble.

Mes amies sont mes amies parce que nous sommes semblables, je suppose. Tout comme moi, elles ne voient pas la possibilité de s'offrir du bon temps sans la présence du conjoint. Nous sommes, toutes les trois, certaines que nos hommes, laissés seuls, ne savent pas s'occuper.

Après le divorce, j'ai tenté à quelques reprises de garder le contact avec elles. La séparation a coupé le lien d'amitié. Pourtant c'étaient mes amies, pas vraiment celles de Jacques. Je n'ai pas compris ce qui s'est passé. J'ai été peinée, désappointée.

Nos chemins sont maintenant séparés, l'amitié a disparu.

J'ai parlé de Jocelyne et des jeunes adolescentes pour qui elle cherchait des résidences. Un jour, j'ai demandé à héberger une adolescente et j'ai rencontré Jocelyne qui était la personne-ressource.

C'est avant que mes parents ne viennent vivre avec nous. Ce sera du donnant-donnant. Je lui offrirai un foyer, elle sera disponible pour me dépanner en cas d'urgence avec les trois enfants et un mari souvent ailleurs, même s'il rentre coucher. Je pourrai m'absenter quelques heures sans être obligée d'habiller les trois enfants et de les amener avec moi. Depuis qu'ils sont nés, il m'est plus difficile, surtout l'hiver, de les amener à Joliette pour aller chercher des pièces d'autos.

Ma demande est acceptée par le Centre des services sociaux. François a près d'un an quand une première adolescente vient demeurer avec nous.



Carole B. est la sixième et dernière enfant de sa famille. Sa mère est hospitalisée en soins psychiatriques depuis sa naissance. Son père demeure à Joliette, il n'arrive pas à contrôler cette adolescente qu'il considère rebelle. Elle est restée quelques mois avec nous.

J'aime beaucoup Carole, je crois bien qu'elle aussi m'apprécie. Mon mari, lui, n'aime pas son caractère, elle dit tout haut ce qu'elle pense. J'en rigole, lui non. Je ris beaucoup de ses boutades. Mon mari m'a demandé de ne plus la garder. Pour vivre avec une adolescente, qui n'est pas la nôtre, les deux membres du couple doivent accepter sa présence, sinon la situation devient lourde pour tous et chacun. J'ai donc accepté, non sans peine, qu'elle nous quitte.

C'est plusieurs mois plus tard que la travailleuse sociale nous présente Luce qui a partagé notre vie. Ses parents sont décédés, elle ne sait pas où demeurent ses frères et sœurs. Elle a su prendre sa place dans la maison. Avec nous, elle a trouvé un foyer, et moi j'ai trouvé de l'aide et une présence alors que je suis très souvent seule avec mes enfants. Luce a aimé rester avec nous.



Elle demeure avec nous depuis quelques mois lorsque je lui demande si je peux lui faire plaisir, soit par une activité, un repas ou tout autre moyen. Je l'entends me répondre qu'elle aime beaucoup le ragoût de boulettes. Alors, je t'en ferai, un après-midi, lorsque tu seras en classe que je lui réponds. Un soir je lui sers un ragoût préparé avec des pattes de cochon cuites à l'avance, de la farine grillée au four, pour une meilleure saveur, plusieurs heures de préparation somme toute. À la fin du repas, je lui demande si c'est ce qu'elle s'attendait à goûter. Candide-ment, elle me répond « J'ai aimé, mais j'aurais préféré... tu connais, le ragoût de boulettes Cordon bleu, dans un cannage avec une étiquette rouge et bleu? »

Luce aime les sorties en auto avec les enfants qui chantent toujours. Que ce soit, *«J'ai un trou dedans mon seau, chère Élise, chère Élise... mais j'ai un trou dedans mon seau»* ou *«Ah ! Tu sortiras, piquette, piquette, piquette... de ces choux-là»* ou encore *«Vogue, vogue, tout le long de la rivière... mon joli petit bateau»*, jamais *«Un p'tit gamin, la mine très légère... Oh la ! Oh la la !»* et *«Dans ma belle petite maison dans la vallée... petite, petite, petite maison dans la vallée. Ohé !»* ne sont oubliées.

À toutes les sorties, le palmarès des dix meilleures chansons revient. Luce adore chanter, les enfants aiment l'écouter. Parfois elle chante seule, souvent ils chantent tous ensemble.

Que les enfants aient trois ans, qu'ils en aient quinze, la chanson a toujours été un incontournable dans l'auto. Luce est demeurée plusieurs années, je pense plus de cinq ans avec nous.

Et Jocelyne vient s'informer de sa facilité d'adaptation, des relations et des communications que nous avons ensemble. Avec le temps, Jocelyne et moi nous nous sommes liées d'amitié.

Toute la famille, nous avons été une semaine en vacances à Wildwood, aux États-Unis. Nous partons sept dans l'auto, les trois enfants, plus Luce, Sylvain mon filleul, Jacques et moi. Une semaine à la mer, en camping, avec le soleil «mur à mur». Les pieds dans le sable, au bord de la mer, tous sont joyeux. Nous apprécions notre voyage autant que nous détestons le temps qu'il faut à l'aller et au retour. Sept dans l'auto, huit heures de route, c'est fatigant, c'est éreintant. Mais j'apprécie tellement le plaisir que j'offre à chacun, j'en oublie vite les contrariétés.

Pour savoir ce que les jeunes ont apprécié du voyage, de retour à la maison, je leur demande de dessiner leur plus beau souvenir. Les trois ont couché sur papier un soleil aussi gros que la page de leur dessin. J'en conclus que le trajet en valait la peine. Une autre occasion de pur bonheur passé avec eux. Aujourd'hui, le souvenir de cette semaine me rappelle le plaisir de ces précieux moments.

Après plusieurs années ensemble, j'ai trouvé pénible le jour où Jocelyne m'a annoncé que Luce a des comportements inacceptables aux heures de repas, à l'école secondaire de Joliette qu'elle fréquente. Elle a retrouvé son frère qui demeure à Joliette et elle le fréquente aux heures de dîner. Leurs relations sont malsaines.

J'ai refusé de croire les allégations de Jocelyne. Luce ne peut pas être la fille qu'elle me décrit. Depuis toutes les années qu'elle est avec nous, elle est communicative, elle est travaillante, elle chante très bien et elle participe aux pratiques du chœur de chant de la paroisse. Elle a une très gentille amie qu'elle fréquente autant à l'école qu'à la maison, elle a un ami de cœur, le frère de ma femme de ménage. Elle n'a ni le temps, ni les raisons d'être quelqu'un d'autre que ce que je connais d'elle.

Jocelyne est donc retournée à son travail, je l'ai convaincue qu'elle s'est trompée. Elle a demandé une enquête sur les allers et venues de Luce à Joliette, en dehors des heures de classe. Et trois jours plus tard, elle est revenue, persuasive, m'annoncer qu'elle a raison, qu'elle a toutes les preuves et que nous devons agir pour la santé mentale de Luce. Je n'arrive plus à discuter avec Luce. Je suis seulement très peinée. Pourquoi agit-elle ainsi? J'avais tellement confiance et pourtant elle me ment. Je suis blessée! Tout s'est trop vite passé, je n'ai pas eu le temps de comprendre ce que je viens d'apprendre. Je ne pense pas à demain, je suis bouleversée de ce qu'hier a été.

Un matin, j'ai toute une surprise en allant la réveiller. En ouvrant sa porte de chambre, après le départ des miens pour l'école, j'ai vu son visage, son corps mou.

Le cœur serré, je tremble, j'ai peur. J'appelle l'ambulance. Elle est inconsciente, elle a avalé des pilules la veille, avant de se coucher. J'ai suivi l'ambulance. Arrivée à l'hôpital, un code « 99 » me confirme que Luce est en danger, elle frôle la mort. Bien sûr, j'ai regretté ma gestion de cette situation, j'aurais dû agir plus calmement, avec moins d'émotion.

L'infirmière et la travailleuse sociale me demandent de retourner chez moi jusqu'à ce qu'elles aient parlé avec elle. La travailleuse sociale m'a rappelée à la fin de la journée pour m'informer que Luce est maintenant hors de danger et que je peux la voir. J'y suis allée, je vois bien qu'elle ne veut plus me rencontrer, ni reprendre un dialogue. Luce est restée quelques jours à l'hôpital et, à sa sortie, elle a décidé de ne plus demeurer avec nous.

Peu importe ce qu'elle a dit, à peine sortie de l'adolescence, moi je retiens les belles années que nous avons passées ensemble. Elle mérite une vie réussie; tout le temps qu'elle a vécu avec nous, elle m'a apporté son aide, elle est généreuse. Je l'ai connue souriante, aimant la vie, je suis reconnaissante de ce qu'elle m'a offert.

. . .

Mon frère Jacques demeure à Brossard. Quelle n'a pas été ma surprise lorsqu'en janvier 1979, il m'annonce que la photo de mes enfants, Chantal et François, est en première page de leur journal local. J'ai vite appelé pour leur demander de m'envoyer une copie. Une telle surprise n'arrive qu'une fois.

Nous avons été sur le site des Jeux olympiques d'été de 1976 et, à mon insu, un photographe avait croqué cette délicieuse photo qui a illustré l'année de l'enfant dans le journal de Brossard.



RETROUVER MA LIBERTÉ, EST-CE LIBÉRATEUR ?

Je ne me rappelle pas exactement combien d'années notre station-service a employé Pierre, le mécanicien.

Jacques me demande si nous devons engager une personne qui s'est présentée au garage en expliquant qu'il est un prisonnier en voie de recouvrer sa liberté si un employeur accepte de l'engager. Il a tué une personne un soir, suite à une bagarre qui a mal tourné. Deux gars se sont battus, un est tombé, il s'est fracassé la tête sur une roche et l'autre, c'est lui, a écopé de six ans de pénitencier. Il a deux adolescents, une fille et un garçon, qui vivent avec leur mère qui, elle, l'a quitté pour un amant durant son incarcération. Son salaire sera défrayé par le gouvernement, pour un temps et, peu à peu, au fil des mois, la subvention diminuera pour devenir inexistante après deux ans. Pendant qu'il était incarcéré, il a suivi un cours de mécanique automobile.

J'ai rassuré mon mari, je crois qu'ils peuvent s'aider mutuellement. Nous n'avons aucune raison de nous en méfier, il est recommandé par le service de sécurité des prisonniers. Je n'ai jamais regretté cette décision. Il est simple, sans éclat, il m'a l'air sérieux. Il est libre et sans attache. Plusieurs années, il a travaillé au garage. Il n'a plus personne dans sa vie, les amis l'ont oublié et d'ailleurs il veut vivre à l'extérieur de la grande ville d'où il vient. Il est un employé consciencieux et il apporte une aide précieuse à notre station-service. Le soir, il vient souper avec nous.

Jacques s'absente souvent et nous avons de longues conversations sur plus d'un sujet. La tolérance, la foi, l'amour, la famille, ma vie, la sienne, nos enfants, tous les sujets nous passionnent. Lorsque Jacques rentre en fin de soirée, les enfants sont souvent couchés depuis bien longtemps.

Pierre le mécanicien, m'intéresse de plus en plus. Il est tendre, sensuel, patient, à l'écoute et surtout, il est présent. Il est plus souvent chez nous que ne l'est mon mari.

Plus d'une fois, il m'offre de partir vivre avec lui. Je n'arrive pas à me décider. La religion, le contrat de mariage, pour le meilleur et pour le pire, et l'inquiétude face à l'inconnu m'en empêchent. L'incertitude bloque mon choix. Puis, un jour, je lui demande de ne plus nous rencontrer. Je ne partirai pas. J'ai trop peur de mettre mes enfants dans la misère, de rendre leur vie plus misérable encore. Il est quand même demeuré à l'emploi du garage, mais, autant que possible, j'évite de m'y rendre.

...

Un jour, j'entends parler de «*Marriage Encounter*», mouvement à la mode. J'ai revu par hasard, mon amie France et son mari, Pierre. Ensemble, les deux couples, nous avons soupé au resto. Je leur demande de parrainer notre fin de semaine.

France et Pierre ne cessent de répéter que la fin de semaine nous aidera à comprendre notre relation et ils acceptent de nous parrainer. Je veux tenter la chance de trouver un bonheur de couple qui n'a pas encore existé. J'insiste pour que mon mari accepte d'y aller.

Je crois pouvoir revenir amoureuse, comme tous ces couples qui ont vécu une fin de semaine avant nous et qui sortent de cette rencontre, satisfaits et choisissant d'être le numéro «Un» de l'autre.

Cette fin de semaine m'a remis les deux pieds sur terre. J'ai pleuré, pleuré, tous les jours, tous les soirs, une vraie Madeleine. À chaque conférence, je revis les situations désagréables que j'ai vécues dans le passé et je pleure.

Je n'ai gardé en mémoire que la conférence sur l'indissolubilité du mariage. Elle confirme que c'est impossible de croire que Dieu puisse être vengeur. Unis pour un jour, unis pour toujours, ce n'est pas vrai. Dieu n'a jamais souhaité notre malheur. C'est à tous les jours que nous nous marions, pour un jour. C'est une décision d'aimer. Il faut se l'offrir quotidiennement.

À «Marriage Encounter», c'est un prêtre qui m'a libérée du fardeau que je porte. Je ne resterai avec cet homme que le temps que je voudrai bien rester, sans être punie par Dieu, ni abandonnée de Lui. Moi qui étais certaine d'être liée pour toujours, par les liens du mariage chrétien, je suis libre.

Je suis revenue de cette fin de semaine, débarrassée de cette obligation malsaine...

Mais quand même! J'ai trois enfants qui aiment leur père et qui ne nous imaginent pas vivre un jour séparés les uns des autres. Je vais m'efforcer pour sauver notre couple... tous les matins!

La fin de semaine nous a appris qu'il faut se parler des irritants qui rognent notre vie au quotidien. Au retour, Jacques n'a pas tardé à me répéter qu'il trouve injuste que le garage m'appartienne alors que c'est lui qui y travaille pour rapporter l'argent. Ce n'est pas la première fois que j'entends cette rengaine. Le garage est à moi, il faut s'en souvenir, parce que mon père a signé un emprunt à la Caisse Pop, pour le construire. Puisque l'emprunt est au nom de mon père, il est normal qu'il ait demandé que l'immeuble soit au mien.

Nous sommes mariés depuis dix ans, nous avons trois enfants, je décide alors de poursuivre ma vie avec lui. Il me le demande depuis si longtemps, pourquoi pas? Je lui dis que je ne comprends vraiment pas pourquoi il est si dépité, je n'ai jamais mis de pression, je n'ai pas, non plus, profité de l'avantage d'être propriétaire, mais, si la cession de ma propriété peut le reconforter et le rassurer, transférons le garage. Les titres de propriété du garage situé au «87 chemin Saint-Michel» sont alors transférés à son nom.

À l'automne suivant, je m'inscris aux études collégiales, en sciences sociales. C'est un cours offert par le CÉGEP de Joliette aux adultes désirant retourner aux études. J'ai plus d'une fois entendu mon mari répéter que je n'ai pas besoin de formation scolaire. « Étudier à trente ans, c'est de l'argent et du temps perdus », voilà ce qu'il radote. Je lui demande si mon retour aux études l'insécurise, il me répond toujours que c'est une question d'argent et d'inutilité. Je veux quand même suivre les cours du CÉGEP.



Dans un cours de psychologie, j'apprends que l'âge où les enfants ont une période calme, c'est de sept à dix ans. À cet âge, finie la petite enfance, et ce n'est pas encore l'adolescence, les enfants sont moins perturbés et peuvent mieux subir un stress. François a 7 ans, Isabelle 8 ans et Chantal 9 ans. Je comprends qu'un stress est stressant, mais moins de sept à dix ans qu'à la petite enfance ou l'adolescence.

Pourquoi suis-je assise dans cette classe? J'ai longuement réfléchi, je suis malheureuse de vivre. Rien n'a changé après cette fameuse fin de semaine, alors à quoi est-ce que je m'attends? J'ai trente-deux ans, est-ce que je veux poursuivre ma vie actuelle ou vivre n'importe quoi d'autre, vivre l'inconnu?

À cette même période, une journée, je reçois un appel de la Directrice de l'école primaire. Elle a besoin de mon aide pour trouver une solution à un problème qui vient de surgir. Jacques Savignac vient de se présenter à la fenêtre de la classe de François. Lorsqu'il voit l'institutrice punir son fils, il bondit à l'intérieur, criant à la professeure qu'elle n'a pas le droit de blâmer son enfant. Il la surveille depuis dix minutes, elle a laissé passer une situation similaire à un autre garçon de la classe, alors qu'elle réprimande François. Il exige que son fils reprenne sa place et qu'elle le laisse tranquille. La Directrice me demande, puisque je connais mieux Jacques qu'elle, comment éviter qu'une situation semblable se reproduise.

Les bras me tombent, je suis humiliée. Est-ce que l'homme que j'ai épousé est si arrogant? « Je vais tenter tout ce que je peux »

Je lui demande si elle peut prendre rendez-vous pour parler à une psychologue. L'entrevue ne s'est pas fait attendre, les trois, François, Jacques et moi, nous devons être présents, ensemble, à cette rencontre.

Mon mari est venu, la psychologue a demandé à François d'attendre dans une autre salle et de dessiner. À la première minute, Jacques avertit la psy qu'il ne se présentera pas aux autres rencontres puisque je suis la cause de tous les problèmes. Les enfants l'aiment, lui et il n'a rien à se reprocher.

Plus tard pendant l'entrevue, François nous rejoint. Il a dessiné son chez-lui, une maison remplie de larmes. C'est clair!

Il faut régler nos problèmes avec un conseiller matrimonial. Elle ne peut pas poursuivre, elle est psychologue pour enfants et le problème en est un d'adulte. Mon mari lui confirme qu'il ne perdra pas de temps avec moi. Il est inutile de prendre rendez-vous, c'est de l'argent et du temps perdus.

J'avoue que je n'ai encore jamais vu mon mari aussi tranchant. Le problème avec le professeur, maintenant avec la psychologue, rien ne s'améliore. Et il lui a confirmé qu'il n'est nullement intéressé à ce que notre vie s'arrange.

Intérieurement je pense à la journée où j'ai accepté de lui transférer les titres de propriété du garage, c'était clairement une erreur.

Je suis maintenant déterminée, convaincue de ma décision. Je viens de réaliser la différence de mœurs entre Jacques et moi. Nous sommes l'un, l'huile, et l'autre, l'eau. Tant que les substances sont mêlées, le produit donne l'apparence d'être unifié. Dès que le contenant est déposé, que la routine s'installe, l'incompatibilité de l'harmonie des corps devient évidente. Hélas, les gênes de nos enfants seront «eau» ou «huile» ou encore, à la ligne entre l'eau et l'huile ne sachant pas trop si elles sont l'une ou l'autre. Ce qui est pire!

Cette même journée, j'ai choisi de plonger! Vers quoi? Je ne le sais pas du tout. Je sais que financièrement je serai mise à rude épreuve. Depuis que le garage est opérationnel, j'ai toujours dépensé beaucoup d'argent pour mes vêtements et ceux de mes enfants. Je n'ai pas hésité à acheter l'Oldsmobile Delta Royale, 440, quatre barils, quand je l'ai vu. À l'épicerie, j'achète tout ce que j'ai le goût de manger. Je suis orgueilleuse et prête à dépenser pour les miens, pour être bien, être belle et pour bien manger.

Mais, avec moins d'argent et plus de chance d'être heureuse, je prends le risque et je fournirai les efforts. Je suis consciente que je mets fin à des habitudes de vie pour tenter d'en trouver une de meilleure qualité. Le lendemain, je rencontre un avocat et plus vite que je ne le crois, les démarches sont enclenchées, le juge confirme la séparation.

Je suis peinée d'en arriver là. Je suis inquiète! Je suis libre!

Pour atteindre l'inaccessible étoile!

Le jour même, lorsque je rentre chez moi, je suis étonnée de découvrir que les plafonds sont plus hauts. Je respire mieux ! J'en garde un souvenir qui me donne la chair de poule. Ma demeure m'écrasait ! Depuis ce jour et aujourd'hui encore, les plafonds ont maintenant huit pieds de hauteur.

Le soir avant de coucher les enfants, je leur annonce que papa ne reviendra pas coucher chez nous, il ne viendra plus jamais, nous ne vivrons plus avec lui.

« Vous restez avec moi pour les périodes d'école et vous choisissez d'être chez papa ou ici lorsque vous êtes en congé »

Isabelle et François ont pleuré. François me déclare

« Maman, t'es tellement méchante, comment ferons-nous pour rester avec toi ? »

« Un jour à la fois, o.k. ? Et puis, après un an d'expérience, vous déciderez, ensemble, de poursuivre ou de vivre avec papa, c'est correct ? Alors, dodo ! »

Chantal insiste : « On est des filles maman et on s'en sortira. J'ai confiance ! »

« Chantal, t'as le droit d'être triste, t'as le droit de pleurer. Je sais que je viens de prendre une décision sans vous en parler, mais il devient impossible de continuer notre relation votre père et moi. Je comprends que vous subissez ma décision. Chantal, je ne te demande pas d'être forte pour moi, essayons, ensemble, de se consoler, o.k. ? Puis, au fil des jours, un ajustement deviendra nécessaire, nous déciderons ensemble. Gardez confiance. Je vous aime »

Les directives abondent à droite et à gauche. Mes trois belles-sœurs m'affirment que c'est irraisonnable de quitter cet homme, si gentil... à leurs yeux. Il est enjôleur, beau et aimé des femmes, nécessairement. De leur point de vue, il n'y a pas de doute, je vais le regretter. Elles m'assurent que j'ai pris une mauvaise décision. Je réalise alors que même les personnes qui me côtoient, ignorent ce que je vis au quotidien... Je n'ai pas trouvé ma séparation plus facile pour autant.

La fin de semaine suivante, mon neveu Christian confirme sa foi catholique. Je vais à la cérémonie, j'amène mes parents et je vais chercher tante Madeleine, religieuse qui a longtemps vécu au Mans, en France. Elle est revenue et elle peut participer aux fêtes chrétiennes de la famille. Elle a un petit cadeau à m'offrir pour me remercier de l'amener. Elle me remet une boîte contenant une épinglette représentant un enfant dans une main et une parole de la Bible, « *See ! I will not forget you. You are carved on the palm of my hand* (Isaiah 49:15) ». J'ai encore pleuré ! Les jours passés se sont déroulés tellement vite, le message arrive au moment où je doute de moi, de ma décision. J'hésite à croire que ma séparation va améliorer ma vie et celle de mes proches. Cette broche et son message me rassurent, me persuadant de regarder en avant. L'Esprit me porte.

...

Je dois maintenant retourner sur le marché du travail. J'ai perdu mes revenus puisque j'ai, il n'y a pas si longtemps, cédé le garage à mon mari. La séparation confirme bien qu'il en est maintenant l'unique propriétaire.

Peu de temps après le divorce, j'ai préparé un CV, j'ai présenté des demandes d'emploi dans Joliette et les environs. 4,00 \$ de l'heure, c'est le salaire que m'offrent les compagnies.

Aucune entreprise ne reconnaît le travail fourni pour gérer les revenus et dépenses du garage. Je dois commencer au bas de l'échelle comme si je n'avais jamais travaillé pendant toutes ces années. C'est un monde d'homme. Je dois recommencer et prouver mes compétences.

Si je poursuis mes études, j'aurai droit à « un prêt et bourse », la bourse est l'équivalent du 4,00 \$ de l'heure que je gagnerai si je vais travailler. Je m'informe donc si je peux étudier dans un domaine que je connais, les finances. Le directeur du CÉGEP ne croit pas que je possède, à trente ans, les capacités pour réussir.

« Il faut étudier à quinze et vingt ans, aujourd'hui ton cerveau n'est plus capable d'assimiler la matière »

C'est la fin juin, l'école des enfants est terminée. François me demande d'aller vivre avec son père. Il ne m'aime pas et papa, lui, le comprend et l'aime tellement plus que moi. Je comprends que, depuis sept ans, il entend son père me critiquer alors, je dois accepter. C'est sa décision !

J'ai pourtant toujours tellement aimé François, ce fanfaron, je comprends difficilement ses motivations. Les filles veulent rester avec moi. Moi, c'est aussi grands parents gâteau. Grand-maman se rend à la rivière avec les filles, elle amène des amis, c'est plaisant. Mes parents jouent aux cartes avec les enfants. C'est chez nous que viennent les cousins, cousines. Autant de raisons qui comptent dans la décision de chacun.

Quant au père des filles, Jacques vit maintenant avec la femme de ménage. J'ai reçu une lettre d'avocat venant de cette femme, exigeant que j'ordonne à Chantal de modifier son attitude chez son père. Elle est agressive et elle répond effrontément à ses exigences ou à celles de Jacques.

C'est juste drôle ! Je réponds à l'avocat que je ne m'ingérerai pas dans l'éducation qu'offre ce père à ses enfants surtout que, ne s'étant pas entendu sur cette éducation, nous nous sommes séparés. Également ma fille a naturellement un très bon caractère, elle est patiente, conciliante et ce n'est pas moi qui l'éduquerai lorsqu'elle est chez son père. Je n'ai reçu aucune autre lettre. Je ne suis cependant pas étonnée que les filles préfèrent rester avec moi.

Mes études au CÉGEP ne se terminent qu'à la fin de l'été. Je parle avec les professeurs de l'attitude du directeur qui s'oppose à mon inscription aux cours de finance. Les professeurs qui m'enseignent en sciences sociales, eux, m'encouragent

«Tu as un signe de piastre de gravé sur ton front, tu réussiras beaucoup mieux en Finance qu'en Social»

Ils parlent de moi au directeur. Il y a un cours, Administration Option Finance, offert par l'assurance-emploi, qui commence le lundi suivant, ce sont douze mois sans interruption qui commence le lundi suivant... Le directeur m'annonce qu'il est trop tard cependant pour l'inscription, je devrai attendre un an. Il me suggère de compléter la demande tout de suite pour augmenter mes chances d'être inscrite l'année suivante.

Ce n'est pas vrai! Je n'ai pas le temps. J'ai trente-trois ans et mon cerveau s'atrophie. Je dois commencer tout de suite, lundi matin. Je retourne chez moi à Crabtree. C'est un vendredi après-midi. J'appelle Roch Lasalle, député au fédéral,

«Roch, tu dois m'aider, j'ai besoin de m'inscrire et je dois surtout être acceptée à cette formation»

Roch n'est jamais venu chez moi, il est cependant un client à notre station-service et j'ai souvent parlé avec lui. Sa femme vient de temps à autre, prendre un verre, nous sommes deux veuves du travail! Le lundi matin, 8H00, je reçois un appel de la secrétaire de Roch Lasalle. Je dois me présenter au cours, à 9H00 et remplir la demande d'autorisation de suivre cette formation. À l'heure du dîner, je devrai la porter au bureau de l'assurance-emploi.

Je suis acceptée.

Toujours grâce à la complicité de mes parents qui sont disponibles pour assurer le confort et la sécurité de mes enfants, un an plus tard, j'obtiens un certificat en Administration, Option Finance. J'ai 94% de moyenne. C'est remarquable! Le directeur du CÉGEP me félicite et il m'offre de poursuivre mes études avec une inscription au «Bac», à l'Université de Trois-Rivières, en sciences-comptables. C'est lui-même qui communique avec l'UQTR pour que mon inscription tardive soit acceptée.

J'ai commencé par un Certificat. Deux jours après la fin de mes études au CÉGEP, je pars pour Trois-Rivières, je débute ma première session. Je suis quand même stressée. Je croyais réussir plus vite et mieux. De ne pas être reconnue dans le monde des affaires, de ne pouvoir rien gérer, de perdre ma raison de vivre, la fidélité au mariage, de négocier avec le père de mes enfants pour les rencontres et les sorties et les finances, mon univers s'écroule peu à peu.

Plusieurs mois sont passés depuis ma séparation, je n'ai pas d'objectif à long terme, je me sens seule. Je décide alors de prendre rendez-vous avec mon médecin de famille pour obtenir des médicaments qui étoufferont mes sentiments d'incertitude. Il est très étonné de ma réaction. Il me croyait assez forte pour réussir, sans béquille. Il trouve que j'ai tellement progressé depuis ma séparation. Il m'encourage à reprendre confiance, il est certain de ma réussite. Mais il me présente quand même une ordonnance pour des antidépresseurs qui m'ont aidée, pendant plusieurs années, à oublier ce que je vivais.

C'est vrai que les médicaments sont des béquilles... mais je n'ai pas souffert d'en prendre. J'ai su arrêter dès que j'ai recommencé à travailler. Personne ne peut confirmer l'effet qu'ils ont eu. Que me serait-il arrivé sans cette évasion de la réalité par l'effet des pilules?

La bourse perçue à l'université est le seul montant que j'ai pour payer la propriété, les sorties, l'épicerie, les comptes qui s'additionnent. Mes parents déboursent les sommes qui manquent aux fins de mois. Quant au père des enfants, il a depuis longtemps cessé de verser les sommes exigées par le jugement de divorce. Je n'ai même pas les moyens de payer un avocat pour le poursuivre. Ce sont mes parents qui assurent ma survie et celle de mes enfants durant mes études.

Lorsqu'Isabelle a dix ans, j'écris dans son livre d'enfant qu'elle est une vraie grande fille, belle, curieuse, spontanée, débordante d'entrain. Son caractère ressemble étrangement au mien et j'en suis inquiète. D'être spontanée et sincère m'a parfois causé problème. Elle a presque toujours un amour en tête et elle exige beaucoup d'elle-même pour arriver à satisfaire et plaire à ceux qu'elle aime. Elle a toujours ce cœur en or qui aime et qui pardonne à tout le monde. Je l'aime XXX.

...

À peine deux ans après le divorce, le père de mes enfants est toujours propriétaire de la station-service, il ne prend pas la lecture de ses réservoirs d'essence. Une fuite dans l'un d'eux lui cause de sévères pertes d'argent. Une fracture de l'os de l'omoplate, en jouant au hockey, pendant les mêmes années, l'empêche de travailler à la station-service, il a dû payer un employé pour le remplacer. Il n'a aucune assurance-salaire lui permettant d'éponger la dépense supplémentaire, il a donc décidé de vendre le garage. Il n'arrive plus à joindre les deux bouts.

Plus d'une fois, j'ai parlé des coïncidences, des hasards, qui se présentent à tout moment, à mon insu et qui sont des rendez-vous avec la vie. Encore une fois, une semaine avant la vente de son garage, je reçois un appel anonyme.

Une personne me renseigne concernant la vente prévue de l'immeuble dans un très court délai.

«Je te le dis, je sais qu'il ne te verse pas les sommes dues pour la pension de tes enfants. Si tu as des procédures légales à prendre, presse-toi, sinon il sera trop tard. Son commerce sera vendu dans une semaine»

J'ai demandé à la personne de se nommer, elle a refusé. Je lui ai demandé s'il est mon beau-père, il m'a répondu que non. J'ai insisté, sans succès. Mais à force de jaser avec cet homme qui connaît assez bien ma vie, je crois identifier et je pense encore aujourd'hui reconnaître la voix du père de la maîtresse de mon mari. La femme de ménage avait dix-sept ans, Jacques en avait trente, lorsqu'il a abusé d'elle. C'est normal que je croie que son père soit l'interlocuteur de cette conversation. Je n'en ai pourtant aucune preuve.

Si ma fille avait été abusée par un père de famille qui a deux fois l'âge de l'enfant abusé, je le vendrais au diable!

J'ai agi selon ses recommandations. Le lendemain, une hypothèque légale est inscrite sur la propriété. Avant que Jacques Savignac ne touche à l'argent de la vente, il devra me verser les montants de pension alimentaire qui me sont dus. Mes parents ont pu respirer pour un temps. Je suis sans argent. Avec les taux d'intérêt très élevés, 24%, mes parents versent maintenant les mensualités sur l'hypothèque de la bâtisse.

Ce remboursement de pension impayée leur permet de cesser les mensualités hypothécaires pour un temps. Cependant, puisque le père de mes enfants ne respectera pas le verdict de la cour et qu'il ne versera jamais plus aucune pension alimentaire, mes parents devront, plus tard, acheter ma propriété pour m'éviter de la perdre.

...

J'ai bien réussi mes études universitaires. Pas de notes de 94% comme au CÉGEP, c'est impossible, mais je suis dans la moyenne. Les étudiants et les profs sont sociables, tous m'encouragent. J'ai quatre cours, deux jours-semaine, je reste à Trois-Rivières pour une nuit. Mes parents sont encore très présents et ils m'encouragent.

À la fin de mes études, ma mère m'informe que Jacques Savignac, le jour de notre séparation a prétendu « Dans pas plus de trois mois, France me suppliera, à genoux, que je la reprenne»

Mon père et elle se seraient ruinés pour m'assurer une vie sans lui. Ils ont vécu plusieurs années à ses côtés et ils se refusaient de m'imaginer à nouveau avec cet homme. Ce jour-là, maman m'a avoué tellement regretter la gageure du premier soir de notre rencontre. Je la rassure, rien n'aurait changé.

Après le mois terminé, elle m'avait remis le montant de la gageure. J'ai eu un an pour le laisser et j'ai choisi de rester avec lui et de le marier. Je la remercie de sa présence à mes côtés.

Mes parents ne m'ont jamais laissé tomber, rendant possibles mes études universitaires, ils ont également facilité la vie de mes enfants. Gardiennage, préparation des repas, devoirs et leçons, achat de skis, argent pour se nourrir, rachat de ma bâtisse, achat d'une *Ford Escort* neuve pour me rendre étudier à l'Université de Trois-Rivières, remboursement de la dette du prêt à la fin de mes études, la liste est longue de l'aide qu'ils m'ont offerte et de leur disponibilité.



Je n'aurais jamais pu, sans leur présence, terminer mon certificat en sciences-comptables.

On est en avril 1984, j'ai trente-cinq ans, je termine les derniers cours du Certificat universitaire.

C'est assez ! Grâce à l'expérience pertinente, je possède maintenant suffisamment d'études pour passer les quatre évaluations nécessaires pour devenir membre de l'ordre des CGA, comptable général accrédité. Je me présente aux examens et j'en réussis trois sur quatre. J'ai échoué l'examen de comptabilité, ma matière la plus forte. Ayant terminé une heure avant tout le monde, j'ai vérifié mes réponses et j'ai pensé qu'il y avait un piège dans une question. J'ai barré les quatre pages de présentation et j'ai recommencé une nouvelle réponse.

Malheureusement, ma première idée était la bonne et cette réponse m'a valu d'échouer le test par quatre points. Je dois attendre un an avant de refaire l'examen.

Je veux travailler!

Je corrige mon CV, je présente des demandes d'emploi dans Joliette et les environs. 4,00 \$ de l'heure, c'est tout ce que les compagnies m'offrent. Personne ne reconnaît mes études, je n'ai pas d'expérience.

Je me rends donc à Montréal pour présenter mon C.V.. Des employeurs m'offrent 10,00 \$ de l'heure. Je dois déménager ! Vendre la propriété de Crabtree et me rendre là où je recevrai un salaire acceptable. Maman m'y encourage. Papa est en désaccord avec cette décision.

« Pourquoi déménager ? Pourquoi ne pas rester à Crabtree ? Nous t'avons aidée à vivre, nous pouvons poursuivre ! T'es bien avec nous ! »

Alors, maman et moi, nous lui expliquons qu'il n'est pas normal qu'ils aient à s'occuper de moi et de mes trois enfants toute leur vie. Ils ont déjà donné énormément plus que la plupart des parents ne le feraient. Je dois maintenant voler de mes propres ailes. Je suis donc partie le lundi de la semaine précédant Pâques à la recherche d'un appartement. J'ai trouvé sur le boulevard de Rome, à Brossard, un logement confortable.



En plus, il est libre, aucun occupant. J'ai appelé mes parents pour les aviser que j'y passe la semaine pour peindre.

Le dimanche de Pâques, mon frère Normand me ramène, il me laisse à l'église à Crabtree, pour que j'assiste à la messe de Pâques, il est 11H00. Lui se rend chez mes parents. Quelques minutes plus tard, j'entends le curé m'appeler dans son micro, mon frère veut me parler. L'église est pleine, je suis au jubé. Mon frère monte et il m'annonce que papa est affaissé dans son fauteuil, écouteurs aux oreilles pour écouter sa musique. Il est mort. J'ai pleuré, fort ! C'est la dernière fois que les gens du village de Crabtree m'ont entendue. Je reviens chez moi avec mon frère, maman appelle Denis Roy, le service funéraire aura lieu à Sainte-Perpétue et, à partir d'aujourd'hui, elle restera avec ses deux frères qui sont seuls depuis le décès de leur mère.

Une offre d'achat a été présentée et acceptée pour la propriété de Crabtree qui devient maintenant propriété de la succession. Papa me l'a achetée, il y a quelques années, la succession n'a qu'à s'entendre pour signer les papiers de revente.

Tel que prévu, nous avons dîné tous ensemble autour de la table, maman, les trois frères, moi et nos enfants. À 16H00, le corbillard arrive, Denis amène le corps de papa à Sainte-Perpétue. Maman part avec Denis, elle s'en va chez ses frères. Jamais plus elle n'a mis les pieds dans sa demeure de Crabtree.

Papa a insisté, il ne voulait pas que je parte. Je ne l'ai pas entendu, je n'ai pas écouté, il est mort. J'étais la fille à son père, il m'aimait, pourtant il ne m'a jamais dit «Je t'aime !», jamais. Je vivais et je respirais son amour. Mon père a tout fait pour moi depuis ma naissance. Il n'était pas parfait, ses défauts ont égalé l'amour qui me liait à lui. J'étais sa raison de vivre. Lorsque j'ai appris sa mort, je ne me suis pourtant pas sentie coupable. J'étais peinée, il allait me manquer. Personne d'autre que lui ne va m'apporter la sécurité qu'il m'a toujours offerte.

La vie continue, j'ai trois beaux enfants qui devront, un jour, prendre leur essor, eux aussi. L'exemple de mes efforts est le plus bel à leur laisser. Enrique Iglesias nous dit «*On apprend à être heureux quand on comprend que d'être triste ne sert à rien*».

...

Maman, à soixante-douze ans, réside maintenant avec ses frères. Raymond et moi nous la visitons régulièrement. À chacune de nos visites, elle affirme que les fenêtres de la maison ne sont pas propres alors nous lui en lavons quelques-unes au hasard. Un jour, à notre arrivée, elle est debout dans la pelle du tracteur que conduit Charles pour l'approcher de la maison et lui permettre de laver les fenêtres de la cuisine. Nous en sommes aussi fascinés qu'éberlués. À tous les trois ou quatre mois, nous avons fait le tour du lavage de ses fenêtres. Ce n'était pas suffisant !

L'été, elle a un immense jardin dont tous, ses enfants et petits-enfants, nous profitons. Elle nous offre de rapporter les produits de sa récolte : radis, fèves, concombres, tomates, laitues, maïs, patates, rhubarbe. Lorsque nous descendons pour la rencontrer et jaser, au temps des récoltes, tous, nous repartons, les bras pleins de légumes de son potager. Ils sont bons, nous en sommes fiers et elle aussi. De pouvoir nous donner et notre plaisir d'accepter sont ses plus grands bonheurs.

Elle a semé un jardin et récolté à tous les ans. Même l'année de son décès au mois de mai, le jardin était semé. Elle est décédée en juin et la récolte d'août a mis fin à la production maraîchère sur le terrain des Morin du rang Saint-Edmond à Sainte-Perpétue.

Depuis le décès de papa, maman sortait rarement du village de Sainte-Perpétue. Elle a pris soin de ses frères pendant quinze ans, tout aussi bien qu'elle a continué de prendre soin de ses enfants. J'ai toujours été très près d'elle, j'ai tellement confiance en elle.

Puis elle est décédée. Ce sera maintenant difficile pour moi de vivre sans pouvoir me confier à elle, sans partager mes insécurités avec elle.

Maman, que ton âme repose en paix. Nous nous sommes tant aimées!



*Si tu ne peux pas voler, alors cours
Si tu ne peux pas courir, alors marche
Si tu ne peux pas marcher, alors rampe,
mais quoi que tu fasses,
tu dois continuer à avancer*

MARTIN LUTHER KING

TRAVAILLER OU VIVRE DES PRESTATIONS DE B.S.

Au lendemain des funérailles, avec l'aide de mon cousin Pierre, qui m'encourage à parfaire mes connaissances comptables, j'ai trouvé un premier emploi à Longueuil, dans une compagnie de construction d'immeubles commerciaux. J'ai pris de l'expérience. Pendant plusieurs années, la présence de Pierre Daneau dans ma vie a été importante, je l'ai grandement appréciée lorsque je suis déménagée à Brossard. Je me souviens qu'il affirmait

«Rappelle-toi, la vie ne serait pas la même si tu n'y étais pas»

J'ai écrit cette phrase au babillard et elle m'a suivie de nombreuses années. Pierre est mon cousin et l'un comme l'autre, nous sommes divorcés et seuls. Alors, nous aimons bien prendre un verre ensemble, aller au resto, jaser de tout et de rien, jouer aux cartes avec ma belle-sœur Yolande et mon frère Jacques. Sa formation de comptable professionnel m'est d'une aide sans égale et sa présence diminue le stress que m'apporte la solitude.

Mes enfants grandissent, nous sommes à l'aise. Pierre Daneau et moi avons loué un espace dans un centre commercial de Greenfield Park qui devait prendre son essor. Nous avons installé un kiosque de crème glacée. J'ai investi l'argent de l'héritage de papa dans ce commerce.

Depuis un an maintenant que le commerce fonctionne, il y a encore très peu de clients dans le centre commercial, la majorité des locaux ne sont pas encore occupés. Je dois fermer ce local de crème glacée, casser mon bail. Le loyer mensuel est trop élevé, nos pertes sont trop importantes. Ma famille doit vivre et mon salaire est insuffisant pour éponger les pertes du kiosque. Nous devons fermer au plus vite! Ma décision déçoit beaucoup Pierre qui croyait réussir, mais je ne suis pas assez à l'aise financièrement pour supporter plus longtemps les pertes qui s'accumulent.

L'héritage de papa y est resté. J'ai récupéré les crédits d'impôt de ces pertes d'entreprise. Ils m'ont permis de joindre les deux bouts pour les deux années subséquentes. J'aurais bien aimé, moi aussi, que notre projet réussisse. C'était une expérience qui en valait la peine. Cependant être présents sept jours par semaine, à tour de rôle, Pierre, moi et les enfants, dans ce kiosque, à attendre des clients qui n'y sont pas, c'est ennuyant... en plus d'être appauvrissant.

Nos routes à Pierre et moi se sont, finalement un jour, éloignées. Sa présence et son aide sont encore gravées dans mon esprit. J'espère que moi aussi j'ai aidé quelqu'un autour de moi, que j'ai donné au suivant, comme d'autres m'ont aidée.

...

Un dimanche, Isabelle revient d'une fin de semaine passée chez son père à Crabtree. Elle me supplie de ramener François vivre avec nous.

«Il termine sa sixième année, mais il doit la refaire, il n'a pas réussi ses examens. Papa est incapable de lui montrer comment étudier. Il est très impatient. Maman s.v.p., je veux qu'il revienne vivre avec nous, toi tu sauras l'aider»

«Alors, demande-lui de venir passer une fin de semaine pour qu'il s'assure de son intérêt d'être ici, à Brossard, dans le logement que nous avons loué sans penser qu'il viendrait y vivre»

François vient passer une fin de semaine dès qu'il peut. Quand je lui demande s'il veut rester avec nous et recommencer sa sixième année, à Brossard, il me regarde et il me répond

«Tu sais maman, je ne t'aime pas, mais je sais que tu es la seule à pouvoir m'aider. J'accepte de revenir parce que je veux réussir mes études, mais après, je repartirai vivre avec papa»

Je ravale! Moi aussi je veux qu'il réussisse. Qu'il réussisse ses études, qu'il réussisse sa vie. Je veux qu'il soit heureux et je veux lui donner toutes les chances possibles. Pourtant je suis «maman» et responsable de leur adolescence.

Je serai contrôlante. Même si je n'ai que deux chambres, je lui trouverai une place où dormir. Il pourra coucher dans le salon, ce n'est pas intime. Je n'ai rien d'autre à lui offrir pour l'instant. À lui de décider de son avenir.

En septembre, je l'ai inscrit à l'école de Brossard. Il habite avec nous. Il a commencé pour une deuxième fois sa sixième année, il a réussi haut la main. Il est entré au secondaire et il a continué d'obtenir des notes satisfaisantes à chacune des années scolaires suivantes.

Souvent le soir, je suis chez ma belle-sœur Yolande et mon frère Jacques qui demeurent aussi à Brossard. Ou bien les enfants ont des activités en soirée ou bien ils sont avec moi, ils me suivent partout. Je me souviens du soir où mon frère m'a avoué que mes enfants sont plus calmes depuis que je vis seule avec eux.

«Le changement se remarque à chaque jour, ils ne sont plus les mêmes, j'en suis agréablement étonné»

Merci mon frère, une fois encore, j'entends que je ne dois pas regretter ma décision d'avoir divorcé. À regarder avec une certaine distance les jours sombres qui sont derrière moi, je comprends que mes enfants ont payé pour les années de frustration, de rage, d'indifférence qui alimentaient notre relation. Jacques Savignac utilisait mes moments de colère pour s'approprier l'amour de mes enfants.

Maintenant que ces années sont passées, chacun de nous peut mieux respirer. Le commentaire de mon frère me rassure encore un peu plus.

Mon frère a beaucoup, lui aussi, facilité ma vie. Toujours à l'écoute, il s'est souvent rendu disponible pour une partie de cartes, pour une sortie, pour un resto ou encore pour une discussion à propos de mes nombreuses insécurités. L'été, les enfants et moi nous profitons de sa piscine et nous mangions souvent ensemble. Lorsque, plus tard, j'ai connu Raymond, je me souviens de la remarque que mon frère lui a faite

«Tu sais, être responsable de mes deux femmes, mes cinq enfants, mes trois propriétés, ce n'est pas toujours facile. Il était temps que tu arrives pour me redonner un peu de tranquillité»

Certaines périodes ont été difficiles avec ses deux femmes, Yolande et moi, ses cinq enfants, les deux siens, les trois miens et ses trois bâtisses, la sienne, et les deux miennes puisqu'au moment où j'ai connu Raymond, je venais à peine de me libérer de la propriété vendue en septembre, mais dont les propriétaires ne prenaient possession qu'en juillet de l'année suivante. Je l'aime mon frère et j'aime aussi Yolande, sa femme, ils se sont rendus disponibles et ils m'ont ouvert, tout grand, la porte de leur maison.

. . .

Je travaille cinq jours par semaine. Aucun adulte n'est chez nous au retour de classe des enfants. Je finis souvent de travailler vers 18H00. Je pourrai être fière de moi, mes études m'auront permis d'occuper des postes de responsabilités, je suis satisfaite des efforts fournis. Je gagne un salaire qui me permet maintenant de subvenir aux besoins de mes enfants. Déjà depuis plusieurs années, leur père a cessé de payer la pension alimentaire qu'il doit verser. Lorsque mes enfants vont passer quelques jours avec leur père, ils reviennent constamment bouleversés. À leur retour, ils me demandent «Maman, c'est vrai que tu volais l'argent de papa quand tu vivais avec lui?»

ou encore

«Papa me dit que tu gardes pour toi tout l'argent qu'il t'a donné pour nous» Chaque fois qu'ils vont chez lui, les enfants reviennent tout mêlés. J'ai beau leur répéter que le cerveau n'a pas le sens de l'humour, qu'il est important de choisir nos mots, je suis impuissante devant le ravage que les paroles de leur père produisent dans leur cerveau.

Avant de nous marier, lorsqu'ensemble, tous les deux, nous discutons de l'éducation des enfants à venir, je disais espérer voir mes enfants me dépasser, être plus que ce que je réussirai à être, ce sera gratifiant et j'aurai réussi ma vie. Permettre à mes enfants d'être autonomes, confiants, éviter de les garder sous mon aile, donner à mes enfants le goût d'aller plus loin, c'est l'héritage que je me propose de leur offrir.

La vision de Jacques sur l'éducation est à l'opposé. Il affirme que les parents doivent toujours rester supérieurs aux enfants, qu'ils sont les maîtres, sans quoi, sa vie sera un échec personnel.

Le premier emploi de mes enfants, à l'âge de onze ans, a été de vendre des beignes Dunkin Donuts, de porte-à-porte, à Crabtree, une fois par semaine. Plus tard, à Brossard, ils se levaient à 6H00 le matin pour vendre les journaux au coin de la rue.

J'aurais aimé être riche et ne pas les obliger à travailler si jeunes. J'aurais aimé qu'ils aient un père qui me respecte. Je les ai mis au monde sachant que je ferais mieux, moi, sachant que mes enfants seraient bien. J'avais tant d'amour à leur offrir.

« Avoir et Être », vous connaissez ? Pour que mes enfants puissent avoir les compétences pour mieux réussir leur vie, je me suis instruite, j'ai travaillé, je leur ai offert un toit, j'étais présente, je voulais être signifiante ! Je me suis instruite à trente ans, non pas pour posséder de l'argent, je pensais plutôt être un exemple pour eux.

Avoir et Être :

*Loin des vieux livres de grammaire,
Écoutez comment un beau soir,
Ma mère m'enseigna les mystères
Du verbe être et du verbe avoir.
Parmi mes meilleurs auxiliaires,
Il est deux verbes originaux.
Avoir et Être étaient deux frères
Que j'ai connus dès le berceau.
Bien qu'opposés de caractère,
On pouvait les croire jumeaux,
Tant leur histoire est singulière.
Mais ces deux frères étaient rivaux.
Ce qu'Avoir aurait voulu être
Être voulait toujours l'avoir.
À ne vouloir ni dieu ni maître,
Le verbe Être s'est fait avoir.
Son frère Avoir était en banque
Et faisait un grand numéro,
Alors qu'Être, toujours en manque
Souffrait beaucoup dans son ego.
Pendant qu'Être apprenait à lire
Et faisait ses humanités,*

*De son côté sans rien lui dire
Avoir apprenait à compter.
Et il amassait des fortunes
En avoirs, en liquidités,
Pendant qu'Être, un peu dans la lune
S'était laissé dépossédé.
Avoir était ostentatoire
Lorsqu'il se montrait généreux,
Être en revanche, et c'est notoire,
Est bien souvent présomptueux.
Avoir voyage en classe Affaires.
Il met tous ses titres à l'abri.
Alors qu'Être est plus débonnaire,
Il ne gardera rien pour lui.
Sa richesse est tout intérieure,
Ce sont les choses de l'esprit.
Le verbe Être est tout en pudeur,
Et sa noblesse est à ce prix.
Un jour à force de chimères
Pour parvenir à un accord,
Entre verbes ça peut se faire,
Ils conjugueront leurs efforts.
Et pour ne pas perdre la face
Au milieu des mots rassemblés,
Ils se sont répartis les tâches
Pour enfin se réconcilier.
Le verbe Avoir a besoin d'Être
Parce qu'être, c'est exister.
Le verbe Être a besoin d'avoirs
Pour enrichir ses bons côtés.
Et de palabres interminables
En arguties alambiquées,
Nos deux frères inséparables
Ont pu être et avoir été.*

Texte de :
Yves DUTEIL

À trente-cinq ans, je suis belle, assez mince, élégante et fière de moi...

Et seule ! Je n'ai pas d'amoureux.

Une personne de mon entourage me propose de sortir avec un riche ami, un homme marié qui pourtant ne veut pas quitter sa femme. Je profiterais de belles sorties, de bons moments, de voyages, aux frais de cet homme. Je n'ai pas eu à réfléchir bien longtemps. La personne ne m'intéresse, mais alors, pas du tout. La réponse est vite donnée. Je pense encore aujourd'hui que les coïncidences, les hasards, peu importe, qui se présentent à tout moment sont des rendez-vous avec la vie.

Cette offre me permet de réfléchir sur les valeurs morales de la demande. J'ai de jeunes enfants, je peine à joindre les deux bouts, il m'offre la facilité, est-ce que je donnerais une réponse différente à quelqu'un qui me plairait ? Si je cède, jusqu'où ira l'acceptable ?

. . .

Je n'ai pas trouvé, dans cette compagnie de construction, la qualité d'emploi que je cherche. Autant la vulgarité du président, son manque de respect envers les femmes et les revenus et dépenses non déclarés sont venus à bout de ma patience. Une annonce d'un journal local indique qu'une pâtisserie, «Les Cuisines du Goutillon» à Brossard, recherche une personne pour informatiser son système comptable. J'ai posé ma candidature. Et j'ai été choisie; j'ai donc remis ma démission à mon employeur.

Durant ces années, mes enfants sont cadets de l'Air, «Escadron 898 Brossard». Là aussi je suis membre du comité d'administration, je cherche à leur trouver du financement, je participe à des sorties. J'apprécie me sentir en partie responsable de la réussite des organisations. Je suis une parmi d'autres, comme les grains de sable, un à un, forment les plages de la mer. Si je n'y suis pas et si les autres n'y sont pas, les activités de nos jeunes n'existeront pas. C'est ma motivation à participer. Et c'est aussi ma façon d'être utile socialement, de me donner une raison supplémentaire d'exister. Je ne suis pas née pour rien. C'est un moyen d'être différente. Toutes ces activités me permettent aussi d'être près de mes enfants, de pouvoir parler de leurs activités avec eux.

Depuis que j'ai loué à Brossard, le concierge me darde de commentaires désobligeants. «Vos enfants font trop de bruit avec leurs souliers de cadet, ils dérangent les locataires» Votre gars a encore grimpé à l'arbre devant votre appartement, c'est dangereux » « Vous allez devoir partir, je ne peux pas tolérer tant de bruit dans votre appartement alors que vous êtes encore au travail et qu'ils reviennent de l'école »

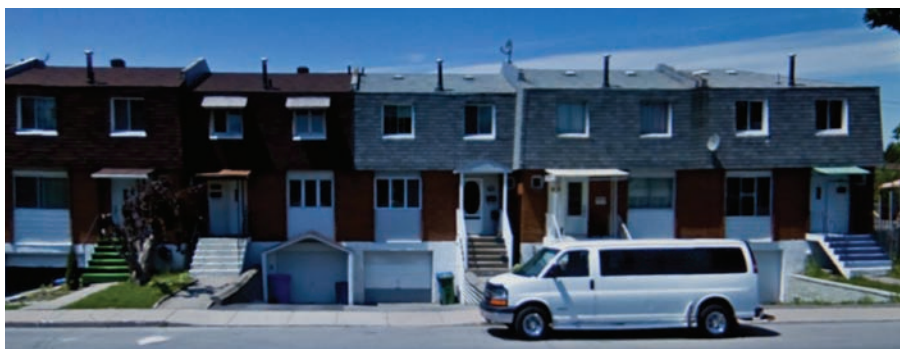
J'en ai assez ! Je recherche une propriété à prix abordable.

En 1985, une maison de ville, dans six unités attachées, propre, 43,000 \$. Elle sera la nôtre ! Elle est plein centre, moins dangereux pour le vol puisqu'il n'y a aucun accès par la cour qui est enclavée. C'est le toit gris-vert adjacent au toit brun de la photo.

Je n'ai pourtant jamais eu d'emprunt bancaire à mon nom. Je pars rencontrer le directeur de la Caisse populaire de Brossard. Elle est située juste devant mon logement. Je complète une demande d'emprunt, je fais part de mon inquiétude au directeur puisque je ne connais pas mes capacités de remboursement, je n'ai encore jamais emprunté. C'est lui qui me rassure. Il m'affirme que je n'aurai aucun problème à rembourser l'emprunt avec le salaire que je gagne.

C'est excitant! Je suis chanceuse.

Je retourne rencontrer le concierge. Je peux quitter huit mois avant la fin de mon bail. Il est très satisfait, il n'exige aucun dédommagement, je suis libre de partir quand je veux.



Incroyable! Je l'ai vite trouvée.

Alors je déménage au «1313 Bellevue Sud», à Greenfield Park, en novembre 1985. Une toute petite maison de ville, sur trois étages, les deux chambres sont à l'étage avec la salle de bain. Une salle d'eau, salon et cuisine sont au rez-de-chaussée. François occupe le sous-sol aménagé en chambre. Une pente descendante pour se rendre au tout petit garage, je n'y rentre pas mon auto, mais je dois la stationner dans cette allée.

C'est propre, impeccable! N'ayant pas de poêle, ni réfrigérateur, ni lave-vaisselle, j'ai acheté ceux des vendeurs, pour une somme dérisoire. Tout est tellement frotté, lavé, propre, je n'ai qu'à poser mes meubles. Les propriétaires-vendeurs ont trouvé que j'étais tellement occupée, seule, avec trois enfants, ils ont nettoyé les murs, les planchers, ils ont aussi tassé les appareils électriques qu'ils m'ont vendus pour s'assurer de nettoyer en arrière. Même l'intérieur des appareils est nettoyé. JAMAIS, jamais, un déménagement n'a été aussi simple. Le soir, tout est en place, mon frère Jacques vient installer les bases de lit, les rideaux. Quand je m'endors, je remercie Dieu d'être présent dans ma vie.

La voisine est venue m'expliquer, dès notre première semaine, que mes enfants sont turbulents, qu'ils se pendent à notre abri d'auto qui ne tiendra pas longtemps le coup et que les amis sortent par la porte arrière lorsque j'arrive par la porte avant.

« Bienvenue à Greenfield Park! »

« Merci, je suis bien contente de connaître une gardienne, ne vous gênez pas de venir m'en parler dès qu'un événement survient »

Lorsqu'elle retourne chez elle, mes enfants n'en reviennent pas.

« Maman, tu ne la crois pas, n'est-ce pas? »

« Mais oui, pourquoi pas? Je suis très contente! À partir d'aujourd'hui vous avez une nounou à temps plein »

Je l'ai très rarement revue.

Mes enfants doivent débayer l'auto, le banc de neige laissé par la déneigeuse et m'aider à remonter la pente en poussant l'auto chaque fois qu'il y a une tempête. Réal Béchard, le mari de Claudette, ma nounou, se levait, à chaque tempête, pour déneiger gratuitement mon entrée. Il venait la souffler. Peu de temps après notre arrivée, il a perdu son emploi. « Petite Fleur », marque reconnue des desserts de Steinberg, a fermé ses portes. Il se levait encore pour débayer mon entrée même s'il ne se rendait plus au travail.

Les trois enfants sont au secondaire, à l'école de la région. Chantal essaie toujours de plaire à chacune des personnes qui l'entourent. Elle est discrète et à son affaire.

Isabelle est en pleine crise d'adolescence. Elle la vit sa crise! La rage au cœur, parce qu'elle a treize ans, elle décide de gérer la place. Elle m'avise que je n'ai plus d'ordre à lui donner. Elle veut organiser sa vie à sa guise et brasser la baraque. À peine quelques semaines plus tard, l'école m'appelle. Le directeur vient de suspendre Isabelle parce qu'elle s'est battue avec une autre jeune fille. Je dois vite réfléchir à la solution qui s'impose. L'attitude qu'elle a, depuis quelque temps m'oblige à sévir. Je voudrais tellement que ce soit facile! Pourtant, je comprends que notre situation familiale est un facteur aggravant. Un père qui, même s'il ne reste plus avec nous, dénigre continuellement la mère d'un enfant ne facilite pas la bonne entente familiale. Le cerveau n'a pas le sens de l'humour. Je ne peux pas la blâmer, je ne peux quand même pas tolérer ses gestes. Elle n'ira pas à l'école, elle ne peut quand même pas rester à la maison. Elle aura trop de toute la journée pour ruminer sa rage. J'ai donc pensé que le mieux c'est de l'envoyer réfléchir à la campagne, loin de ses amis et surtout, loin de moi.

J'appelle donc maman à Sainte-Perpétue et elle accepte de la garder. C'est sûrement la meilleure idée que je n'aie jamais eue. Après sept jours de réclusion, les bénéfices sont clairs. Elle a vécu un merveilleux temps avec sa grand-mère et à son retour, jamais plus, elle n'a eu de suspension d'école, ni de dispute à poings fermés avec sa mère.

Quant à François, il est plus souvent à l'école que chez nous. Les fins de semaine, il rejoint son père. Je le vois à peine que le temps d'effectuer ses travaux scolaires.

Ils sont encore des cadets de l'Air.

Je travaille toujours aux «Cuisines du Goutillon», mon employeur apprécie mon travail, le vérificateur est très satisfait que j'aie rétabli le pont entre l'entreprise qui leur a vendu le logiciel de comptabilité et nous, «Les Cuisines du Goutillon». La personne que j'ai remplacée n'avait aucune expérience en informatique, elle avait réussi à créer un conflit. Impossible de trouver de l'information concernant le logiciel et il n'existe aucun manuel d'utilisation.

Peu de temps après mon arrivée, la communication s'est rétablie, le programme comptable fonctionne et tout le monde est heureux. Avec tout ce qui s'est passé dans ma vie depuis que j'ai cessé d'étudier, j'ai mis de côté l'examen de comptabilité que je dois réussir pour devenir membre de l'Ordre des CGA. Je travaille, je gagne un revenu suffisant pour subvenir aux besoins de ma famille, je n'ai pas le goût de me remettre aux études pour réussir cet examen.

Je dois raconter l'expérience vécue un jour de travail aux «Cuisines du Goutillon». En réalité, c'est à la banque que l'incident s'est produit. Je prépare et je dépose l'argent des recettes de la pâtisserie à la Banque Nationale du Canada de Brossard. Je suis donc à la banque, plusieurs clients attendent en ligne pour être servis. Un voleur cagoulé entre et il saute sur le comptoir des caissières. Un autre, mitrailleuse à la main, reste à l'entrée de la banque. Je regarde, stupéfaite, le déroulement et je pense à combien il est important que tout le monde reste calme. Que personne ne panique! Les clients devant moi jasant ou regardant n'importe quoi. Je suis étonnée de constater que personne ne réalise ce qui se trame. Le voleur par un geste de la main tasse une caissière qui, muette, paniquée, recule jusqu'au mur derrière elle. En deux secondes, il pige les plus gros billets de son tiroir-caisse et marche sur le comptoir jusqu'à la caissière suivante. Avec le même geste, la deuxième caissière obéit et recule au mur elle aussi. Après avoir ramassé le contenu de huit tiroirs-caisses, il saute sur le plancher et il s'enfuit en même temps que son complice.

Ce n'est qu'à ce moment qu'une caissière crie qu'elle vient d'être volée et que le comptable prend conscience de ce qui arrive. Il va fermer les portes de la banque, au même moment quelqu'un d'autre appelle les policiers et je dois attendre plus d'une heure avant de pouvoir quitter la banque avec mon millier de dollars encore en main.

J'ai assisté, en direct, à un véritable vol de banque. Si je ne l'avais vu, jamais je n'aurais cru qu'une caissière, tout à côté d'une autre, puisse travailler sans se rendre compte qu'un vol se commet à deux pieds d'elle. Pourtant, j'ai bien vu le visage des caissières blanchir sous l'effet de la peur, un après l'autre, au moment où le voleur se présentait à elle, lui faisait face, debout, sur le comptoir.

L'événement se déroule devant mes yeux et pour le moment je n'éprouve rien. Ma réaction dépendra de celle des personnes à l'intérieur de la banque. Lorsque les voleurs se sont enfuis, j'ai été soulagée. Rien d'irréparable ne s'est produit.

...

En dehors de mon travail que j'aime beaucoup, notre vie est également remplie d'activités. Les enfants ont de nouveaux amis. Je suis maintenant sans souci.

À l'hiver de 1987, Chantal demande à aller travailler en Ontario pendant l'été. Au babillard de l'école est affichée une offre d'emploi, gardienne d'enfant dans un milieu anglophone. Chantal insiste pour que je l'autorise à y aller. Elle veut apprendre l'anglais, elle veut prendre l'air. Elle a seize ans, elle est tellement raisonnable, pourquoi lui refuser cette chance.

Lorsque ses classes se terminent en juin, elle part habiter à Toronto chez la responsable des placements-étudiants qui croit que Chantal sera d'une aide inestimable. Elle se débrouille assez bien en anglais et elle a assez de jugement pour faciliter la communication entre les employeurs anglophones et le personnel francophone.

Même inquiète de son départ, je suis la femme la plus fière d'être la mère d'une adolescente si responsable. Elle m'écrit quelques fois pour m'expliquer combien elle est ravie de son emploi et quand arrive le mois d'août, c'est presque à reculons qu'elle revient au Québec. Elle a d'abord insisté pour que j'autorise une année d'étude en Ontario. Suite à mon refus, désappointée, à reculons même, elle est revenue en prenant un train qui la ramènera à Montréal.

Je me rappelle de son arrivée à la gare. Une belle fille, adulte, bilingue, tellement autonome. Elle a repris ses classes comme prévu. Elle a retrouvé ses amis et elle a aussi recommencé à travailler au Burger King.

...

J'ai à peine demeuré deux ans au « 1313 Bellevue Sud ». Par hasard, un agent d'immeuble de ma connaissance, m'affirme qu'il peut vendre ma propriété pour 72,000 \$. À ce prix, je vends tout de suite puisqu'avec ce montant, je peux acheter un bungalow, pas de garage, mais avec une allée droite, sans pente. D'ailleurs, jamais je n'ai utilisé le garage pour stationner l'auto.

L'agent a mis moins d'un mois à trouver un acheteur et j'ai sauté sur l'occasion pour devenir propriétaire d'une maison plus spacieuse, plus confortable pour tous et chacun.

La vie est belle, je suis chanceuse, je suis comblée!

Enfin, je peux déclarer que je recommence à vivre pleinement.

Nous sommes alors déménagés au « 1057 Impérial », toujours dans Greenfield Park. Je veux partager avec vous l'anecdote suivante. Je suis à la tête d'une famille monoparentale, j'ai trois adolescents qui vivent avec moi.

Mon frère Jacques et Yolande viennent m'aider à replacer les boîtes, les meubles et installer les tringles à rideaux aux fenêtres. Trois déménageurs apportent les meubles et appareils ménagers, tout ce qui reste de l'autre demeure. Lorsqu'ils arrivent, le premier morceau qu'ils débarquent du camion, c'est le frigidaire. Ils le replacent et l'ouvrent pour vérifier que tout est encore en place. Les œufs, le lait, le jus, rien n'est renversé... J'ai oublié de vider le frigo et les déménageurs l'ont apporté tel quel. Dommage que j'aie oublié le nom de cette entreprise familiale!

Occasionnellement, nous skions les fins de semaine, mais souvent Sainte-Perpétue nous appelle, nous visitons grand-maman et ses frères, les oncles Paul et Charles. Mes enfants les aiment beaucoup, moi aussi. Au retour, toujours contents, notre visite aux aînés nous a réconfortés. Nous sommes bien avec eux, ils sont accueillants, ils sont aussi tellement heureux de notre visite.

Un après-midi de 1987, je suis seule avec ma mère, je lui explique que je suis inquiète des comportements de Chantal. Il lui arrive de partir le vendredi soir pour ne revenir que le lundi. À son retour, lorsque je lui fais part de mon inquiétude, elle me serre fort dans ses bras. Elle me dit

« Maman, je t'aime, peux-tu comprendre que j'ai seize ans, si j'avais pu, je t'aurais appelée. Je n'y ai pas pensé! Maman, je t'aime, je ne veux pas que tu t'inquiètes pour moi »

La situation me bouleverse.

J'ai parlé à une travailleuse sociale, à quelques reprises. Je lui ai communiqué mes craintes. Elle a soumis Chantal à des tests. Encore là, elle me retourne à mes devoirs de mère.

« Votre fille est admirable. Tout le monde l'aime. Vous n'avez pas à vous en pré-occuper, elle veut voler de ses ailes, donnez-lui plus de liberté »

J'aime ma fille, je ne la reconnais pas. Ce n'est pas ma fille. À seize ans, Chantal a son permis de conduire parce qu'elle est responsable, réfléchie. Elle travaille au Burger King, à Brossard. Elle anime toutes les fêtes, elle s'habille en clown et elle reçoit de gros pourboires, elle aime son emploi. Je ne la reconnais pas dans l'attitude qu'elle adopte quelques fois.

J'ai besoin d'aide ! Personne ne m'entend.

Je suis inquiète ! Je crie que la situation ne tourne pas rond.

Après mes nombreuses rencontres avec la travailleuse sociale, j'ai lâché prise. C'est la recommandation de cette dernière qui juge Chantal autonome et responsable. Je suis cependant chaque fois un peu plus déroutée et embêtée.



Moi, je sais que Chantal ne va pas bien, personne ne me croit. J'ai l'air d'une obstinée. J'ai lâché prise !

Quelques mois plus tard, un samedi matin Chantal est partie travailler avec mon auto. Elle est déguisée en clown. Par hasard, (j'affirme que je ne crois pas au hasard), je crois beaucoup plus qu'il est important de croire à la vie, de croire que l'Esprit nous guide. Alors, par hasard, mon frère Jacques est chez moi pour réparer la céramique de mon bain qui est décollée.

François et Isabelle sont partis chez leur père.

Trois événements vont survenir en l'espace d'à peine deux semaines, des événements très importants qui m'amènent encore une fois plein de tristesse et d'incompréhension.

Le téléphone sonne.

C'est la responsable chez Burger King qui me demande d'aller chercher Chantal, car elle tient des propos incohérents. Mon frère est chez moi, il peut donc me conduire pour que je ramène mon auto et Chantal.

Dans l'auto, Chantal parle, parle, parle sans arrêt. Arrivée à la maison, elle parle encore, encore et encore. Le dernier mot d'une phrase devient le premier mot de la phrase suivante. Elle n'arrête jamais, jamais, jamais. J'appelle l'hôpital, je suis bouleversée, l'infirmière me suggère de la garder chez nous, l'effet va s'estomper au fil des heures. Il est midi!

À 17H00, Chantal parle toujours, n'arrête jamais, le volume, la densité du langage, rien ne diminue. Je suis très inquiète. Je rappelle l'hôpital, ils ne comprennent pas, mais il y a trop de monde à l'urgence, il ne sert à rien de s'y rendre. Mon frère Jacques a fini de remplacer la céramique, il reste avec moi. On est tous les deux déboussolés, ne sachant pas comment agir.

À 20H00, nous l'aménons à l'hôpital, elle parle toujours. Elle parle encore. Elle parle. Rendue à l'hôpital Charles-Lemoyne, les infirmières refusent d'ouvrir un dossier. Ils n'ont pas de place pour la recevoir. Ils me conseillent de me rendre à l'hôpital Saint-Luc, à Montréal. Nous nous y rendons, Jacques est avec moi. Je supplie les médecins de lui donner un tranquillisant, elle n'a pas cessé de parler depuis 11H00 ce matin, il est 23H00. Les médecins refusent, ils ne savent pas ce qu'elle a, ni qui va en prendre la responsabilité. Elle ne restera pas à l'hôpital Saint-Luc, ils n'ont pas de place.

À 3H00 le matin, une ambulance la transfère au pavillon Albert-Prévost de l'hôpital du Sacré-Cœur. Personne ne peut expliquer ce qui se passe. Personne ne veut la médicamenter. Elle parle encore et encore, toujours et toujours. Les infirmiers nous conseillent d'aller nous coucher, d'appeler le lendemain pour connaître les détails, ils nous informeront des décisions qui seront prises.

Le lendemain, le matin, le soir, souvent, j'appelle. Les infirmières m'expliquent qu'il est inutile de me déplacer, que Chantal ne peut pas recevoir aucun visiteur, qu'il n'y a aucun changement, aucun médicament n'est prescrit. Chantal parle toujours, n'arrête jamais, le volume, la densité du langage, rien ne diminue.

Elle a parlé sans arrêt pendant plus de soixante-douze heures!

Alors seulement, ils l'ont médicamentée.

Les infirmiers m'annoncent que je peux aller la visiter à l'hôpital. J'y vais. Maintenant, ses yeux fixent dans le vide... Je suis désespérée!

Qu'est-ce qui se passe ? Encore un sombre épisode de vie!

Quelques années auparavant, je me rendais à l'Université de Trois-Rivières, j'étais seule dans l'auto et je me demandais : « S'il arrive malheur à un de mes enfants, avec lequel me sentirais-je le moins coupable ? ». Spontanément j'ai pensé à Chantal. Cette jeune fille si réservée, responsable, si réfléchie, j'ai toujours eu confiance en elle, même si je suis parfois injuste parce que je suis trop fatiguée, même si je manque de patience, elle ressent sûrement l'amour que je lui porte.

Je me suis royalement trompée. Je suis à l'hôpital, à côté d'elle et je l'entends me crier « Tu n'as jamais écouté ce que je te dis, tu entends, mais tu n'écoutes pas »

Un infirmier me regarde l'air moralisateur.

Je me tais ! Je lui dirais des méchancetés. Mais ma peine est tout aussi grande.

À une autre occasion, Chantal me reproche « d'être sur le marché du travail », de n'être pas présente lorsqu'elle revient de l'école. Personne ne l'attend. Elle préférerait que je vive de prestations d'aide sociale.

Par l'exemple, j'ai cru leur montrer l'importance du travail pour obtenir ce dont ils ont besoin, plutôt que de voler, plutôt que de vendre de la drogue.

...

Au même moment, la situation se corse également à mon travail.

La fin de semaine où Chantal est hospitalisée, les patrons des « Cuisines du Goutillon » discutent afin de congédier le vérificateur. Le lundi matin, en entrant au travail, ils me convoquent à leur bureau. Leur décision est prise, le vérificateur est remercié. Ils me demandent de le remplacer. Je refuse. Je n'ai pas les compétences ni les capacités de gérer du personnel pour occuper ce poste et ma fille Chantal nécessitera beaucoup de mon temps.

« Vous devrez engager quelqu'un d'autre »

Ils me congédient aussi puisqu'ils insistent pour qu'une seule personne occupe les deux postes, celui de comptable et de contrôleur. Le travail de la représentante des produits de pâtisserie est de rencontrer tous les propriétaires d'épicerie de la région. Elle apprend que des décisions importantes viennent de se prendre à la pâtisserie. La même journée, elle téléphone et m'informe que le propriétaire du Provigo de Varennes serait intéressé de m'engager. Je suis incrédule, comment a-t-elle réussi un tel coup de maître ?

Je suis désorganisée, j'ai les yeux cernés, noirs de fatigue et elle m'offre un nouveau travail. Je peux débiter à mon nouvel emploi quand je serai prête.

J'éclate en sanglots.

Elle me rassure, elle est convaincue que je ferai l'affaire. Je n'ai même pas besoin de passer d'entrevue. Je dois leur envoyer mon C.V., leur préciser ma disponibilité, ils attendront que je sois libre. Il s'agit d'un nouveau poste, créé pour moi.

Comment exprimer ce que je vis? J'ai le cœur serré, la maladie de Chantal m'inquiète énormément. À ce chagrin s'entremêle la tranquillité d'esprit sachant qu'un nouveau travail m'attend. Je n'arrive pas à y croire.

Hasard? Toute cette inquiétude évitée parce qu'une collègue de travail se préoccupe de moi. Je suis sans mot, soulagée!

Je suis restée trois semaines à l'emploi de la pâtisserie, ils ont eu du temps pour trouver quelqu'un pour me remplacer. Je peux l'initier à son nouveau poste et surtout je peux décompresser et prendre un peu de recul concernant la maladie et l'hospitalisation de Chantal.

Je pars dans trois semaines, la direction des «Cuisines du Goutillon» se contentera du temps que j'ai à leur offrir. M'occuper de Chantal devient ma priorité. Nouvellement à l'emploi du Provigo, je ne pourrais pas adopter cette attitude.

Comme si ce n'était pas assez, au même moment que tout ce branle-bas, l'école a décidé d'envoyer François vivre chez son père. Je n'ai pas encore changé d'emploi, Chantal est toujours à l'hôpital, Isabelle et François essayent tant bien que mal de réussir en classe. Un soir, je ramasse le courrier, au retour d'une journée de travail et j'ai un subpoena, une injonction de paraître au tribunal, ce matin à 10H00 pour un changement de garde de François.

Le travailleur social de l'école s'est occupé de tout. Même de s'assurer que je ne reçoive pas le document à temps pour comparaître. Je n'ai jamais rien su et je n'ai jamais rien déboursé. Il connaît bien les Savignac dans l'école, il sait que j'ai la garde des trois enfants, que Chantal est hospitalisée. Il a décidé que j'avais suffisamment participé à l'éducation de mes enfants et qu'il est temps que le père fasse sa part.

Cet étranger a décidé ! Je n'en ai même pas été informée.

François est donc parti vivre avec son père, il aura bientôt quinze ans. Je n'ai pas eu mon mot à dire. Un peu plus, un peu moins... Je suis un pantin. Je vais où je dois, je vis une minute à la fois. Je suis désemparée, bouleversée.

J'ai simplement demandé à François si le transfert lui convient et quand il m'a répondu «oui», j'ai lâché prise. Il n'est jamais plus demeuré avec nous.

Peu de temps après, un soir, je visite Chantal au pavillon Albert-Prévost, la travailleuse sociale de l'école, qui m'a suggéré de la laisser vivre, vient me rencontrer.

Elle s'excuse de ne pas avoir fait plus. Je ne lui ai pas répondu. Je n'ai rien dit, pas un mot ne pouvait exprimer ce que je vivais.

Une travailleuse sociale, qui aurait su écouter ma détresse, au lieu de prétendre comprendre l'adolescente, aurait cherché la source du problème. Elle l'aurait vite trouvé dans les corridors extérieurs de l'école où se passait et se vendait la drogue.

...

Trois semaines, c'est vite passé dans l'inquiétude. Elle est aussi grande ma pré-occupation lorsque j'arrive à mon nouveau travail puisqu'il n'y a rien de nouveau dans l'état de Chantal. Elle est restée hospitalisée quatre mois.

À sa sortie, j'apprends que Chantal a demandé à ce que son état ne soit discuté avec personne. Il m'est impossible de savoir ce qui s'est passé, ni ce qui se passera dans les mois à venir. Chantal a dix-sept ans, elle a le droit de décider et je me dois de respecter ses choix.

J'ai demandé une entrevue avec son psychiatre. Je lui ai exprimé ma détresse face à cette attitude.

« Chantal est mentalement perturbée, je suis quand même sa mère, vous la retournez à la maison parce qu'elle n'a pas le sou et nulle part autre où aller. Elle ne peut pas travailler parce qu'actuellement inapte et vous, vous refusez de m'informer comment l'aider, pourtant je dois la soutenir. »

« Alors, parlez avec votre fille puisqu'elle a signé un refus de vous informer de quoi que ce soit. Malheureusement pour vous, Madame, c'est son droit, je n'y peux rien! »

La rencontre a duré soixante minutes. Une heure pendant laquelle j'ai crié ma peine. Je suis démunie, je ne sais pas comment agir.

Temps et peine perdus, il ne me répondra pas!

On est en avril 1988. J'ai vécu un printemps d'enfer. Je pars travailler le matin, Isabelle va à l'école, Chantal reste seule, zombie, toujours avec ce regard fixe. Elle ne parle pas, elle vit au sous-sol. Je suis désolée, inquiète. Je déteste le système hospitalier. Je suis responsable d'une enfant, mais, eux, n'ont aucun compte à me rendre.

Je crierais! Je veux savoir! Je veux retrouver ma fille. Elle est malade! Comment l'aider? Personne ne me répond.

Je suis atterrée, sans ressource, j'ai le mal de mère!

Lorsqu'arrive la fin juin, Chantal et Isabelle décident de passer leur vacance d'été chez leur père à Montréal pour être avec leur frère François. J'ai maintenant six mois d'expérience à l'emploi du Provigo, mes tâches sont bien assimilées. J'ai deux employées sous ma responsabilité, tout est sous contrôle, je suis très à l'aise à cette nouvelle place. Ici, les patrons apprécient mon travail, comme à toutes les autres places où j'ai travaillé. Cependant, lorsque je rentre le soir, il n'y a personne à la maison. Elle est vide ! Y'a pas longtemps, je n'arrivais pas à réfléchir tellement tout se passait trop vite, maintenant je suis seule.

...

Depuis sept ans, je n'ai pas d'amoureux dans ma vie. J'ai eu quelques amis. J'espérais trouver quelqu'un avec qui être femme. Cependant mon corps n'est pas une décharge à sperme, j'ai besoin de me sentir assouvie et goûter un plaisir partagé. Je n'ai rien rencontré de sérieux ! Je peux, à la limite, souligner le passage de Pierre L, un été. Les caresses nous allumaient, l'un comme l'autre, nous étions très sensibles. Mais le passage de Jacques Savignac dans ma vie a laissé des traces, elles étaient encore présentes.

Pendant mes années de vie avec Jacques, j'ai longtemps appréhendé l'heure du coucher. Les dernières années, j'allais au lit, tôt le soir. À ses approches, je feignais dormir. J'espérais toujours que ma feinte aurait l'air réaliste. J'étais angoissée et je respirais avec peine. Alors après le divorce, les quelques amis et Pierre, qui m'ont approchée... j'étais encore méfiante. Je me suis promis et je leur ai promis de ne jamais simuler le plaisir sexuel. Je n'en ai pas trouvé. Même avec tous les efforts, y mettant de la patience, les hommes démissionnent et me laissent tomber pour quelqu'un d'autre qu'ils sauront pouvoir charmer.

D'ailleurs depuis mon divorce, même si certains hommes parviennent jusqu'à mon lit, tous savent qu'ils ne demeureront pas avec moi. Ma maison appartient à mes filles et je les laisse grandir en paix. Des beaux-pères qui abusent des enfants de leur partenaire, j'en ai trop entendu parler. Mes filles n'ont aucune maison plus sécuritaire que celle que je possède. Un beau-père ne laissera pas de cicatrice sur leurs corps d'enfants.

Je reviens à Pierre, il a été bon, très doux, très gentil avec moi. Il aime cuisiner, je suis joyeuse. Il possède un chalet, nous y allons les fins de semaine, nous sommes bien ensemble. Mais à la fin de l'été, lui aussi a baissé les bras. Il admet

« Je suis à bout d'idée, je me sens impuissant, je ne pourrai pas t'aider, je ne peux pas continuer et pourtant je t'aime »

On s'est quitté. Mon cœur a eu mal. Mal, d'être honnête, de dire vrai. Mal, de ne connaître personne à qui parler. Suis-je la seule femme à expliquer ce que je vis, ce que je ressens ? Est-ce vrai que les femmes prétendent un orgasme qui n'existe pas ? Pourquoi j'agirais ainsi ? Je sais que ce n'est pas moi. Et que je n'en tirerais aucun plaisir. Alors depuis quelque temps, je suis sans amant et je suis seule. Cette année mes enfants ont décidé de passer tout l'été avec leur père. Je vais en profiter pour prendre un tournant dans ma vie. Elles sont assez grandes pour vivre ailleurs, pour agir à leur guise, pour me laisser seule. Je peux donc penser à moi !



RENCONTRER MON HOMME

Il existe une émission, Télé-Rencontre, où je décris ma personnalité, mes études, le genre de personne que je souhaite connaître. Un numéro m'est assigné. Les responsables nous offrent de présenter notre profil à la T.V. Si j'accepte, le coût pour devenir membre pour une période de deux mois est moindre.

Si je refuse, je regarde l'émission, je note un numéro de profil intéressant et j'envoie une demande au responsable de l'émission qui se charge d'envoyer mon profil à ce numéro, à cette personne qui a, nécessairement, accepté de présenter son profil.

Alors, tout l'été, j'ai recherché le profil idéal.

J'ai vu tous les genres d'individus possibles, des alcooliques, des illuminés, des maniaques de sexe. Un en particulier s'annonce propriétaire d'entreprise. Au rendez-vous donné au restaurant, il se présente, bijoux aux doigts, au poignet, dans le cou, grosse montre, un extravagant. Quand je lui demande de me parler de son entreprise, il m'explique qu'il travaille à partir de chez lui. Il place de la publicité dans les journaux à potins, pour vendre différents articles, lunettes, bijoux, linge de nuit. Les personnes doivent lui envoyer un chèque dans un casier postal. Après vérification de la validité du chèque, il envoie la marchandise. À la fin de la soirée, comme à chaque fois, je m'excuse de mettre fin à la rencontre, de ne pas vouloir aller plus loin dans cette relation et je recommence avec quelqu'un d'autre.

Je me suis inscrite à deux sessions. Le 13 septembre 1988, c'est la fin du contrat. Je ne renouvelle pas pour un troisième mandat. J'en ai par-dessus la tête de ces soirées qui ne mènent nulle part.

Un soir, avec ma belle-sœur Yolande, nous allons souper dans un bon resto de Brossard. Deux gars se présentent, ils nous payent des verres, un vide est remplacé par un autre, ils paient la facture du lunch.

Vers 11H00, je parle de partir, les gars nous invitent à sortir avec eux, mais toutes les deux, nous déclinons l'invitation. Je chuchote à Yolande de se rendre à la salle de toilettes. J'irai chercher l'auto en douce, je l'attendrai à la sortie en avant. Dans un temps qu'elle jugera raisonnable, elle s'amènera à la sortie et montera dans l'auto le plus vite possible pour que je décolle. Jamais nous ne sommes retournées à ce restaurant, je n'ai pas non plus accepté d'autres propositions du genre. Moi, j'ai eu vraiment peur !

J'ai rencontré plus de gars l'espace d'un été, que dans toutes les années passées.

On est en septembre 1988, mon inscription à l'émission de rencontre s'achève. Une fin de semaine, je sors avec un gars à qui je plais. Il m'invite au restaurant puis chez lui, le samedi soir suivant. Il me préparera un bon petit souper en tête-à-tête. J'accepte.

Durant le souper, il me parle d'ésotérisme, de textes, de prières. Il est un fan d'anges, de chandelles, de pensées positives. Moi, j'ai tellement les deux pieds bien à terre, dans le réel. Aucun geste indécent ni déplacé, la soirée se termine vers 11H00. Je reviens chez moi convaincue que je ne le reverrai pas. D'ailleurs, je reviens de travailler le mardi soir et il n'a pas encore rappelé. Je crois bien que l'aventure est terminée d'un côté comme de l'autre, je ne lui ai rien laissé espérer. Le lundi soir, mes filles ont répondu à un appel avant que je rentre. Un Raymond a laissé son numéro de téléphone et il voudrait que je le rappelle.

Il n'en est nullement question. J'ai rencontré, il y a quelques semaines, un Raymond, un pur maniaque sexuel. Je ne veux pas le revoir. Je laisse dormir le message.

Le lendemain, à 18H30, la même personne rappelle, cette fois c'est moi qui réponds au téléphone. La voix que j'entends est différente de celle du gars que j'ai vu il y a quelques semaines. C'est un autre Raymond, il a reçu mon profil. En regardant le sien à nouveau, j'apprends qu'il est né le 11 septembre 1943, il a cinq ans de plus que moi. Il aimerait me rencontrer, mais pas au restaurant parce qu'il a déjà soupé. Je l'invite quand même à se rendre à la Villa du Poulet Kentucky, à Brossard, pour prendre un café. Il faut bien se parler quelque part et je ne lui donnerai pas mon adresse. Il me demande si j'ai des enfants, l'âge qu'ils ont.

« ... Parce que j'ai élevé ma famille et je n'ai pas l'intention de recommencer »

Mon cerveau travaille vite. Dois-je répondre? Dois-je raccrocher?

... Je poursuis. «J'ai trois enfants, quinze, seize et dix-sept ans qui sont relativement

indépendants. Ils sont à l'école et ils travaillent pour se payer leurs petites sorties et leurs vêtements.»

Un rendez-vous à 18H45 confirme notre rencontre... Je dois me rappeler qu'il a soupé et que ce n'est que pour un café... Intérieurement, je sais qu'il s'agit d'une autre soirée inutile, mais, je n'ai rien de spécial ce soir, alors j'irai. Le stationnement est sur le côté du restaurant. Je vois à l'intérieur. J'arrête la voiture... par hasard, juste devant la fenêtre où j'aperçois un homme d'une quarantaine d'années assis à une table. Il a vraiment l'air désabusé.

«Ce doit être lui!»

Je sors de l'auto. Je ferme la portière et je lui envoie un petit signe de la main et un joli sourire.

«Rien!... Je me suis trompée»

«Si c'est lui, je le verrai bien à la porte d'entrée, il viendra me chercher»

Je contourne le restaurant, j'entre par la porte avant, personne ne m'attend.

«Je me suis trompée, ce n'est pas lui»

Je traverse le restaurant, je vois quelques couples, des femmes seules, pas d'homme. Je me rends au fond du restaurant, là où j'ai vu cet homme dans le stationnement à qui j'ai souri. Il est assis. Il ne se lève pas. Je lui demande s'il attend quelqu'un, il m'informe que «oui» et il m'invite à m'asseoir. Sa tenue à table ne m'inspire pas trop... Il attend que je parle.

«Si la première impression est la bonne, surtout quand elle est mauvaise, il n'a pas de chance! C'est perdu d'avance! Veux-tu me dire qu'est-ce que je fais ici?»

Alors, je lui demande d'où il vient, quel est son emploi, pourquoi il m'a appelée. Lui aussi me pose des questions semblables. Plus la conversation s'engage, plus il relève ses épaules. Ce qu'il a vécu n'a peut-être pas été facile, mais, il entend que j'ai moi aussi vécu une période difficile.

Il demeure à Chambly, je suis à Greenfield Park. Il travaille chez IBM, chef de projets, je suis responsable de la comptabilité du Provigo à Varennes. J'ai deux employées sous ma responsabilité. Les propriétaires ont également un dépanneur que j'inclus dans les états financiers du Provigo.

Je lui ai envoyé mon profil même s'il inscrit être à la recherche d'une belle, grande, blonde, non fumeuse, moi qui suis petite, brune et fumeuse, parce que je crois que son objectif est un idéal inaccessible alors que je suis un compromis acceptable.

J'ai eu droit à un premier sourire. Puis nous nous sommes raconté nos vies.

À vingt ans, il connaissait la femme de son cousin, elle a trente-deux ans et quatre enfants. Il a couché avec elle, même si elle vivait encore avec son conjoint. Une fille, qu'il assume être la sienne, est née à cette période. Il a, par la suite, pris toute la famille sous son aile. Après qu'ils aient décidé de vivre ensemble, une deuxième fille est née, Julie. L'aîné de Rita, Yves est resté avec son père. Les filles ont vécu avec leur mère, donc avec Raymond aussi. Il les considère toutes sur le même pied, elles sont ses filles. Sa femme a été alcoolique, ils ont participé aux rencontres du mouvement A.A. pendant de nombreuses années. Maintenant que ses filles ont dix-huit ans et plus, sa femme n'a plus besoin de lui. Il doit payer une pension pour ses deux enfants qui sont encore mineures. Elle a demandé la séparation, il vit seul depuis un an. Il essaie de se ramasser, mais il n'a pas beaucoup d'intérêt actuellement.

À 22H15, la conversation est bien engagée, ses épaules sont relevées. Nous voyons que les employés du restaurant s'affairent à monter les chaises sur les tables, le restaurant va fermer.

«Que faisons-nous?»

Il me suggère de poursuivre la conversation chez moi. J'accepte! Il me suit avec son auto, sans vraiment regarder le trajet parcouru. Nous rentrons. Les filles dorment, François vit avec son père. La discussion s'est poursuivie jusqu'à 4H00 du matin. C'est maintenant mercredi matin. Il faut tous les deux aller travailler. Nous nous lèverons à 6H30, mes enfants aussi. Un tendre baiser termine la soirée. Je le laisse partir. Je m'endors très vite... Et le cadran sonne. Déjà, je dois me lever.

Je suis excitée, j'ai un sentiment positif. Notre soirée a été beaucoup mieux que prévue. J'ai les deux yeux encore endormis, je pars travailler en espérant que la journée sera calme. Elle s'est bien déroulée, mais comme toutes les journées où je suis très fatiguée, une semaine plus tard, je découvre des erreurs d'inattention dans la comptabilité de cette journée-là.

Revenant à la maison en fin de journée, je pense à lui, je crois qu'il est en légère dépression. Je verrai bien au fil des rendez-vous ce qui arrivera. À peine rentrée, le téléphone sonne, c'est Raymond, il me demande si nous pouvons nous rencontrer.

« Se revoir ? Mais il faut dormir, la nuit a été courte »

« Oui, mais tu ne te couches pas à 18H00? La soirée peut se terminer plus tôt »

« Alors j'accepte, mais pas jusqu'à 4H00 cette nuit »

Il est arrivé chez moi après le souper. Cette nuit-là, les confidences, les marques d'affection, les rires se multiplient. Il m'explique qu'hier, il a mis beaucoup de temps à sortir du labyrinthe où j'habite, qu'il a à peine dormi une demi-heure. Je lui demande s'il accepte de m'accompagner au mariage de ma nièce Josée, dans deux mois. Sa réponse est spontanée et me fait sourire

«Un instant, il y a à peine deux jours que je te connais. Rien ne m'assure d'être avec toi en novembre»

À 3H00 du matin, nous acceptons de nous quitter et déjà nous savons qu'il viendra souper le lendemain. En nous voyant plus tôt, nous dormirons un peu.

La journée s'est encore bien déroulée. Comme toutes les journées où je suis très fatiguée, une semaine plus tard, je découvre une deuxième série d'erreurs, résultat de mes nuits d'insomnie de la semaine précédente.

Au souper du jeudi et du vendredi soir, il rencontre mes filles, Chantal et Isabelle. Tout va bien, tout le monde parle, jase, le temps passe. Il part un peu plus tôt pour aller chez lui ces deux soirs-là. Il est peut-être 1H00 le matin. Le jeudi soir, le garçon que j'ai vu la fin de semaine précédente m'appelle. Il aimerait sortir avec moi le lendemain soir.

«Je m'excuse, je suis occupée»

«Le samedi alors? »

«Non plus »

«Pourquoi?»

«Je n'ai pas d'explication à te donner»

«Y'a quelqu'un d'autre dans ta vie?»

Je raccroche. Le vendredi après-midi, la même personne me rappelle au bureau.

«C'est impossible, l'Amour ne peut pas se dévoiler si rapidement. Tu dois me laisser ma chance. Il n'y a pas de raison pour qu'il prenne tout ton temps, tu dois vouloir en connaître plusieurs, ne pas te tromper, donne-moi ma chance »

«Je m'excuse»

Je raccroche.

Mes tripes vibrent. Pour Raymond! Même en auto, mes allers et retours, de la maison au travail, du travail à la maison... Il occupe toutes mes pensées. J'ai hâte de le revoir, j'ai hâte d'être dans ses bras et de sentir ses caresses encore... Et encore!

La fin de semaine arrive. Il décide de m'amener chez lui, à Chambly, le samedi matin. À peine rendus, les étreintes nous amènent dans son lit. Les caresses, les égards un envers l'autre, les petites douceurs oubliées depuis longtemps, tout est enflammé pour se conquérir. Nos sens sont à fleur de peau. Les enlacements, les touchers nous amusent. Une première relation sexuelle est inévitable, c'est tellement bon. Tous les deux, depuis des années, nous recherchons de la tendresse et du plaisir. Je suis très bien. Lui aussi, je le constate.

Je l'ai informé, je ne suis pas performante au lit. Il s'en fout! Il aime les caresses, il est bien et il n'a besoin de rien de plus. Je le crois.

Il est bientôt midi, je me relève. Devant la fenêtre de la cuisine, nous effleurons nos lèvres, juste un tout petit baiser... Et le téléphone sonne.

C'est son ex-épouse. Elle vient de passer devant chez lui, elle nous a vus nous embrasser et elle exige que je sorte de là. Si je ne le fais pas, elle mettra le feu à la propriété. Raymond m'affirme qu'elle en est capable.

Alors, je lui propose de suivre son conseil, de me sortir d'ici et de s'amener avec des vêtements pour vivre chez moi pendant toute une semaine. Ce sera mieux de dormir en se collant ensemble puisque de toute façon, tous les deux, nos besoins sont de la tendresse et de l'affection.

À la fin de la soirée du samedi, Chantal et Isabelle sont couchées chez moi. Souvent, elles passent la fin de semaine chez leur père, mais pas cette fois. L'école et les activités automnales les en empêchent. Raymond a couché chez moi, avec moi. La nuit a été longue, nous dormons peu. Même de courte durée, le sommeil de Raymond a exaspéré mes filles. Au déjeuner, profitant d'un court moment d'absence de Raymond, les deux me chuchotent

«Maman, sort ce gars-là d'ici, l'as-tu entendu ronfler? C'est impossible de dormir!»

«C'est regrettable les filles, j'ai aussi très mal dormi. Il ronfle de manière étonnante comme je n'ai encore jamais entendu. Ce n'est cependant pas un ronflement qui me le fera sortir d'ici. Mieux vaut vous y habituer. Tout de suite, je vous conseille de vous y habituer et si vous ne voulez pas l'entendre, maintenant je sais que vous avez un père et vous pouvez, à votre guise, décider d'aller rester avec lui. Point final!»

La deuxième nuit ne s'est pas mieux passée. La tendresse que nous nous offrons Raymond et moi est de loin le besoin le plus élémentaire dans la pyramide de Maslow. Je peux manger, boire, dormir, respirer. J'ai la santé, un emploi, de la sécurité. Le troisième élément est défaillant, amour, tendresse, intimité. Nous buvons, un comme l'autre, à cette nouvelle source qui satisfait nos besoins affectifs. Ce n'est pas un ronflement qui va mettre fin à ce qui comble mes besoins essentiels.

Les semaines passent, nous sommes comblés. Les étreintes succèdent aux trop longues heures de travail. Les fins de semaine sont trop courtes.



Mes trois enfants et moi à l'automne de 1989

Depuis qu'elle est sortie de l'hôpital, Chantal est sous médication. C'est difficile de lui demander d'accepter de prendre ses pilules. Je surveille un peu, elle est si jeune.

«Chantal, tu n'as pas pris tes pilules encore aujourd'hui»

«Non et je n'ai pas l'intention de les prendre. Je voudrais te voir, toi, à ma place. J'ai dix-sept ans, je n'ai pas d'emploi, je ne réussis pas à l'école et tu me dis «Chantal, prends ta drogue pour être bien consciente de ce que tu vis, de ce que tu es nulle». Lorsque je ne les prends pas, je suis comme tout le monde, je me fous de tout, rien ne me dérange. Je refuse de prendre cette drogue qui me fait réaliser où j'en suis, ce que je vis»

Elle vide la bouteille, lançant son contenu derrière elle.

Je suis triste, impuissante. Je la comprends, c'est sûrement très pénible.

«Cependant Chantal, si tu réussis à dépasser cette période, tu pourras vivre normalement. Plusieurs personnes ont la même maladie que toi et ils fonctionnent avec les médicaments. Essaie! Offre-toi une chance de réussir. S.V.P.! Je vais t'aider»

Je suis très déçue d'être incapable de la soutenir, de l'aider à s'aider. Là aussi, je dois lâcher prise, garder confiance.

Bien sûr, Raymond et moi avons dû parler argent. Il vit chez moi, je paye l'épicerie, l'électricité, le téléphone, les taxes, l'hypothèque, tout le monde sait ce que c'est.

Raymond gagne 100,000 \$ par année. Il m'offre 25 \$ par semaine pour défrayer sa part de loyer. Un peu gêné, il m'explique que le prix est convenable et que le montant de son salaire n'a pas à déterminer le montant de pension à m'offrir! Il possède sa propriété, il a un chalet, pour lequel il doit continuer à payer. Il s'engage à rénover ma bâtisse qui en a réellement besoin, main-d'œuvre gratuite, du moment que je paie les matériaux. Nous apprendrons à nous connaître et plus tard, il bonifiera son offre. Ce ne sont pas les mots utilisés, mais le message laisse entrevoir l'idée. Alors, j'accepte sa proposition!



Les rénovations sont terminées la première année.

Je suis bien avec Raymond, nous nous baladons ensemble. Nous travaillons tous les deux à l'extérieur alors nous partageons également les corvées. J'époussette pendant qu'il passe la balayeuse. Il apprécie tellement les repas que je prépare qu'il lave la vaisselle et les chaudrons aussitôt que je finis de les utiliser. Il raffole des plats cuisinés à la maison. De laver la vaisselle est sa meilleure façon de me le prouver.

Nous avons tellement à nous parler que jamais nous n'écoutons la télévision. Elle est restée éteinte plus d'un an après notre rencontre. Un an sans peser sur le bouton «ON», même pas pour écouter les nouvelles.

Je me balade beaucoup plus en auto depuis qu'il est là. Il aime à se rendre au chalet et il visite tout plein de monde. Nous allons au resto. Ce sont autant d'occasions de me laisser gâter qui n'existaient pas avant son arrivée. Côté sensualité, tout va tellement bien. Il est mon petit Jésus venu sauver mon monde.

J'ai tellement vécu de moments insécurisants depuis le début de ma vie d'adulte, je me laisse porter. J'arrive à honorer mes paiements... Je laisse filer le temps, je verrai bien ce qui arrivera.

J'écrivais que la fin de semaine, nous allions à son chalet, à Saint-Donat, au bord du lac Croche. Avant de m'y amener pour la première fois, il m'a souligné qu'il n'en tient qu'à moi de décider si je veux qu'il le garde ou pas. Ma décision sera la sienne.

C'est beau quand même!

Alors, il m'y a conduit le samedi de la plus belle fin de semaine des couleurs, à l'automne. Avant même d'entrer dans le chalet, j'étais en amour avec l'emplacement. Il m'a bien parlé, sans tambour ni trompette de son chalet. Il n'a vanté ni l'emplacement, ni la quiétude qui y règne.

À l'intérieur, dans sa chambre, dans la salle de bain, c'est comme dans celle de Chambly, je trouve des revues érotiques, à pages ouvertes. Je les prends, mes yeux le questionnent.

«France, depuis plus d'un an, je suis seul et depuis longtemps je n'ai pas eu de relations sexuelles, tu me comprends, c'est quand même normal!»

La réponse me satisfait, l'explication a du sens.

Le chalet, sans nul doute, est à l'image du gars qui l'habite. Pas de finition, mais alors, pas du tout. Depuis vingt ans qu'il possède ce chalet. Rien, aucune pièce, rien n'est fini, sauf les meubles! Dehors c'est magnifique, sans finition!



La réalité, c'est que ce site est magnifique.

L'emplacement est génial ! Alors, oui, je veux bien le garder, mais il y aura du travail, plus ici que chez moi. Il me répond qu'il a l'habitude d'investir 1,000 \$ par année d'amélioration locative. Spontanément, je lui précise qu'il semble avoir oublié de l'investir depuis de nombreuses années et qu'il devra doubler la mise et s'y mettre, une pièce à la fois, s'il veut rattraper le temps perdu.

«En autant que tu seras près de moi pour me stimuler, je serai intéressé. Je déteste travailler seul, ta présence va me motiver. D'ailleurs, je veux terminer la construction de ce chalet. J'apprécierai que tu me précises tes priorités sur une liste en autant que je sois libre d'accomplir les travaux à mon rythme»

Donc depuis notre toute première année de vie commune, une liste perpétuelle de travaux à accomplir traîne ici et là, au grand déplaisir de plusieurs gendres de la famille.

Les fins de semaine, Chantal et Isabelle ne veulent pas nous suivre à Saint-Donat. Elles travaillent, elles ont leurs amis, elles sont responsables. Raymond n'a jamais eu de téléphone à son chalet. Pour que je puisse y venir, je lui demande de faire installer une ligne téléphonique. Je veux que mes filles puissent me rejoindre en tout temps.

Pendant une de ces fins de semaine où nous montons à Saint-Donat, Raymond m'a tendrement avoué qu'au restaurant de La Villa du poulet... le premier soir... lorsque je lui ai envoyé un petit signe de la main et un joli sourire, au travers la fenêtre, il était déjà conquis... Je l'avais enjôlé.

Raymond est un gars. Fier de montrer ses forces, dans le sens de ses capacités, il rénove son chalet, tranquillement, année après année jusqu'au moment de le vendre. Vingt ans de travail partiel ! Les premières années j'étais agréablement étonnée de le voir manipuler les planches pour fabriquer les cadrages des nombreuses portes et fenêtres. N'importe qui aurait acheté une varlope électrique. Pas lui ! Il utilisait des planches de pin « embouffetées », les mêmes que celles du plafond. Il varlopaît, avec un rabot, chaque planche, comme Saint-Joseph, père de Jésus, le menuisier. Les murs de bois rond compliquaient la tâche. Je suis impressionnée de le voir mesurer l'écart entre les espaces de rondins pour poser un cadrage qui épouse parfaitement le bois rond.



Il a aussi une propriété à Chambly. Des rénovations dans la salle de bain ont été commencées il y a plusieurs années, elles sont encore en chantier quand je visite sa propriété la première fois. Raymond est habile à restaurer du vieux cependant il doit d'abord se motiver !

À l'automne, il a terminé les travaux inachevés de la maison de Chambly et nous avons repeint les murs intérieurs. Ils étaient rouge, orange, bleu marine. Il sera impossible de vendre une bâtisse avec des couleurs aussi criardes. Raymond m'affirme qu'il déteste peindre. Au premier pot de peinture qu'il dépose sur l'échelle, je m'en rends bien compte. Il renverse le bol... sur le tapis du salon! Les dégâts sont ramassés et nous peindrons ensemble. Ce n'est pas important!

...

En octobre 1988, Chantal et Isabelle me demandent d'aller à la rencontre scolaire pour parler avec leurs professeurs.

«Les filles, je sais ce que vont me déclarer vos professeurs, c'est la même rengaine, à chaque année. Vous achevez vos études, j'ai confiance en vous»

«S'il te plait, maman, viens!»

Raymond leur répond «Je crois que vous ne comprenez pas. Votre mère préfère être avec moi plutôt que d'aller rencontrer vos professeurs»

Les filles m'ont regardée. Je me suis levée, je me suis présentée devant chacun des profs des deux filles. Du moins, devant ceux que j'ai pu rencontrer durant le nombre d'heures que nous réserve l'école pour cette réunion. Je n'ai rien appris de nouveau. Mes filles sont mes filles, je les connais. J'ai cependant compris une chose. Raymond n'est pas doué pour utiliser les bons mots, au bon moment. Je me souviens, le soir de notre rencontre, de son commentaire me disant qu'il a élevé sa famille et qu'il n'a pas l'intention de recommencer. Je comprends que, pour l'aimer, les actions seront plus importantes que les paroles. Je devrai décoder!

...

Raymond veut garder un contact avec ses enfants, les cinq filles étant égales à ses yeux. «Ces rencontres sont froides et sans valeur». Je lui répète à chaque fois que nous en voyons une. Il insiste, il veut garder un lien avec chacune d'elles.

En février, il doit se présenter en cour pour régler la question du divorce et de la pension alimentaire de Rita. Je ne vis pas avec lui depuis assez longtemps pour vouloir être présente. Je n'ai pas le goût de savoir ce qui n'a pas fonctionné dans sa vie antérieure. J'aime le gars que je connais.

Toutes les filles, sauf Line, sont présentes, avec leur mère, soudées contre lui. Raymond a eu tellement de peine, il n'a jamais pensé qu'elles seraient si solidaires. Il n'a jamais pensé qu'elles n'auraient aucune considération pour ce qu'il a fait pour elles. C'est inconcevable! Il a fallu plusieurs jours pour que chacune présente son point de vue au juge. Chaque soir, Raymond pleure en revenant à la maison.

Je me souviens du jugement écrit: «Parce que vous êtes un gentleman, parce que vous avez toujours payé... je vous condamne à verser la somme de...». En deux mots: «Parce que vous avez toujours payé... continuez de payer».

À partir de ce jour, chacune des filles a fermé sa porte à Raymond.

Affection, tendresse, amour, nous n'étions, tous les deux, pas encore rassasiés. Notre intimité lui a rendu plus supportable la longue absence de ses filles. C'est un peu avant cette tourmente qu'un soir, nous étions seuls et nous nous caressions. Doucement, j'ai réussi à me laisser aller.

Pour la première fois depuis dix ans, j'ai crié, j'ai joui, nous avons pleuré. Je lui offre ma confiance. Alors la chanson de Nicole Croisille, « *Une femme avec toi* » me renvoie beaucoup d'émotions. Bien qu'elle ait connu un grand succès durant les années 70, elle est au palmarès en 89 et je l'écoute et je la chante et je lui murmure les paroles, jour après jour.

Nos relations sont amoureuses, complètes et tellement satisfaisantes.

...

Durant la première année de notre vie ensemble, j'ai réussi à lui faire doubler le montant de la pension qu'il m'offre. Puis il a décidé de vendre sa propriété de Chambly. Il a fallu attendre longtemps pour recevoir une offre d'achat raisonnable. Elle s'est vendue après plus de deux ans de vie commune. Raymond avait des meubles neufs puisque sa femme était partie avec ce qu'il y avait à l'intérieur. Les nouveaux appareils électriques que Raymond s'est acheté après le divorce sont restés à Chambly. La maison est vendue, il doit donc la vider de son contenu.

Je le regarde aller, je ne veux pas l'influencer.

Depuis deux ans, je vis avec lui, nous sommes heureux. Il sait que mes appareils ont tous plus de dix à quinze ans d'usure. Je suis tellement abasourdie lorsqu'il m'annonce qu'il va utiliser les petites annonces classées pour vendre ses poêle, réfrigérateur, laveuse et sècheuse. Je lui demande s'il est sérieux... Je comprends bien que oui. Alors, aussi spontanément que toujours, je lui annonce qu'il pourra sortir de chez moi, le même jour où il recevra le montant de sa vente.

Il se ravise. Qu'est-ce que j'espère?

Je n'achèterai rien. Je m'attends à ce que les appareils rentrent chez nous et que maintenant ce sera également chez lui puisque j'exige qu'il achète sa part, une moitié, au prix que j'ai payé il y a trois ans, plus les améliorations effectuées depuis. Il doit contribuer entièrement à tous les frais inhérents, épicerie, électricité, téléphone, assurances, taxes, et j'en passe, moitié, moitié. C'est à prendre ou à laisser. Je ne négocie pas!

La proposition doit être logique puisqu'il est rationnel. Nous vivons ensemble depuis deux ans. Il me connaît assez pour décider s'il veut partager sa vie.

...

Le temps efface mieux et plus rapidement les moments désagréables lorsque la vie se poursuit harmonieusement. Après la pluie, le beau temps. Nous nous réconcilions et nous recommençons à vivre en paix.

Nous circulons passablement souvent en auto, autant pour aller à Saint-Donat qu'à Sainte-Perpétue ou encore pour nos allées et venues dans la région.

Quand je l'ai rencontré, Raymond m'a confié ne pas tellement aimer conduire. Il est lunatique, il est suiveux, il n'a pas la bosse de la conduite automobile. Moi, j'aime conduire, j'aime être derrière un volant. Je me ferai un plaisir de l'amener partout où il voudra aller. Je conduis vite, je suis même imprudente, ma réputation me suit partout. J'entends souvent des commentaires sur ma conduite téméraire.

Durant les années où j'ai vécu à Crabtree, les policiers stationnaient dans la cour du garage pour remettre des contraventions aux conducteurs téméraires. Je les connaissais tous. Alors, lorsqu'ils m'arrêtaient dans les rues de Joliette chacun leur tour sans savoir que d'autres me l'avaient déjà dit, ils me répétaient :

« France, ce n'est pas toujours moi qui vais t'arrêter pour te dire de modérer. Fais attention... lève le pied... ralentis »

La fois suivante, un autre policier du secteur m'arrêtrait et me serinait les mêmes arguments. Je riaais, je faisais un clin d'œil et je repartais sans contravention.

Je me rappellerai tout le temps d'une contravention bien méritée. C'est la fois où je suis derrière une auto, sur une route de campagne, l'auto roule en bas de la vitesse permise. Je m'approche pour laisser comprendre au conducteur d'en avant, qu'il circule trop lentement. À cause d'une double ligne, impossible de dépasser. Plus je m'approche, plus l'auto ralentit, jusqu'à ce que je décide de dépasser quand même. Alors, pour lui montrer ma mauvaise humeur, devant lui, je ralentis encore plus. Après un certain temps, j'accélère. J'accélère même au-delà de la vitesse permise. À ce moment l'auto allume ses gyrophares et me colle. Ce sont deux policiers fantômes, deux nouveaux, je ne les connais pas. Le policier, en me remettant une contravention, moindre que celle méritée, m'affirme que si j'étais sa femme, il m'enlèverait l'auto et il m'achèterait un vélo pour mes déplacements.

Je ne pourrai pas vous raconter toutes les stupidités que j'ai commises au volant d'une auto, elles sont trop nombreuses et trop dangereuses. Je ne voudrais pas que quelqu'un m'imité. La rage au volant, je l'ai connue, je l'ai vécue.

Lorsque j'ai connu Raymond qui m'affirme ne pas tellement aimer conduire, je le rassure. Moi j'aime être derrière un volant. Plus d'une fois, au cours de nos deux premières années de vie commune, je dois même avouer, souvent, Raymond me crie qu'il a peur en auto avec moi.

Dans mon esprit, je revois des scènes où je conduisais même en colère. L'image de ces situations passées m'aide à ralentir. Raymond, à force de me crier son inconfort, me convainc de réduire ma vitesse, d'apprendre à conduire d'une façon plus sécuritaire. Par contre, j'ai cessé de l'entendre répéter qu'il n'aime pas conduire. Même que, pour plusieurs années, il est mon chauffeur désigné. Il s'empresse de prendre place au volant à chacune de nos sorties en voiture. Les nombreuses contraventions avec points d'inaptitude et augmentation des primes d'assurance m'ont aidée à changer d'attitude. Je me suis assagie. D'ailleurs, j'ai vieilli, j'ai près de cinquante ans.

La routine commence à s'installer, boulot, dodo, fin de semaine à Saint-Donat, visite à ma famille, sorties avec les amis. Raymond et moi avons participé un Téléphone-Don pour notre paroisse. Il s'agissait de communiquer avec des personnes pour leur demander de verser un montant pour acheter une maison qui deviendrait le lieu d'administration et de culte pour cette nouvelle paroisse qui venait d'être fondée. Pierre Cloutier, le responsable de l'activité nous a appréciés. Plus tard dans la saison, lorsqu'est venu le temps de trouver un nouveau marguillier pour administrer la fabrique, Pierre a proposé mon nom et un de ses amis a appuyé ma candidature. Le tour est joué, me voilà marguillier de la paroisse Sainte-Marguerite-Bourgeoys. Dans le Conseil d'administration, je suis responsable des relations publiques. Je communique avec plusieurs personnes et j'organise de nombreuses rencontres et activités qui servent à unifier notre Église. Au fil du temps, ces rencontres ont créé des liens d'amitié et plusieurs personnes sont devenues notre noyau principal d'amis.



Pendant plusieurs années, nous invitons environ vingt-cinq personnes à passer une fin de semaine de camping à Saint-Donat.

À Greenfield Park, la célébration du dimanche matin, le déjeuner après la messe, les cafés au *Tim Horton* du mercredi soir après notre marche de deux km. pour nous y rendre, ma participation au conseil d'administration de la paroisse pendant trois ans et ensuite mon

engagement dans le comité de la pastorale occupent largement mes loisirs. Lorsque j'ai quitté ce comité, quelques membres flattent mon égo et se plaignent que la dynamique a changé depuis mon départ, ils s'ennuient de moi. C'est trop tranquille maintenant que je n'y suis plus.

C'est drôle, je dois préciser que ce commentaire me colle à la peau depuis toujours. Dans les comités dont j'ai été membre, je ne me suis jamais sentie plus importante qu'un grain de sable sur la plage, mais ma participation m'a fréquemment valu cette observation après mon départ. Les membres se plaignent de rencontres ennuyeuses, rares sont les personnes qui argumentent parce que peu de participants émettent une idée controversée. Pendant mes présences aux réunions, je provoque des réactions... Intellectuellement, j'aime la controverse. Suite à mon départ, Raymond a présidé le comité de la pastorale pendant plusieurs années.

...

Isabelle a terminé son secondaire en juin.



Elle a préféré vivre chez son père plutôt que de me verser le montant de pension que je lui demande. Raymond débourse le même montant que moi pour les dépenses de la maison, il a le droit de s'exprimer. Je me souviens qu'à notre premier rendez-vous, il a précisé ne pas vouloir élever une autre famille. Quand il me demande d'exiger une pension d'Isabelle qui maintenant travaille, je le comprends.

Je suis déçue qu'elle parte. Depuis plusieurs années, côtoyant leur père, mes enfants entendent des commentaires désobligeants sur ma personne. Il a constamment répété que je suis bonne à rien, que je dois lui demander d'installer un cadre, je ne sais même pas planter un clou, je suis inutile. Quand vont-ils écouter un autre son de cloche? Sûrement pas en allant vivre chez lui. Mon cœur de mère sait qu'Isabelle n'a tellement rien à apprendre à Montréal. Je n'y peux rien! Elle doit voler de ses propres ailes et faire ses propres expériences. Elle travaille comme caissière dans une station-service. Son ami de cœur, Stéphane Blain, passe la grande majorité de son temps avec elle.

Chantal ne vit plus chez nous depuis son hospitalisation du début de 1989. Un jour elle me dit : «T'sais maman, moi Raymond, il ne m'impressionne pas, mais quand je vois maintenant la joie et la quiétude dans tes yeux, alors je le supporte»

Elle dit tellement vrai. Je suis plus sereine depuis l'arrivée de Raymond dans ma vie. Puis, tout est tellement simple. Je suis beaucoup plus confiante. Enfin nous sommes deux pour prendre des décisions. Je peux communiquer avec lui. Parler de mes inquiétudes, de mes insécurités, je ne suis pas jugée. Tous ses gestes, toutes ses paroles me prouvent son amour à mon égard.

Financièrement, je n'ai plus de problème. Nous pouvons sortir, nous payer de bons restaurants, nous balader en auto pour aller nulle part. J'ai beau brûler le café ou même oublier d'aller le chercher après le travail, même si le matin j'ai promis de passer le prendre le soir, rien n'est dramatique.

Raymond ne panique jamais. Il n'est jamais fâché. Il n'y a jamais rien d'irréparable, jamais rien de grave. Tout s'explique, tout finit par s'oublier. Je lui précise que je pourrais modifier ma façon d'agir si parfois mon attitude l'incommode, il me répète constamment de rester comme je suis, de ne rien changer.

Alors oui, Chantal comprend, je suis plus tranquille avec Raymond à mes côtés!

Isabelle aura dix-huit ans au mois de mai. Bien qu'elle demeure chez son père, je la rencontre et je lui parle régulièrement. Elle m'annonce qu'elle ira vivre en appartement avec son Stéphane. Ils cherchent un logement à Longueuil, ils trouvent un petit appartement qu'ils décorent à leur goût. Puis lorsque nous fêtons ses dix-huit ans ... Surprise ! Elle nous apprend qu'elle s'en va seule dans son logement. Je ne sais pas tout à fait ce qui se passe. François confirme qu'il emménagera avec elle, si elle l'accepte. Peu de temps après, Isabelle nous annonce qu'elle vient de rencontrer son ex-amoureux Richard L, camionneur pour une compagnie de transport de poulets. Richard demeure encore à Crabtree. Elle veut à nouveau sortir avec lui. Plus jamais, le nom de Stéphane n'est prononcé.

Isabelle vient de décider de franchir une nouvelle étape de sa vie. Il y a quelques années, alors que nous demeurions encore à Crabtree, ma mère a loué la gentillesse, la force physique de Richard parce qu'elle a eu besoin de lui alors que je suis séparée et que nous avons des travaux de terrassement à effectuer, sans vouloir dépenser trop d'argent. Elle s'achète ainsi de la main-d'œuvre à bon marché. Richard vit avec une mère monoparentale, il est habitué aux gros travaux, il est le seul homme chez lui. Il accepte toujours de rendre service, encore plus à la famille d'Isabelle parce que, même tout jeune, il l'aime bien, la belle Isabelle et il espère être le plus souvent près d'elle.

François est déménagé dans l'appartement de Longueuil avec Isabelle. Il s'est acheté un gros camion. Un jour, il arrive chez moi avec des bouteilles de cognac à vendre, de très bonne qualité, à trop bon prix. J'ai refusé qu'il vende sa marchandise dans ma maison. Il ne m'a jamais plus reparlé. Est-ce que le résultat aurait été différent si j'avais dit : «Je t'aime trop François pour accepter de te laisser gâcher ta vie. Le recel, c'est un crime. Je souffrirai de te savoir en prison».

Parce que, même prononcé de façon désagréable, le message est le même, tu es mon fils et je t'aime.

...

L'année 1990 s'achève. Contrairement aux années passées, la famille se réunit chez mon frère Jacques, à Brossard, pour célébrer le Nouvel An. La plupart de nos enfants travaillent, ils demeurent aux alentours et ils n'ont plus le goût de se déplacer jusqu'à Saint-Sauveur pour une nuit. C'est plus facile de demander à un couple, Gisèle et Gilles, de se déplacer vers le groupe.

Tous mes frères sont présents, leurs femmes et la plupart de leurs enfants. Chantal aussi, avec Wayne Baron, son chum. Quand sonne minuit, tout le monde se souhaite la Bonne Année. Chantal nous annonce qu'elle attend un enfant. Elle est ravie, elle nous demande de l'être nous aussi. Je devais me réjouir! Je suis toujours à part!



Mes enfants me répètent que je ne prends jamais les choses du bon côté, que je ne suis jamais contente. Moi, je vois naître cet enfant sans aucune chance de son bord. Je ne réussis pas à fêter cette Bonne Nouvelle. Mon cœur est triste!

Dix-huit ans plus tard, une travailleuse sociale lui dira : « Audrey, tu es une perle ». Elle lui expliquera ce qu'elle veut dire : « La simplicité, le charme, un trésor précieux enfermé dans une coquille, enfouis au fond d'une eau vaseuse ». Je pense comme elle. Audrey m'aide à comprendre que peu importe d'où tu viens, peu importe ce que tu vis, personne d'autre que toi-même ne décidera qui tu es. « *Vos enfants ne sont pas vos enfants, ils sont l'appel de la vie à la vie...* » K. Gibran.

Chantal ne demeure pas avec nous, je lui parle très peu souvent. Elle déménage à Longueuil, je n'ai aucune idée comment elle vit sa grossesse. Elle a cependant l'air heureuse. Le matin du 27 août, vers 5H00, elle appelle tous les membres de sa famille. Elle vient d'entrer à l'hôpital, elle croit accoucher aujourd'hui. Elle veut que je passe lui parler avant d'aller travailler. J'y vais. Je place mon auto dans le stationnement du bowling, en face de l'hôpital, je monte la visiter, je la serre dans mes bras et je redescends. Je suis de retour au stationnement, j'ai été partie à peine trente minutes. Mon auto n'est plus là !

« Remorquage Québécois » a déplacé ma voiture. Je vois une personne endormie dans une auto, je suis certaine qu'elle est le contact du camion-remorque. Je vais lui parler. Elle me confirme le remorquage de ma voiture puisque je suis dans un stationnement privé. Elle me montre les affiches.

« Oui, lorsque le bowling est ouvert, mais à 7H30 du matin, quel rapport ? »

Elle me répond que chacun doit gagner sa vie. Je suis fâchée. Mon auto est consignée dans une de leurs fourrières... Je n'ai pas le temps, je dois me rendre au travail. Je prends un taxi. Pendant la journée, j'appelle « Remorquage Québécois », je m'enquiers d'où je peux récupérer mon auto. « À Ville Saint-Laurent ».

Chantal appelle en fin de journée, sa fille est née.

Aux dernières contractions, alors qu'elle poussait, le bébé est sorti, elle s'est exclamée « Tu es belle, Audrey » Et voilà ! C'est l'impulsion du moment qui a décidé de son nom.

Raymond vient me chercher au travail le soir, nous passons reprendre mon auto à la fourrière, coût total 140\$ pour les frais de remorquage et de remisage. L'auto est derrière une clôture, il faut payer. Je pleure tellement je suis contrariée ! Nous sommes de retour vers 19H30, juste à temps pour se rendre à l'hôpital pour souhaiter la bienvenue à Audrey et offrir nos félicitations à la mère. Nous sommes quatre personnes à déboursier 140\$ de frais à « Remorquage Québécois » ce matin du 27 août 1991, pour avoir voulu donner de la tendresse à Chantal et lui souhaiter que tout aille bien.

À l'hôpital, Chantal affirme qu'elle consommera même si elle a un bébé dont elle doit s'occuper. Elle affirme qu'elle ne sera pas la première, ni la seule à le faire. Je peux difficilement m'imaginer que je suis impuissante, que je ne peux rien pour empêcher ma petite-fille de vivre dans ce milieu. Les infirmières, les travailleuses sociales, tout le personnel hospitalier explique à Chantal qu'elle ne devrait pas inscrire le nom du père sur les registres de naissance. Elle devrait plutôt écrire « Née de père inconnu » afin de s'assurer qu'elle puisse toujours garder sa fille et que personne n'en réclame la garde légale. Chantal refuse. Audrey doit connaître son père au cas où Chantal décèderait.

À sa sortie de l'hôpital, Chantal n'a pas d'auto, elle me demande de la conduire chez elle. Je suis inquiète, mais, au moins, je serai là. Je suis dans la chambre d'hôpital, Isabelle est aussi présente. Chantal se prépare à sortir Audrey dans son petit siège. Ensemble, nous marchons vers l'ascenseur, elle pèse sur le bouton et quand s'ouvre la porte, une équipe d'«Aide à la protection de la jeunesse» s'empare d'Audrey. Une travailleuse sociale donne sa carte à Chantal. Elle lui explique qu'Audrey sera dans un foyer d'accueil, tant que cela sera jugé nécessaire pour la sécurité de sa fragile vie.

C'est triste à mourir ! Je suis aussi impuissante qu'inutile.

La travailleuse sociale ne se retourne même pas vers nous. Elle n'est nullement intéressée de savoir comment je peux m'engager à aider Chantal. Elle a un travail à accomplir, elle n'a qu'une intention : enlever Audrey à sa mère et la placer en foyer d'accueil. Je suis sans munition, je n'ai rien à dire. Au fond de mon cœur j'ai beaucoup de tristesse, mais en même temps, je suis soulagée «Merci mon Dieu!».

J'ai écrit à l'hôpital, à l'Office de la protection de la jeunesse pour les remercier de cette initiative, même si je n'ai pas apprécié leur façon d'agir.

Pour quelques mois, Chantal doit se rendre, avec préavis et autorisation, chez la personne qui prend soin d'Audrey. Petit à petit, elle peut la prendre, elle peut la sortir, pour une heure... plus tard, deux... finalement, toute la journée. Puis, elle doit prouver qu'elle est sobre. Elle peut alors la garder pour une nuit... pour deux jours incluant la nuit. Je vais parfois avec Chantal chercher Audrey et nous allons ensemble chez grand-maman Lefebvre. La sortie l'aide à passer la journée, Chantal est ravie de visiter sa grand-mère et mamie est contente de connaître un autre de ses arrière-petits-enfants.



Mamie est bisaïeule d'Audrey à soixante-dix-neuf ans, je suis grand-mère pour la première fois à l'âge de quarante-deux ans, j'aurai quarante-trois ans le lendemain, alors que Chantal est mère à vingt ans.

Finalement, après deux mois, elle obtient la garde de sa fille. Je suis soucieuse, Chantal, qui était si responsable avant l'âge, m'insécurise. Je suis tellement inquiète pour Audrey.

À la naissance de ma petite-fille, je travaille encore à la même place. La fille des propriétaires, qui a vingt-huit ans, voudrait bien prendre le contrôle du Provigo.

Elle a déjà réussi à congédier la responsable des caissières qui travaillait avec eux depuis plus de vingt ans et maintenant, c'est à moi qu'elle s'en prend. Elle parvient facilement à me congédier moi aussi. Une petite, petite entreprise qui décide qu'elle met du personnel à pied y parviendra et n'a pas d'explication à fournir.

La nouvelle responsable des caissières a besoin d'un salaire plus élevé pour joindre les deux bouts. Elle m'en parle. Je lui suggère quelques méthodes efficaces pour y parvenir. Pour me remercier, elle avertit la fille du proprio de ce que je lui ai suggéré.

C'en est fait! Mes patrons me convoquent au bureau, je suis congédiée.

Je suis embarrassée! J'ai du mal à me retrouver un emploi. Je dois écrire que j'ai travaillé au Provigo dans mes CV et je connais très bien la manœuvre qu'utilise la fille des proprios pour nuire à quelqu'un.

J'ai quand même travaillé quatre ans avec elle ! J'ai appris qu'elle a donné de mauvaises références sur moi parce qu'une de mes connaissances, bien placée pour m'offrir un poste avec des actuaire, a dû me refuser, à cause des informations données par mes anciens employeurs.



Je l'ai déjà mentionné, au même moment Chantal s'habitue à Audrey. Elles sont maintenant toujours ensemble.

Je suis en chômage, je ne me trouve pas d'emploi. Chantal fuit notre présence. Je soupçonne la drogue d'être responsable de son attitude, mais Chantal m'évite en prétextant que je n'ai pas su jouer mon rôle de mère. Elle refuse alors mes conseils. La nuit, le téléphone sonne vers 2H00... parfois vers 4H00. Je réponds toujours. À chaque fois c'est Chantal. Audrey ne dort pas, elle pleure. Chantal est exaspérée, elle ne sait plus comment agir. Alors je lui pose toutes les questions : «La couche a-t-elle été changée? A-t-elle faim? À quelle heure lui as-tu donné à boire la dernière fois?» Puis je lui conseille de coucher Audrey sur son ventre, de lui chanter une chanson. À chaque fois, je trouve la bonne solution, Audrey s'endort. Je conseille à Chantal de la laisser à côté d'elle et d'en profiter pour dormir un peu. Je raccroche. Je remercie Dieu d'être sans emploi, d'être disponible jour et nuit pour sécuriser Chantal, pour protéger Audrey de la seule manière qu'il m'est possible de le faire.

Les mois passent, je n'ai encore pas d'emploi. Personne ne m'appelle. J'ai bien envoyé plusieurs CV, sans aucune réponse. Je reçois un montant d'assurance-chômage, ce n'est cependant pas éternel.

En même temps, je sens bien l'impatience de Raymond qui souhaiterait que je travaille. Je ne le reconnais pas. Je suis mal à l'aise.

Chantal me répète constamment qu'elle n'a pas besoin de moi, le jour. Elle m'appelle plusieurs fois par semaine, la nuit. Isabelle est toujours en amour. Elle est maintenant en appartement à Joliette avec Richard et elle travaille dans une usine de poulets. François ne vient plus à la maison, je sais qu'il trempe encore dans le milieu de la drogue.

Pour me déstresser, je décide d'acheter un Caprice, un caniche royal de quelques mois, noir, malade, qui vomit et a la diarrhée plusieurs fois par jour. Je ne le sais pas au moment de l'achat. C'est quand il est chez nous que je le réalise. Je veux le retourner à l'élevage de Mascouche, où je l'ai acheté. La propriétaire refuse de le reprendre, elle me promet de me rembourser les coûts pour assurer sa guérison. Il a la toux de chenil, j'ai dépensé quelques centaines de dollars que me remet l'éleveur. J'ai eu beaucoup de ménage à faire, de planchers à nettoyer. Je vais prendre des marches avec mon Caprice. Les résultats sont bénéfiques, je suis moins nerveuse.

Au début de l'année 1992, j'en profite même pour entamer les procédures afin d'obtenir la nullité de mon mariage. Je suis croyante, je pratique ma religion, je veux qu'aux yeux de tous, il devienne clair que j'ai un divorce civil et qu'également il n'y a jamais eu de mariage, sous sa forme chrétienne, entre Jacques Savignac et moi. Je veux qu'il soit clair que j'ai passé un contrat de mariage civil en 1969, pour lequel j'ai obtenu un divorce, c'est un aspect de la question.

La nullité, c'est celle du mariage chrétien, c'est totalement à part. Je dois justifier les procédures.

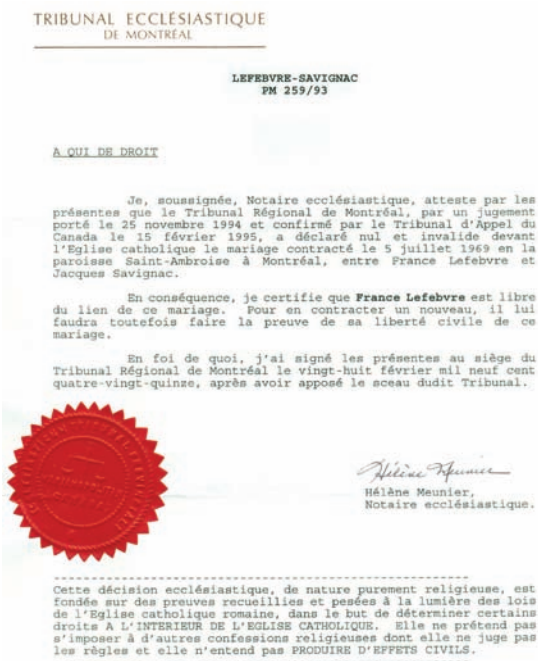
« Quels sont les motifs, dits chefs de nullité, qui affectent le consentement requis pour un mariage ?

- 1) Le défaut de consentement pour manque de discernement, cas d'époux incapables de donner un consentement reposant sur un choix lucide et libre.
- 2) L'incapacité d'assumer les obligations essentielles du mariage, parmi lesquelles on compte la fidélité mutuelle, la génération et l'éducation des enfants et l'indissolubilité du mariage, communauté de vie et d'amour destinée au bien des époux.
- 3) La simulation du mariage, qui peut être totale, lorsque le contractant accepte le mariage uniquement pour d'autres raisons que celles du sacrement, ou partielle, lorsque le contractant a l'intention de ne pas remplir l'une ou l'autre des obligations essentielles du mariage.

Association pour la promotion du Droit Canonique. Septembre 1987 »

Un seul des trois motifs peut confirmer la nullité. Avant la célébration de notre mariage, il nous a fallu individuellement rencontrer un membre du clergé. Le prêtre qui a parlé à Jacques Savignac, au moment de signer les papiers légaux confirmant l'acceptation des points notés plus haut, avait prévenu ma mère que tout ne s'était pas passé dans les règles de l'art et que je n'aurais pas une vie facile. Au moment de ma demande de nullité, maman me suggère de communiquer avec ce prêtre. Il a accepté de témoigner.

J'ai aussi appelé mon ex-femme de ménage, pour obtenir sa déclaration. Elle ne vit plus avec Jacques. Elle me raconte qu'au moment même où elle avait un enfant de lui donc, pendant notre mariage, il avait plusieurs femmes qui rôdaient autour de lui. Elle a refusé de témoigner, le diocèse l'a quand même appelée et elle a répondu au questionnaire. Ma mère a consenti à donner sa version aussi. J'avais répondu la première à cette enquête. Maintenant, il me reste à attendre la décision du tribunal. Il s'est passé plus de trois ans avant que tout le monde ait témoigné et que je reçoive l'attestation.



Le mariage chrétien est déclaré nul, il n'a jamais existé.

Au printemps suivant la naissance d'Audrey, je n'avais pas encore trouvé d'emploi. Chantal ne m'appelle presque plus la nuit...

Finalement le téléphone sonne pour m'offrir un poste de comptable, à Laval. Ici, maintenant, j'en profite pour remercier Dieu, l'Esprit qui a guidé mes pas, « *See! I will not forget you. You are carved on the palm of my hand* (Isaiah 49:15) ». L'Esprit, qui m'a permis d'être encore là où je devais être, au bon moment, pour un bon bout de temps. Je remercie ma collègue de travail qui a averti les propriétaires du Provigo de ma suggestion. Elle m'a donné la chance d'aimer Audrey en aidant Chantal, d'être calme, de souvent lui parler plus d'une heure, la nuit. Si j'avais dû me lever pour aller travailler le matin, je n'aurais pas pu être aussi disponible. C'est dans ces occasions, lorsque la vie m'offre la chance d'être utile, et que rien n'était planifié, c'est pour ces moments-là que je suis heureuse d'exister.

Suivre l'inaccessible étoile!

« Laval Micro-ordinateur » a besoin d'un comptable à mi-temps. J'accepte à la condition que le mi-temps soit un travail d'une semaine sur deux et non pas un demi-temps par semaine. Je suis comptable quand même!

En 1992, l'assurance-emploi est plus permissive que maintenant. Ayant payé une pleine prime d'assurance pour la semaine, j'ai droit à un plein montant de prestation. Je suis à la recherche d'un emploi à temps plein. Je peux donc continuer à recevoir le plein montant de prestation pour les semaines où je ne travaille pas. Lorsque mon année de prestation se termine, je complète une nouvelle demande de prestation, vingt-six semaines d'emploi par année sont suffisantes pour recevoir vingt-quatre semaines de prestation. L'employeur est très satisfait de l'entente et de mes compétences. Moi aussi!

L'amitié est très présente dans notre vie, autant celle des personnes de Sainte-Marguerite-Bourgeoys que celles d'IBM. Nous sommes une dizaine de personnes qui allons aux ciné-conférences des Grands Explorateurs. Longtemps, en visionnant ces films-documentaires commentés par des voyageurs venant des quatre coins du monde, nous avons appris les mœurs et visionné la beauté des paysages de partout dans le monde. Les amis de la paroisse viennent aussi au chalet. L'été, environ vingt-cinq personnes y passent une fin de semaine et campent sur le terrain. Chacun apporte une sauce à spaghetti et des nouilles, je mêle les sauces. Tout le monde apporte un repas avec des œufs et du bacon, un repas de hot-dogs et de hamburgers. La table est toujours garnie de succulents desserts. La fin de semaine est toujours trop courte et trop vite passée. Les repas sont de très belles occasions de partage et l'ambiance est tellement agréable! La baignade, les soirées au feu de camp sont nos principales activités. Les chants, les farces se multiplient. À chaque fois que le feu crépite, les amis insistent pour que je ressorte mon histoire ritournelle que je répète depuis mes treize ans:

La vache a deux sous-produits... le lait et la bouse
Si c'est du lait, ben, c'est à demi mal,
Mais si c'est de la bouse... de deux choses l'une,
Soit elle tombe à la ville, soit elle tombe à la campagne
Si elle tombe à la campagne, ben, c'est à demi mal
Mais si elle tombe à la ville... de deux choses l'une,
Soit elle tombe sur le trottoir, soit elle tombe dans la rue
Si elle tombe dans la rue, ben, c'est à demi mal
Mais si elle tombe sur le trottoir... de deux choses l'une,
Soit y'a un passant, soit y'en a pas
Si y'en a pas, ben, c'est à demi mal
Mais si y'en a un... de deux choses l'une,
Soit il ne la voit pas, soit il la voit
S'il la voit, ben, c'est à demi mal
Mais s'il ne la voit pas... de deux choses l'une,
Soit il pile dedans, soit il ne pile pas

S'il ne pile pas, ben, c'est à demi mal
Mais s'il pile... de deux choses l'une,
Soit il glisse, soit il ne glisse pas
S'il ne glisse pas, ben, c'est à demi mal
Mais s'il glisse... de deux choses l'une,
Soit il tombe, soit il ne tombe pas
S'il ne tombe pas, ben, c'est à demi mal
Mais s'il tombe... de deux choses l'une,
Soit il dise quelque chose, soit il ne dise rien
S'il ne dit rien, ben, c'est à demi mal
Mais s'il dit,
«Oh la vache»... La vache a deux sous-produits... le lait et la bouse...

L'hiver, ce ne sont que trois couples qui peuvent passer la fin de semaine, à l'intérieur cette fois. Chaque couple prépare alors, pour huit personnes, un menu complet, soupe, plat principal, dessert et nous passons de merveilleux moments. Les discussions changent au fil du temps. Elles sont toujours intéressantes et la fin de semaine passe trop vite. Année après année, nous apprécions ces moments d'amitié. Deux amis de Raymond sont des confrères de travail, Guy Fournier et Roger Brouillard.

En décembre 1988 alors que la compagnie IBM offre un souper de Noël, Gisèle et moi sommes contentes d'apprendre que l'une et l'autre nous venons tout juste de connaître nos conjoints, cette même année. Solidaires, nous avons souvent eu la chance de nous revoir et de nous offrir des sorties entre amis. Camille, la femme de Roger, est assise avec nous le soir de notre première rencontre, notre amitié se poursuit au fil des années. Gisèle et Camille m'ont encouragée à marcher en forêt. Nous avons souvent profité d'un beau spectacle, d'une pièce de théâtre, d'un film au cinéma, d'une partie de bowling pour nous rencontrer. Camille et Roger ont un chalet à Contrecoeur, j'aime y passer une fin de semaine tous les étés. Leur jardin est fleuri, reposant et accueillant, je reviens toujours avec des vivaces à planter dans le mien.

Nous avons souvent planifié des randonnées pédestres, Gisèle, Guy, Raymond et moi. De belles occasions de partager nos joies, nos misères, les difficultés que nous éprouvons avec nos trop jeunes adultes. Je me rappelle d'une conversation avec Gisèle, je lui expliquais que je pourrais maintenant vivre seule sans difficulté puisque j'ai connu l'Amour, je sais maintenant que l'Amour existe. Comme tous les jeunes, j'ai cherché l'âme sœur, l'homme qui m'aura aimé. Avec Raymond, j'ai vécu ces moments. Je suis aimée.

En l'espace de quelques années, à quarante-trois ans, j'ai engraisé de soixante-dix livres. Perdu, le corps de déesse que j'aimais! La ménopause et ma décision d'arrêter de fumer en sont en partie la cause. Raymond ne m'a jamais passé aucune remarque gênante. Lorsque je lui dis que mon corps n'est plus celui d'une déesse,

il me ramène au sien et me dit qu'avant de dire un mot, il devra se regarder lui-même. Lors de quelques moments de panique, il me sécurise. Si je devais vivre seule maintenant, je serais sereine, je me remémorerais les nombreux moments d'Amour partagés.

Depuis que je connais Raymond, il ne cesse de me répéter qu'il envie mon entrain au travail. Souvent, je l'entends répéter

«Je devrais être éligible à la retraite en 2002-2003».

On est en 1993. La compagnie lui offre de prendre sa retraite à des conditions qu'il ne peut pas refuser. Un an de salaire réparti sur deux ans, huit mois sans revenu et la pension comme s'il avait trente ans de service, sans pénalité. Actuellement, Raymond est à l'emploi d'IBM depuis plus de vingt-sept ans et demi. S'il refuse son départ, il devra se rendre régulièrement en Ontario et il pourra même être forcé de muter de poste. Il n'a pas vraiment le choix, il déteste parler anglais. Il prend la décision de quitter pour le 31 août.

Pour les aider à mieux se préparer à la retraite, IBM offre, à ses employés et leurs conjoints, le remboursement de frais scolaires universitaires. Ensemble, nous choisissons de parfaire nos connaissances en théologie. Nous sommes, un, président de la pastorale paroissiale, l'autre, marguillier.

Nous ne connaissons pas trop notre situation face aux règlements de l'Église ou encore face à la pastorale de celle-ci. Avons-nous le droit d'aller communier? Sommes-nous en état de péché, comme l'enseigne l'Église, parce que nous couchons ensemble, sans être mariés? Moralement, notre situation ne m'inquiète nullement, mais vue par un étranger, quelle information puis-je lui donner? En septembre, nous commençons donc notre premier cours. Pendant cinq ans, deux cours par année, j'enrichis mon esprit. Certains cours sont trop théoriques, ce n'est pas ce que je recherche, mais il y en a deux qui m'apportent un complément d'information. Les théologiens ne sont pas nécessairement en accord avec la doctrine de l'Église. Cette Église, c'est le peuple, c'est donc à nous de la rebâtir, avec l'Esprit qui nous guide dans nos actions.

Cette Église m'inspire, c'est dans ce sens que je peux, que je veux vivre chrétiennement. Les sacrements, les punitions, les blâmes, c'est l'hommerie de l'Église, ce n'est pas Dieu. Dieu n'est qu'Amour. Bâtissons alors un monde où je pourrai respirer cet Amour, Dieu sera avec moi. Voilà l'Église! Les lois, ce sont celles des hommes. Ce qu'ils en font, c'est à nous de le corriger, de nous impliquer, d'y croire, de transmettre la Parole. Le Christ est mort pour que le peuple se tienne debout. Pourquoi rester à genoux, la tête entre les deux jambes? Restons debout et fêtons notre libération, le Christ nous a sauvés. Il nous reste à l'annoncer.

Le deuxième cours m'a apporté l'espérance. Qui est Dieu ? D'où nous vient l'idée de vengeance de Dieu? Les massacres, les tueries, est-ce que Dieu les veut réellement? Est-ce vrai que la fatalité c'est une décision de Dieu? Non! Dieu est Amour. Dieu est un ordinateur, sa base de données est grande, infiniment grande. Et chaque seconde, elle se modifie pour ajouter les nouvelles données qui se créent. Chaque seconde, Dieu nous renvoie les meilleurs Possibles pour qu'advienne un monde meilleur. Mais l'homme est humain et chaque seconde, il détruit, il massacre, il tue. Et Dieu dans sa Bonté, remet les nouvelles données à l'ordinateur et nous informe, par l'Esprit, des meilleurs Possibles pour que vienne l'Amour sur terre. Oui, j'y crois! Ce n'est pas Dieu qui punit, ce n'est pas Dieu qui culpabilise, c'est l'humain. Dieu est Amour. C'est autour de moi, avec les amis, c'est partout que je décide de bien ou de mal agir. Chaque seconde, tous les jours, je peux bâtir ce monde d'Amour.

Aujourd'hui, après cette formation théologique, je crois que l'Église, le peuple, est accrochée à des rites alors que je cherche un sens à la vie. Je réalise également que plusieurs personnes sont leurrées par l'enseignement qu'elles ont reçu. Depuis mon plus jeune âge, je mets en doute ces mystères chrétiens que je ne comprends pas. La divinité de Jésus, telle qu'expliquée par l'Église, en nous obligeant à un acte de foi, est-elle compréhensible? Je garde en mémoire une rencontre expliquant l'humanité de Jésus, mort sur la croix, parce que condamné par les autorités de son temps, le rendant ainsi plus près de nous. Après son décès seulement s'est révélée sa divinité, son Amour pour son prochain, sa grandeur d'âme. Les apôtres l'ont vu, l'ont reconnu, ils n'ont jamais été capables de mettre des mots sur l'expérience de cet après qu'ils ont vécue. Ce n'est que cinquante ans plus tard et aujourd'hui encore, deux mille ans après l'évènement, que des personnes tentent d'expliquer cette réalité qu'elles n'ont pas vécue. J'accepte mieux la théorie actuelle des théologiens selon laquelle l'expérience de Dieu est personnelle, particulière à chacun et inexplicable... et pourtant présente en chacun de nous.

Nous avons reçu l'attestation du certificat de théologie en 1998. Pour moi, ce papier n'a pas d'importance, c'est l'acquisition de connaissances que j'ai appréciée.

Les cours de théologie occupent une soirée par semaine, Raymond est à la retraite, il n'a maintenant que du temps libre. Lorsque je reviens de travailler, il est assis dans une chaise berçante. Je lui demande ce qui s'est passé dans sa journée? Qu'est-ce qu'il a fait ?

« Rien ! »

« Oui, mais... »

« Rien »

« Je suis partie ce matin, tu étais assis sur cette chaise, je reviens ce soir tu es encore là, tu t'es occupé comment entre ce matin et ce soir? »

« Rien »

« As-tu dîné? »

« Non ! »

«T'as vraiment passé toute la journée assis à te bercer?»

«Oui!»

Je suis déçue. Peut-il vraiment se bercer jour après jour? Alors, je lui demande de nettoyer la maison, n'importe quel jour dans la semaine, pour que, le vendredi soir, il ne reste qu'à préparer l'auto et à partir pour le chalet.

Une... deux... trois semaines passent... Rien !

Je me souviens de son attitude presque dépressive quand je l'ai connu. Je pense alors qu'il est fragile aux situations changeantes, à l'insécurité qu'amène l'inconnu, il est peut-être encore découragé. Je lui demande de consulter un psy pour faciliter notre communication qui est inefficace. Je suis désappointée d'arriver le soir et d'avoir à préparer le souper. Je suis désappointée de me taper le vendredi, avec son aide, toutes les corvées et quitter à 22H00, pour rouler pendant deux heures et souvent n'arriver au chalet qu'à minuit. Je ne peux pas m'imaginer que sa vie de retraité, c'est de se bercer du matin au soir. Il n'a que cinquante ans.

Je veux consulter, je ne veux pas consulter seule. Alors Raymond accepte de prendre un rendez-vous. Une heure par deux semaines, ensemble. Mais, aux rencontres, il porte un masque, il a l'allure d'un gars aux bras de fer, capable de tout. Ce n'est pas vrai, actuellement il n'est capable de RIEN. Je ne suis pas tellement à l'aise avec cette «professionnelle» que je rencontre. Une des questions qu'elle me pose c'est :

«Crois-tu encore vraiment à l'Amour de conte de fée? La belle vie tous les jours, ça n'existe pas. La vie est faite de concessions et d'eau à mêler au vin. Tu arrives ainsi à vivre à deux ou alors tu le quittes!»

À l'entrevue suivante, j'ai suggéré à Raymond de se présenter seul à cette rencontre, je n'ai pas le goût de l'entendre, lui, cacher la vérité à cette femme. Je n'ai pas le goût de lui permettre, à elle, de démolir tous mes rêves, mes idéaux. Je préfère aller à une rencontre Al-Anon. Je ne vis pas avec un alcoolique, je refuse de vivre avec une personne amorphe et je dois apprendre à l'accepter, à vivre avec lui.

L'accepter comme il est actuellement? Non! Je ne l'accepte pas! Je suis partie, à la même heure que son rendez-vous, pour me rendre à une réunion Al-Anon.

...

Il arrive que des amis de la paroisse viennent au chalet pour une fin de semaine, nous parlons de tout et de rien. Lorsque cette année la fin de semaine s'organise, rien n'est réglé entre Raymond et moi. Pendant cette rencontre d'amis, je me suis vidé le cœur, j'ai parlé de ma rancœur. Je veux bien accepter qu'il soit à la retraite, qu'il ne veuille rien accomplir, il est libre. Cependant, je ne me taperai pas tout le travail, je n'ai pas une licence en «femme de ménage», ni celle de cuisinière. Je suis comptable de formation. J'ai une attestation universitaire, c'est d'ailleurs pour cette raison qu'il m'a appelée lorsqu'il a lu mon inscription à Télé-Rencontre.

J'étais la plus scolarisée des personnes lui ayant envoyé un profil. Tant que nous allions travailler tous les deux, nous devions nous investir dans les tâches de la maison, tous les deux. Et c'est normal ! Il est révolu le temps où les femmes entretiennent l'intérieur et s'occupent des enfants pendant que les hommes s'occupent des animaux de la ferme et des clôtures des champs et de l'entretien de l'étable. Aujourd'hui, le couple travaille à l'extérieur, amène l'argent au moulin et nettoie sa résidence. Et actuellement, moi seule travaille à l'extérieur. Non ! Je ne nettoierai pas à la fin d'une journée. Il est là, chez lui, à se tourner les pouces toute la journée. La discussion et le partage des idées s'animent.



Après cet échange, Raymond confirme qu'il acceptera, à la limite, de cuisiner un repas, mais il ne fera pas de corvées ménagères. Nos amis suggèrent d'engager quelqu'un. Il me propose d'en discuter à notre retour à la maison.

«Non, Raymond, c'est ici, devant les amis, que la décision se prend. Depuis plus de six mois que le conflit perdure et nous n'avons trouvé aucune solution par nous-mêmes. Moi je trouve ces idées acceptables. Si tu es d'accord, ce sera le compromis»

Il a accepté.

Les personnes qui croient que c'est dans la chambre à coucher, sur l'oreiller, en privé, que se règle un problème de couple devront vérifier leur source de référence. Je suis d'avis contraire ! C'est à en parler, avec des amis, qu'un jour, une solution s'impose.

Je vous assure que la force d'amis véritables, c'est bien plus fort qu'un corps de femme sous son homme.

J'ai appris à sortir, avant de partir travailler, tous les légumes, les épices, tous les ingrédients nécessaires pour préparer un repas. J'imprime aussi la recette, je la dépose à côté des aliments. Je cherche une femme de ménage qui acceptera de nettoyer un après-midi par deux semaines.

C'est important de pouvoir m'exprimer franchement, de parler de véritables problèmes, c'est la meilleure façon que j'ai trouvée de m'aider. Il est important pour moi que des personnes de confiance m'entourent, des personnes capables d'écouter et d'apporter des solutions au lieu de me juger ou pire encore, de me critiquer lorsque je n'y suis pas. La capacité d'échange d'idées entre amis est plus productive que la discrétion et le silence.

Je n'ai gardé mon chien Caprice que deux ans. Il ne convient pas à Raymond qui est à temps plein avec lui. Le chien est agressif, il veut mordre lorsque je l'enlève de la poubelle qu'il va constamment vider. Raymond ne l'aime pas, il lui est pourtant impossible de le laisser attaché, même à une très longue corde qui l'empêche de sortir de notre terrain. Caprice a aussi la très mauvaise habitude de courir, de japper et de tourner autour des personnes qui en ont peur.

Un après-midi d'été, nous sommes au bord du lac, Geneviève et Isabelle sont avec nous, Caprice a les pieds dans l'eau. Une voisine et son mari marchent dans la rue. Caprice a réalisé sa chance d'aller apeurer les piétons. Il monte en flèche. Raymond court derrière, il l'avait lui-même détaché. Le temps de monter la côte, nous avons déjà entendu la voisine crier de peur, le chien redescendait alors que Raymond a les lèvres blanches, le cœur pompe trop vite. Caprice vient de signer son arrêt de mort.

Le choix entre l'élimination d'un chien ou une crise cardiaque de son maître n'est pas long à faire. Le lendemain soir, à Greenfield Park, Isabelle et moi allons porter le chien pour qu'il soit euthanasié. Isabelle assiste à l'intervention, elle veut s'assurer que le vétérinaire l'endorme pour toujours. J'attends à l'extérieur, je n'aime pas assister inutilement à de la souffrance ou la mort. Je ne sais pas trop exprimer ce que je ressens. Je n'ai pas de peine, je suis indifférente. Caprice m'a aidée à passer au travers une difficile période de ma vie. J'en garde ce bon souvenir. Il était malicieux, dangereux. Pour moi un chien doit être utile et m'apporter réconfort, assurance. Lorsque c'est l'inverse qui se passe, il faut savoir en finir, je ne veux pas être l'esclave du chien.

. . .

J'ai travaillé deux ans chez «Laval Micro Ordinateur». J'aime beaucoup mon employeur et les collègues de travail. C'est vraiment du travail dans le domaine de mes études. La comptabilité, les comptes payables et recevables, les salaires, la préparation des états financiers, travailler les données à l'informatique, je me plais à cette fonction. Nous sommes cinq dans la boîte, chacun a sa compétence utile au bon fonctionnement de la petite entreprise.

Le problème c'est que je demeure à Greenfield Park et que l'emploi est à Laval. Je me tape plus de quarante-cinq minutes de route, matin et soir, je dois traverser les deux ponts, Pie-IX et Jacques-Cartier afin de me rendre au travail.

Le directeur du personnel du Diocèse de Saint-Jean-Longueuil, sur le boulevard Sainte-Foy me rappelle, plus de deux ans après que j'aie passé une entrevue pour un poste de comptable. L'emploi est à dix minutes de chez moi, aucun pont à traverser, trente-cinq heures de travail par semaine. C'est un poste de commis. Un salaire de 10,000\$ de moins par année.

Depuis maintenant six ans Raymond vit avec moi. Nous avons vécu des conflits, comme tous les couples, mais nous sommes, en général, plus souvent d'accord. Mes enfants ont tous quitté la demeure familiale, rien ne m'oblige à gagner un bon salaire. Nous en discutons ensemble. Depuis deux ans je ne travaille qu'à mi-temps, je reçois des prestations d'assurance-emploi. J'ai été chanceuse de profiter de cette situation, j'ai eu ma part. J'aurai maintenant le même montant annuel, mais je devrai travailler à plein temps. C'est correct et même normal!

J'accepte l'emploi et en avril 1994, je débute ma première semaine d'emploi au Centre diocésain.

La comptabilité du diocèse est informatisée, rien d'autre ne l'est. Les feuilles de travail, les rapports, tout est encore colligé manuellement. J'aime travailler avec le nouveau vérificateur engagé quelques mois après mon arrivée. Il est laïc, comme nous tous dans le département des finances, mais d'abord, il est compétent.



Encore une fois, je me répète, je n'aime pas travailler inutilement, mais depuis qu'il est là, il a vu à quel point la tâche est lourde. Je lui propose donc d'en parler à Raymond lorsqu'une soirée avec les conjoints sera prévue. Comme il a travaillé toute sa vie en informatique, il sera un bénévole assez utile dans le département. Sitôt dit, sitôt fait, quelques semaines plus tard, Raymond rencontre mon patron. Ils travailleront ensemble jusqu'à ce que je quitte le diocèse. Pour un petit salaire de 25,000 \$ par année, ils bénéficient de mes compétences et de celles de Raymond.

En plus d'être utile à la comptabilité, Raymond sait se rendre agréable pour les employés qui dînent à la cuisine. Une fois par semaine, durant la période du blé d'Inde, il va en acheter trois douzaines qu'il épluche et qu'il fait cuire. Vers 11H00, je descends préparer un pudding chômeur, je le mets au four pour qu'il soit prêt à 12H30. Les employés remboursent nos frais. Un comme l'autre, nous apprécions l'ambiance que crée ce geste. Je suis contente d'offrir ce repas avec la participation de Raymond. Le travail au diocèse, depuis l'arrivée de Jean Pouliot, c'est plaisant. Il discute fort avec l'évêque pour trouver des terrains d'entente, des compromis.

Chez nous, tout va bien. Raymond s'est remis en forme. Je suis bien à ses côtés. Le travail, les amis, la campagne, nous nous plaisons dans cette routine qui est maintenant bien installée. À la première année de vie d'Audrey, j'ai donné mon auto, une Mustang de trois ou quatre ans d'usure, à Chantal parce qu'elle en a besoin. En réalité, j'avoue que c'est à Audrey que j'ai donné l'auto pour qu'elle ait un peu plus chaud quand sa mère se déplace l'hiver. J'ai vu Chantal faire du pouce, en hiver, Audrey dans sa petite chaise de bébé, à côté d'elle. Je veux les savoir plus en sécurité. Chantal va bien, mais elle n'arrive pas à travailler parce qu'Audrey occupe tout son temps. Elle l'aime et lui accorde la première place.

Je l'ai vue plus d'une fois, se prendre en main et fournir tous les efforts pour assurer à sa fille la nourriture et le nécessaire à leur survie.

Occasionnellement Chantal vient nous voir, pour un repas, pour une activité. Sa santé est meilleure, je suis un peu plus rassurée. L'amour de Chantal pour sa fille l'oblige à se responsabiliser. De temps à autre Isabelle aime amener Audrey chez elle quelques jours.

Elle apprécie ces moments privilégiés qu'elles partagent ensemble et elle offre du même coup un congé à maman Chantal.



Isabelle est aussi très fidèle à être présente à chacun de nos anniversaires. Que ce soit pour la fête d'Audrey, de Chantal, celle de Raymond ou la mienne, année après année, elle arrive avec un gâteau dans les mains, pour nous chanter « Bonne fête ». À plusieurs reprises, nos fêtes seraient passées inaperçues sans la

présence d'Isabelle à nos côtés. Si elle avait été un garçon, aurait-il eu cette même délicatesse ? Finalement, si je ne l'avais pas ramenée au mois de mai 1972, sa présence me manquerait.

Raymond et moi avons décidé de nous marier à l'Église l'an prochain. La date est choisie, ce sera le 31 août 1996. Raymond prétend que je veux me marier pour ma sécurité et qu'il accepte de me l'offrir. Je peux affirmer que la première raison, c'est de donner un sens à notre union. Je veux que tout le monde connaisse le bonheur qu'apporte notre relation dans ma vie. Puis je veux aussi que nous soyons signifiants pour nos jeunes, nos enfants qui, un à un, s'engagent dans des relations qui se vivent au jour le jour. M'engager pour demain, c'est affirmer à l'autre que je crois à son amour, c'est lui offrir ma liberté, ma sécurité, pour assurer son bien-être. Je veux me marier parce que je crois que Dieu sera présent et nous aidera à parcourir ensemble la route de la vie. Je sais que Dieu est tout aussi présent sans les formalités du mariage religieux, c'est le sceau que je veux voir apposer sur notre amour, aux yeux de tous.

...

Pour une première fois, mon frère Jacques et moi, nous avons décidé de fêter le Jour de l'An, avec nos familles, à l'Auberge de Val Saint-Côme. Pour un prix très acceptable, nous dansons, festoyons et, à minuit, l'Auberge offre un verre de champagne et nous nous souhaitons tous les meilleurs vœux possibles pour l'année à venir ; Santé, Prospérité, Bonheur, Amour, Succès dans les études. Yolande et Jacques ont décidé depuis un certain temps de ne plus toucher à une goutte d'alcool. Il est minuit moins cinq, le service du mousseux tant convoité débute et je m'aperçois que ma belle-sœur est anxieuse. J'ai alors la présence d'esprit d'aller chercher au bar deux *Ginger Ale*, dans des coupes. Je leur présente avant que le cabaret de mousseux ne leur soit présenté. Les yeux de ma belle-sœur et de mon frère m'ont exprimé tant de mercis, que ma nouvelle année a très bien commencé. Il n'y a pas longtemps encore ma belle-sœur me remémorait l'événement, ce geste qui a fait toute la différence pour eux et qui n'est, encore une fois, qu'être à l'écoute de mon « moi-même ». Offrir d'aimer !

En février 1996, Isabelle m'annonce qu'elle restera avec nous, même les fins de semaine. Elle ne vivra plus avec Richard. Tant mieux ! Une autre histoire se termine. Elle a décidé de retourner aux études afin de devenir assistante-dentaire. Le cours se donne à l'école Pierre-Dupuis, près du pont Jacques-Cartier. Son cours lui offre la chance de se rendre compte qu'elle a du talent, parce qu'au secondaire, les jeunes doutent de leur compétence. Maintenant, elle connaît sa valeur, elle sait ce qu'elle veut apprendre. Je suis rassurée. Elle va augmenter ses chances de réussir sa vie. Tant mieux, si je peux l'aider à y parvenir en lui offrant le gîte. Elle est si peu dérangeante, elle prend si peu de place. Elle veut tout juste dormir et s'instruire.

Curieusement, le 14 février, Isabelle reçoit un bouquet d'un gars dont je n'ai jamais entendu parler. Il s'appelle Sylvain, il demeure à Joliette. Isabelle l'a rencontré par hasard, avant de quitter Richard, il a joué un rôle dans sa décision de ne plus vivre avec lui. Elle n'a pas perdu de temps, aussitôt ses études terminées, Isabelle est allée demeurer avec lui, dans le sous-sol de ses parents, à Joliette.

...

Notre mariage est célébré un samedi après-midi parce que l'évêque, Mgr Bernard Hubert a refusé que nous organisions la célébration à la messe du dimanche. C'est une nouvelle et petite paroisse, nous sommes tous amis et solidaires. C'est facile pour moi de demander une dérogation à l'évêque, je travaille au diocèse. Je ne connais pas tellement Mgr Hubert, il est perçu comme une personne ouverte et il est très apprécié. J'aurai encore une fois réalisé que souvent les mots prononcés diffèrent immensément de la pensée réelle. Il nous convoque pour répondre à notre demande. En l'espace de quinze minutes, nous avons droit à une séance de défoulement vraiment pas prévue. L'évêque est outré de notre demande, il aurait considéré celle d'un parfait inconnu, mais comment moi qui travaille au diocèse, ai-je pu lui adresser une telle demande?

«Jamais, une personne engagée par le diocèse n'aura l'acceptation de l'évêque de déroger à la loi de l'Église qui interdit un mariage le dimanche. Quel exemple donneriez-vous ? Quel précédent allez-vous créer ? J'ai également entendu dire que vous êtes engagés dans votre paroisse, allez vous cacher, vous vivez dans le péché et vous êtes l'exemple du mal dans notre Église. Cachez-vous ! Cachez-vous aussi pour vous marier »

Nous sortons de cette entrevue complètement éberlués... au point de paraître idiots. Sa voix, tellement explosive nous laisse sans mot. D'ailleurs aucun argument n'aurait pu modifier sa pensée, il est le POUVOIR.





À notre retour à la paroisse, nous annonçons qu'il est impossible de célébrer notre mariage le dimanche.

Plus de cent cinquante personnes ont assisté le samedi 31 août 1996, en après-midi, à notre union.

Trois prêtres concélébrent, le directeur du personnel du diocèse, notre curé et le prêtre qui m'a connue à mon arrivée à Greenfield Park. Nous avons mis du temps à choisir les textes, les chants qui donneront un sens à notre union.

Après la soirée, nous couchons à l'Hôtel de l'Aéroport. Le lendemain, très tôt, un avion nous amène vers la Floride, nous louons un condo à *Ponce Inlet*. Le lendemain, nous passons la journée sur le site de *Disneyland*. *Magic Kingdom* le matin, *Epcot Center* en fin d'après-midi et en soirée. Nous sommes une journée sur deux à la mer. Onze merveilleuses journées où j'ai retrouvé mon cœur d'enfant.

À notre retour de voyage, notre curé nous annonce que l'assistance était peu nombreuse à la célébration hebdomadaire du dimanche, lendemain de notre union. Nous en rions et nous continuons d'exercer toutes nos activités dans la paroisse. Les cours de théologie nous ont appris que l'Église, c'est le peuple et c'est à lui de décider. Notre curé est d'accord avec les théologiens.

Après le mariage, la vie continue. Nos activités sont toujours les mêmes : des sorties avec les amis et les fins de semaine à Saint-Donat ou à Sainte-Perpétue. Je travaille au centre diocésain et Raymond travaille quelques jours par semaine pour informatiser la comptabilité du diocèse.

Isabelle n'est pas demeurée longtemps avec Sylvain. J'ai toujours pensé que leur relation a permis, pour un temps, à Isabelle de s'épanouir.



J'affectionne particulièrement ma nièce Geneviève. Je suis convaincue que c'est la personne avec qui j'ai le plus d'affinités, c'est-à-dire la capacité de sentir ses joies et ses peines. Elle est attentive aux autres, plus qu'attentive, elle écoute les gens. En plus, elle aime le même genre d'activités que moi et la vie que je mène. Il m'a toujours semblé qu'elle aurait pu être ma fille. Son chum travaille pour un concessionnaire BMW, de Brossard. À dix-huit ans, ils s'achètent un condo. Ils sont très organisés.

Geneviève et Éric présentent leur ami Marc Fugère, qui travaille aussi chez BMW, à Isabelle. Elle est célibataire. Ils mettent peu de temps à décider de vivre ensemble à Saint-Jean-sur-Richelieu puisque Marc vient d'y acheter une propriété à la campagne.

Elle est assistante dentaire, sa formation est maintenant terminée. Les professeurs l'ont louangée, elle aime son travail et le fait méticuleusement. Elle n'a donc pas de problème à se trouver un emploi dans la nouvelle région où elle habite avec Marc. Lorsqu'arrivent les fins de semaine, les fêtes se succèdent. Isabelle aime le monde, elle a une maison idéale pour préparer de nombreuses réceptions estivales.

À l'automne de 1997, la compagnie BMW de l'Ontario offre un poste intéressant à Éric, le conjoint de Geneviève. Quitter la région, vendre le condo, déménager en Ontario, c'est autant d'inconnu dont ils doivent discuter. Ils doivent, à vingt-quatre ans, décider s'ils vont s'expatrier. Alors, ils se questionnent beaucoup. Ils viennent nous rencontrer pour calculer, analyser les pour et les contre. Gagner plus d'argent dans une province où les propriétés coûtent pas mal plus cher, ce n'est pas évident.

Nous les trouvons vraiment sérieux de ne pas plonger tête première, sans tenter de prévoir l'imprévisible. Nous ne sommes sûrement pas les seuls à discuter avec eux, nous sommes contents et surtout privilégiés de voir qu'ils ont confiance en notre jugement. Quand ils nous annoncent leur décision, qu'ils plongent, nous ne pouvons que leur souhaiter la meilleure chance au monde.

Isabelle et Marc préparent un «Au revoir» juste pour eux, un souper d'amis, une soirée remplie d'Amour. Nous avons créé un album où toute la famille, tous les amis, sur des photos individuelles, leur envoyaient la main et leur souhaitaient de se réaliser et de trouver le meilleur des mondes.

...

Un moment important de ma vie est celui du mois d'août 1998, j'ai eu cinquante ans. Nous étions à Saint-Donat, Raymond et moi, alors que cinquante amis et membres de la famille sont venus fêter avec nous. Une parade dans le chemin du lac Croche avec cinquante personnes portant leur drapeau annonce l'ouverture de la fête. Des confrères et consoeurs de travail, des amis de la paroisse, des cousines, les frères, beaux-frères, belles-sœurs, les enfants, il y avait des gens qui arrivaient de partout. Vraiment, je ne portais plus à terre, j'ai eu une journée extraordinaire!



Plusieurs invités ont apporté un assortiment de pièces pyrotechniques pour terminer la soirée, un spectacle haut en couleur, à la brunante. Un beau souvenir!

Je ne me rappelle pas plus belle surprise que ce jour-là.



Puis la fin de l'année arrive. Nous célébrons toujours le Jour de l'An ensemble. Pour celui de l'An 1999, le dernier du millénaire, nous allons chez Geneviève et Éric. Ils demeurent maintenant en Ontario et rares sont les fois où nous nous déplaçons pour les visiter. C'est habituellement eux qui fêtent au Québec.

Alors, pour une fois, modifions nos traditions. C'est inhabituel, mais peu importe où nous fêtons, l'important c'est d'être ensemble.

Je dois dire que la dernière année du millénaire en sera une déroutante. La famille, qui vit à Sainte-Perpétue, parle de l'An 2000 avec incertitude.

« Ils l'annoncent à la T.V., ils ne savent pas ce que nous réserve cette nouvelle ère. C'est le début d'un temps inquiétant parce que maintenant l'informatique gère le monde, les journalistes nous prédisent des catastrophes »

Chaque fois que je vais à Sainte-Perpétue, l'inquiétude est palpable.

...

Geneviève et Éric ont planifié leur mariage, ils célébreront l'événement le 15 mai 1999. Même s'ils sont Québécois de souche, ils sont devenus Ontariens dans leur corps et leur mentalité.

La cérémonie aura lieu au Québec, Chez Queux, dans une bâtisse historique au cœur du Vieux-Montréal. Geneviève a recherché sur internet jusqu'à ce qu'elle trouve le restaurant idéal pour leur réception. À son habitude, rien n'est épargné pour que la journée en soit une mémorable.

Au mois de mars, oncle Paul, le frère de maman, décède. Nous avons joué aux cartes avec lui quelques semaines auparavant. Une crise cardiaque l'emporte, le 25 mars de cette année 1999.

Quelques jours avant le mariage de Geneviève et d'Éric, Raymond va chercher ma mère à Sainte-Perpétue. Elle sera présente à la fête organisée pour les cinquante ans de ma belle-sœur Yolande, le jeudi précédant le mariage. Durant le trajet en auto qui l'amène à Brossard, maman ressent une vive douleur, comme un déchirement intérieur, dans le ventre. Elle est quand même présente pour l'anniversaire de Yolande et le lendemain matin, la douleur persiste. Elle n'a pas faim, elle est couchée presque toute la journée.

Geneviève a couché chez moi le vendredi soir, veille de son union avec Éric. Elle veut se lever avec sa grand-mère. Lorsque maman se réveille le samedi matin, elle ne va toujours pas bien. J'amène Geneviève chez l'esthéticienne et la coiffeuse et en attendant qu'elle soit prête, je conduis ma mère à une clinique médicale. Après les radiographies, le médecin m'annonce qu'elle a une masse, aussi grosse qu'un pamplemousse, au foie. Inutile de l'opérer, elle souffrirait trop. Je demande au médecin de ne pas lui en parler aujourd'hui, elle assiste à la cérémonie de mariage de Geneviève et Éric dans quelques heures, je veux qu'elle s'amuse. Nous avons quitté la clinique et maman est venue se reposer en attendant la réception en après-midi. Pour le moment, je veux m'assurer que Geneviève vive le plus merveilleux jour de sa vie. Elle ne sait pas que c'est la dernière fois que sa grand-mère est à ses côtés. Je retourne chercher Geneviève, je la ramène chez nous pour qu'elle prenne une bouchée. Ensuite, elle enfle sa robe de mariée et nous la menons chez ses parents pour prendre les photographies d'usage.

Raymond conduit les parents et la mariée à l'église de Saint-Constant. Maman et moi suivons dans une autre auto. Maman a passé l'après-midi et la soirée comme si elle était en grande forme. Jusqu'à la dernière heure, j'aurai été épatée par sa ténacité, par sa personnalité.

Encore une fois maman, je t'admire ! Nous la ramenons le plus tôt possible en soirée. Elle est fatiguée et son ventre est douloureux. La nuit est courte. Au matin, elle veut aller à la messe. C'est un dimanche de première communion, l'église est remplie à craquer. Des personnes sont dehors tellement il y a du monde. Impossible que maman reste debout pendant toute la cérémonie. Ce serait trop éreintant de rester si longtemps debout. De retour chez moi, je dois lui annoncer que son mal est incurable, qu'elle a un cancer au foie.

«Le médecin m'a demandé si tu préfères être soignée à Montréal ou à Drummond»

«Je ne veux pas être soignée. Je ne veux pas rester à Montréal. Je veux surtout ne pas demeurer chez un de mes enfants. Vous êtes tous trop occupés, je veux terminer ma vie avec les miens, avec mon frère, avec ma sœur»

Alors elle couche à la maison et le lundi, je vais avec elle rencontrer son médecin à la clinique de sa région. Heureusement, c'est lui qui est de garde. Après l'examen des radiographies, le médecin insiste pour que maman se rende à l'hôpital et qu'elle ne remette pas les pieds dans sa demeure à Sainte-Perpétue. Elle sera hospitalisée jusqu'à ce qu'il trouve une résidence pour personnes semi-autonomes capable de l'accueillir. Le médecin veut qu'à partir d'aujourd'hui, ses pensées ne soient centrées que sur elle. Quelqu'un d'autre veillera sur Charles.

Je me suis rendue à l'hôpital avec elle, j'ai attendu de la conduire à sa chambre. Elle est impatiente. Elle souffre. L'attente est longue. Elle n'en peut plus d'être assise sur cette chaise roulante, cette position lui coupe le ventre. Je demande un lit. Elle doit attendre une évaluation même si le médecin a appelé l'hôpital pour demander une hospitalisation ! Quatre ou cinq heures plus tard, le médecin de garde signe son admission. Je la monte à sa chambre. Je reviens coucher chez moi. Demain je dois aller travailler comme si rien n'était arrivé. Les patrons, même dans un diocèse, n'ont aucune indulgence pour la maladie, surtout au département des finances. Je retournerai la visiter en fin de semaine.

Maman est restée quelques semaines à l'hôpital puis ils ont finalement pu la placer à la résidence Bouvette de Saint-Cyrille, le village où demeure tante Margot, sa sœur. J'ai demandé à maman d'en profiter pour remettre à ses petits-enfants les quelques biens qu'elle possède. Elle aura la chance de donner encore une fois avant son grand départ. Et nous n'aurons pas à nous préoccuper d'offrir ses bijoux à l'un plutôt qu'à l'autre. J'ai apporté tous ses effets personnels à la chambre de sa résidence et quand un membre de notre famille la visite, elle lui remet un petit souvenir, celui qui permettra à chacun de se souvenir d'elle.

Quelques semaines plus tard, lorsque je vais la visiter, elle me conseille d'aviser ses sœurs de ne pas agir comme, sur mon conseil, elle vient de le faire. Les reproches et les critiques qu'elle a entendus parce qu'elle a remis une broche ou un pendentif à une plutôt qu'à l'autre l'ont vraiment peinée. Elle aurait préféré vivre les derniers moments de sa vie dans la Paix, la Joie, ce qu'elle a toujours offert à chacun.

J'ai tellement regretté ma suggestion. L'intention était noble, les résultats ne l'ont pas été. Quelle maladresse!

Maman est décédée le 23 juin. Quelques semaines avant de mourir, elle a donné 1,000\$ à Isabelle et Geneviève pour qu'elles organisent le party lors de la réception après les funérailles. Elle a précisé d'acheter de la bière, du vin, des liqueurs. Il faut célébrer, c'est la priorité!

«C'est une fête que d'aller revoir ceux que j'aime et je veux que tout le monde soit aussi heureux que moi. Je vous laisse cette responsabilité de vous assurer de leur bonne humeur»

Elle est enterrée le 26 juin 1999. Raymond et moi avons préparé des photos à passer au projecteur pendant la cérémonie et j'ai également enregistré en boucle la chanson que papa lui faisait souvent entendre «Théo et Antoinette». L'église est bondée de personnes venues nous témoigner leur sympathie. Tous les petits-enfants et encore plus les arrière-petits-enfants pleurent. Audrey se souvient encore des sanglots, de la tristesse, de ses pleurs tout le long de la cérémonie, elle est inconsolable. J'ai préparé et lu un recueil des mots que plusieurs personnes m'ont dits lorsqu'ils nous ont présenté leurs condoléances.

Plein d'événements entourent cette journée. La veille de la cérémonie, nous sommes à l'hôtel, Isabelle, Geneviève et moi, avec nos conjoints pour apprendre, grâce à un test de grossesse, que Geneviève et Éric auront un enfant. Julie, la fille de Raymond, et Claude, son conjoint, ont cru pouvoir assister aux funérailles, la vie en a décidé autrement. Nicolas est né le 26 juin. Jean Pouliot, mon patron au diocèse, assiste aux funérailles. Il m'apprend que la direction du diocèse l'a congédié, il devra partir le 31 août 1999. Nous en avons déjà parlé et je l'avais assuré de ma démission s'il devait quitter le diocèse. Jean a essayé et je l'ai aidé, de régulariser les finances du diocèse. Après trois ans, ils l'ont congédié. Je n'avais alors plus ma place, je suis donc partie.

Le décès de Paul, le mariage de Geneviève à Éric, la naissance de Nicolas, ma démission au travail, la grossesse de Geneviève, l'heure de ma retraite sont tous des faits importants qui gravitent autour du décès de maman.

Pour atteindre l'inaccessible étoile.



1912 - Antoinette Morin Lefebvre - 1999

Recueil de témoignages des personnes présentes à ses funérailles

Avez-vous déjà connu quelqu'un qui sait écouter, et voir ce que d'autres ne voient pas ? Grand-maman se disait toujours sourde, mais il suffisait de parler de cartes et elle entendait très bien. De ses petits-enfants et même arrière-petits-enfants, à qui n'a-t-elle pas appris à jouer aux cartes ? Amuser les enfants, leur apprendre à gagner plus facilement, les aider à calculer, les occuper pour donner du répit aux parents, c'était sa vie.

Lorsque les petits-enfants étaient jeunes, elle les amenait chez le dentiste, elle sortait par une porte et promettait de rentrer par l'autre avec plein de gâteries pour apaiser la douleur. Et au retour, c'était de la crème glacée et même du café... il ne fallait pas le dire à maman...

Qui n'a pas reçu un jour, un petit cadeau de grand-maman, pour apprendre plus tard, que ce cadeau avait été offert à grand-maman par un membre de la famille ? France à Normand lui a apporté plein de balles de laine « beige » pour se faire tricoter un lainage. Quelques mois plus tard, Isabelle reçoit une couverture tricotée par grand-maman. Devinez de quelle couleur elle était... Beige

On retient d'Antoinette qu'elle avait une âme moderne et jeune dans un corps de femme âgée. Elle s'est adaptée à l'écart entre les générations, elle a l'esprit plus ouvert que certains beaucoup plus jeunes qu'elle. On pouvait lui parler de n'importe quoi, y compris d'argent, de sexe et des problèmes de nos vies.

Elle n'a cessé de dire combien elle était satisfaite d'être allée au mariage de Geneviève et Éric, le 15 mai dernier. Elle a semé son jardin au début de mai et au même moment, elle disait à Gilles et à Jacques qu'elle ne verrait pas l'an 2000. Voyez, au mois d'août, nous allons encore récolter ses fruits... et ses légumes.

Elle est forte comme un rocher; capable d'encaisser les confidences de tout le monde sans jamais parler de ses problèmes à elle. Elle sait transformer sa personnalité au besoin de chacun, tout en sachant rester elle-même. Elle voudrait faire plaisir à tout le monde et en même temps ne déplaire à personne. Le pire, c'est qu'elle réussit!

Toujours souriantes, nous savions être les bienvenues chez elle. Je ne sais pas pourquoi, mais chacun savait qu'elle était contente de nous voir. Elle était disponible. Faut se rappeler les fins de semaine au chalet, nous étions 20-25 à coucher, des hot-dogs pour tout le monde, tous les cousins et cousines, chacun notre tour, on y allait, on avait un fun noir.

Dernièrement, elle savait qu'elle perdait la santé, elle demeurait sereine et consolait ceux qui venaient la pleurer. Elle est très positive, toujours le mot pour encourager. « Quand j'allais voir grand-maman, elle me redonnait toujours cette confiance en moi, j'étais capable ».

Elle disait « Faut dire « oui »; comme ça, les autres ne peuvent pas dire « non » quand on leur demande quelque chose ».

« Toi, t'es bon, t'es le meilleur ». « Si tu veux que ce soit bien fait, demande à Normand, avec lui c'est toujours parfait ». Avec ces encouragements-là, on ne peut faire autrement que mieux.

Elle savait nous dire « Bientôt, tout ira mieux ». Elle inspire la joie de vivre. Par ses paroles, ses gestes et son rayonnement, elle nous fait réaliser que la vie est belle et que « l' bon Dieu est bon ».

« Laisse-les jouer, ils sont sales? C'est pas grave, ils se sont amusés, pour moi y a que ça d'important ».

« Antoinette, c'est le pilier, nous étions tous, ses frères et ses sœurs réunis, grâce à elle qui avait les mots pour pardonner, pour nous faire nous pardonner et repartir du bon pied ».

« C'est la générosité, le dévouement, le courage, le service aux autres. Si elle avait été dans la pègre, on l'aurait appelée : « le parrain ». Mais elle est chrétienne, elle est une page d'Évangile de l'an 2000 ».

Dieu l'a vue s'acharner à défendre le plus petit. Les enfants, tous les enfants cherchaient sa présence. « Grand-maman nous permettait de faire les casse-têtes des grands ». Antoine aimait travailler avec elle à son jardin, Jonathan avait toujours hâte d'aller jouer aux cartes avec elle.

Vraiment, nous lui souhaitons de la relève. Et, au cas où Dieu aurait été trop occupé pour voir toutes les B.A. de grand-maman, je vous demande de le prier pour elle.



*La théorie, c'est quand on sait tout et que rien ne fonctionne ;
la pratique, c'est quand tout fonctionne et que personne ne sait pourquoi.*

*Ici, nous avons réuni théorie et pratique :
rien ne fonctionne... et personne ne sait pourquoi !*

ALBERT EINSTEIN



VIVRE RETRAITÉE

Depuis notre entente du début d'année 1994, Raymond prépare un repas par jour. Il subit également la femme de ménage une fois par deux semaines. Il déteste la journée où elle vient travailler, il sort de la maison. Il est plus plaisant qu'à ses premiers mois de retraite. S'il a vécu une période difficile moralement, il n'en reste rien.

Raymond passe parfois quelques semaines seul à Saint-Donat. Il profite du calme de l'endroit, il apporte des améliorations au chalet. Occasionnellement, Isabelle va le rejoindre pour un jour ou deux. Puis lorsque la fin de semaine arrive, je monte les retrouver. Elle m'explique qu'il tourne en rond, qu'il s'ennuie quand je ne suis pas avec lui. Alors lorsqu'il me demande de ne pas chercher d'autre emploi, puisque j'ai quitté le Diocèse, je suis perplexe.

«En 1991, je n'étais pas prêt à ce que tu arrêtes de travailler. Aujourd'hui, huit ans plus tard, je le suis. Le salaire que tu gagnes ne vaut pas les efforts que tu fournis. Tu travailles pour presque rien. Nous cesserons d'engager une femme de ménage, nous le ferons ensemble comme avant, tu feras les repas, je ferai la vaisselle. Je suis prêt à contribuer pour que notre niveau de vie reste le même qu'actuellement, j'achèterai les autos lorsque ce sera nécessaire, j'ai d'ailleurs toujours payé mes autos avec mon argent personnel. J'utiliserai les REER, nous aurons une belle retraite ensemble.»

Pourtant je connais l'importance de garder son autonomie, de se responsabiliser, de n'être dépendante que de soi-même. J'ai vu ma tante! Aujourd'hui ces souvenirs sont loin. Je ne suis pas inquiète de Raymond, surtout pas Raymond. Il ne travaille plus depuis six ans maintenant. S'il m'offre de rester près de lui, il a ses raisons. Depuis douze ans, je vis avec lui. Ce n'est pas le travail qui lui amène son revenu, il reçoit une pension. Il n'a pas à suer pour la mériter. Je sais qu'il déteste popoter, il déteste payer la femme de ménage, il m'offre de ne plus travailler. Pourquoi pas ?

J'ai très peu voyagé. Une fois, j'ai été en Gaspésie avec Clairette et Normand Bonin, deux fois à Wildwood, la première fois c'est en voyage de noces avec Jacques, la deuxième fois avec Luce T. et les enfants. J'ai pris l'avion une fois pour aller à Orlando à mon deuxième voyage de noces. Quatre voyages pour près de cinquante années de vie, ce n'est pas une très bonne moyenne. En 1997, nous avons été à l'Île-du-Prince-Édouard pour huit jours, en passant par le Nouveau-Brunswick, nous étions avec France et Normand. Nous avons décidé qu'à l'avenir, nous partirions seuls. Il est très peu probable que nous ayons les mêmes intérêts que nos amis et nous ne prévoyons pas séjourner deux fois dans la même région. Il est difficile de décider de l'heure du lever, des repas, du nombre d'heures passées en auto avant de s'arrêter, décider ce qui est intéressant à visiter. Personne n'a les mêmes objectifs, c'est déjà assez compliqué à deux.

J'aimerais cependant profiter de cette deuxième tranche de vie de mes cinquante ans pour visiter un peu plus de pays, j'aimerais voyager. Raymond est d'accord, il en bénéficiera lui aussi. Nous sommes assez aventuriers pour partir sans voyage organisé. Se lever à heure fixes, devoir quitter une région qu'on affectionne particulièrement pour suivre le groupe, passer à côté d'un centre d'intérêt sont autant de raisons qui me motivent à préparer moi-même notre itinéraire.

Nous avons visité Terre-Neuve pendant mes deux semaines de vacances d'été de juillet 1999. Je savais que je quittais le diocèse à la fin août, alors nous avons pris l'avion et visité cette très belle province, question d'utiliser les points Aéroplan qu'accumulait Raymond lorsqu'il travaillait. Sans déboursier un sou pour les billets d'avion, nous pouvions profiter des paysages et des repas qu'offre cette province. Le poisson est savoureux, rien de comparable à ce que nous mangeons au Québec. Moi qui n'aime pas les fruits de la mer, j'en mange à tous les jours pendant notre voyage, c'est tellement meilleur. Les paysages sont magnifiques. Très différents de chez nous. Puis, nous savions qu'il existe un coin francophone à Terre-Neuve, nous y allons. Nous n'avons trouvé de français que le nom de la place. Au petit restaurant du coin, personne ne peut nous répondre dans notre langue. Tout au bout du cap, à l'école francophone, les étudiants ne comprennent pas vraiment le français.



La ville, Boutte du cap, possède une école francophone

J'ai quitté mon emploi à la fin d'août. J'ai accepté l'invitation de Raymond, je suis maintenant retraitée. Nous n'avons pas mis beaucoup de temps à nous trouver de nouvelles activités.

Nous passions beaucoup plus de temps à Saint-Donat, les couleurs de septembre nous y invitent. Raymond me propose alors de vendre la propriété de Greenfield Park pour demeurer à Saint-Donat. C'est beaucoup plus propre et reposant, nous n'aurons qu'une place à entretenir, qu'un gazon à tondre, la liste est longue des avantages que nous procurerait cette alternative. C'est sûrement intéressant, mais pour moi, c'est aussi inquiétant. Il y a deux côtés à la médaille.

«C'est facile d'énumérer les avantages, il y aura aussi des inconvénients, pour moi seulement. Saint-Donat n'est pas un endroit pouvant verser un salaire intéressant à une femme qui doit travailler»

«En demeurant ici, je peux toujours me retrouver du travail, au besoin. Je préfère garder les deux résidences. Je suis inquiète, avec quelqu'un d'autre, j'ai tout perdu une première fois, je suis méfiante»

Comment régler ce problème?

Je comprends très bien qu'une seule résidence diminuerait énormément tous les coûts de déplacements, d'assurances, d'électricité, de chauffage, d'entretien, de taxes, mais je me rends encore une fois vulnérable comme lorsque j'ai transféré le garage au nom de Jacques Savignac. À Greenfield Park, la propriété nous appartient à nous deux. À Saint-Donat, je ne possède rien et en plus je suis inquiète de m'éloigner.

Une autre hospitalisation de Chantal arrête les négociations. Je dois garder Audrey d'octobre 1999 à février 2000. C'est un peu ma faute si elle est hospitalisée aussi longtemps. Comme je ne travaille plus, j'ai pris le temps d'écrire à la psychiatre qui la traite et d'en remettre une copie à la D.P.J. pour expliquer que les deux ou trois hospitalisations précédentes n'ont duré que quelques jours et qu'Audrey subit la maladie de sa mère, elle qui n'a que huit ans.

Cette fois j'espère qu'un médecin va prendre soin d'elles. Suite à ma lettre, la psychiatre demande à me rencontrer et ensemble nous parcourons le dossier de Chantal depuis sa première hospitalisation. Elle me confirme que depuis quelques années, il n'y a aucun nom de médecin responsable dans le dossier de Chantal. Celui qui y est inscrit est décédé sans transférer ses patients à un autre psychiatre. Elle n'a pas de médecin traitant. Le dossier montre également les hospitalisations sans suivis. Chantal est assise entre deux chaises. Elle a un enfant, il est donc important qu'elle soit responsabilisée. Le médecin me promet de la prendre en charge, de la garder le temps nécessaire à sa réhabilitation et de s'en occuper par la suite. Je comprends alors la chance qu'a Chantal d'avoir son enfant. C'est grâce à ce «petit ange» qu'elle aura les soins qui pourraient la rétablir et qui lui permettront de s'occuper de sa fille.

Et moi j'ai gardé Audrey. Je comprends bien que je ne peux pas retourner travailler, que je peux mieux m'occuper. Une fois de plus l'Esprit m'a guidée, mon chemin est tracé. J'ai pris la bonne décision d'accepter l'offre de Raymond de ne plus travailler à l'extérieur. Il insiste pour ne payer qu'une propriété. Si nous devons être sédentaires, je préfère Saint-Donat. La beauté des lieux, le calme, la langue parlée, la propreté, sont préférables à l'asphalte, la merde de chien sur les trottoirs, la multi-ethnie de Greenfield Park. Nul doute que je veux vivre à Saint-Donat en permanence plutôt qu'à Greenfield Park.

«Alors déménageons», insiste Raymond.

J'accepterai à la condition que je sois propriétaire, au même titre que lui, de la propriété à Saint-Donat.

. . .

Noël approche. Nous sommes aux derniers jours d'un siècle. Le vendredi précédant le 25 décembre, les journaux publient des spéciaux incomparables pour plusieurs destinations. Un voyage à Cayo Guillermo à Cuba, nous tente. Nous n'avons reçu aucune invitation pour célébrer Noël avec un de nos enfants. Ninon, la fille de Raymond, se marie le 30 décembre, elle viendra festoyer chez nous après la cérémonie. Nous recevons les familles Picard et Lefebvre pour le Nouvel An.

Nous avons nos passeports en main, tante Isabelle est en congé et elle peut garder Audrey pour une partie du temps, surtout qu'elle n'a pas d'école. Une amie de Chantal la prendra en charge pour quelques jours à Noël. Deux jours après la parution de ce « Spécial fin de siècle », nous sommes dans l'avion, en route pour une semaine à Cuba. Se dorer au soleil, se reposer, être libres, aucun engagement ni responsabilité, c'est merveilleux!

À notre retour, il faut s'affairer comme des abeilles, récupérer Audrey, Chantal est encore hospitalisée. Il faut aussi nous préparer à la réception des invités pour un apéro le jour du mariage de Ninon, prévue dans deux jours, festoyer et célébrer l'An 2000 en famille à la maison!



Raymond et moi avons préparé des « Pensées pour le millénaire » que nous avons remises à chacun de nos enfants. Je les offre aussi à chacun de mes petits-enfants.

Sans que je connaisse l'origine de ces pensées, elles feront la différence dans nos comportements futurs.

*La vie ne serait pas ce qu'elle est si je n'y étais pas.
Quel héritage y laisserai-je ?*

La vie est un miroir, elle t'offre ce que tu es.

*On n'est pas par accident avec d'autres,
On est nécessairement avec d'autres.
C'est l'essence de la vie.*

*Chaque « Neuf » qu'on a à faire,
Personne d'autre ne peut le faire.*

*Ce que je suis fait une différence et
Ça fait nécessairement une humanité différente.*

*De Dieu, on ne sait rien,
Sauf ce que nous avons d'expérience.
Il faut donc inventer notre expérience de Dieu.*

*Que ce nouveau millénaire soit source de
Paix, de Bonheur, d'Amour et de Fraternité.*

Chacune des célébrations prévues a lieu dans la joie, dans la sérénité. Du plaisir pour terminer un millénaire et encore du plaisir pour commencer le nouveau Millénaire.

À la mi-février, dès que Chantal sort de l'hôpital, elle reprend Audrey et elle m'informe qu'elle peut s'en occuper, elle n'a pas besoin de moi.

Est-ce possible de croire que je suis insensible ? François et Chantal visitent leur père, ils se fréquentent régulièrement. Peu après notre divorce, Jacques les a informés qu'il est préférable pour lui de ne pas me rencontrer, il me tirera un plomb entre les deux yeux s'il me reconnaît dans la rue. Est-ce que je dois m'attendre à ce que mes enfants veuillent être près de moi ?

Je suis encore prête à les aider, je les aime inconditionnellement, ce sont mes enfants. Il m'est cependant impossible de modifier leur façon de penser. Ils en sont les seuls maîtres et ils décident avec qui ils veulent vivre. Je suis pourtant certaine qu'un jour ils apprendront à partager leur amour.

Un jour, avant même leur naissance, j'espérais qu'ils réussissent mieux que moi dans la vie. Comment y arriveront-ils si je ne les aide pas ?

Je me sens victime d'un homme qui a pris mes enfants en otage.

Raymond, lui, est satisfait que je reprenne mes activités normales avec lui.

Il ne veut plus que je travaille, il a assez d'argent pour nous faire vivre tous les deux, même jusqu'à cent ans. Il a bien hâte de rénover notre demeure de Saint-Donat, c'est ce qu'il veut. Je n'ai plus aucune raison de refuser puisque j'ai en caisse un montant d'argent suffisant pour affronter un imprévu.

Comme il le souhaite, il est temps de penser aux travaux, d'aller sur place pour étudier les plans des modifications à apporter au chalet. Nous vivons plus souvent à Saint-Donat qu'à Greenfield Park.

Alors nous planifions notre déménagement et nous mettons la propriété de Greenfield Park en vente. À peine est-elle sur le marché, nous recevons une offre acceptable. Des acheteurs aimeraient l'acheter pour la mi-avril. Il ne nous reste plus qu'à nous y préparer !

Commencer en février les travaux préparatoires pour être à l'aise de vivre à Saint-Donat en avril.

Les travaux d'agrandissement débuteront en mai dans la chambre du côté du lac et ensuite, un deuxième étage sera ajouté au-dessus de cette chambre agrandie. Les deux petites chambres existantes deviendront une salle de séjour à côté de la cuisine.

Je suis la contremaîtresse du chantier.

Nous avons engagé des hommes de métier pour monter les murs de l'agrandissement, installer la plomberie de la nouvelle salle de bain, poser les fils électriques.

Le projet démarre sous la pluie. Jamais un été n'a été aussi pluvieux que celui de l'an 2000.

De la pluie de mai à août, tout au long des travaux.



Dès que la structure est terminée, Raymond veut poursuivre seul le travail qui reste à accomplir. Il refuse d'engager des ouvriers plus longtemps. Il est capable d'exécuter le travail lui-même.

Tous les jeudis, je décide d'aller magasiner pour le laisser libre puisque chaque parole que je prononce est interprétée comme étant un ordre. Il m'est impossible de lui parler. Il veut une journée de congé, je ne dois pas le déranger. Je pars pour la journée complète, je ne reviens souvent qu'à 22H00. L'auto est pleine des achats de matériel nécessaire aux travaux de rénovation et d'épicerie.

Le jeudi, c'est sa journée de congé, le samedi, c'est la journée de sortie, le mardi, c'est sa journée de golf. Les autres jours, il n'arrive pas à avancer les rénovations.

Moi, je refuse de vivre dans une maison qui ne sera pas terminée comme celles que j'ai vues quand je l'ai connu. Les images de la propriété de Chambly et du chalet de Saint-Donat, il y a douze ans, me trottent dans la tête. J'étais tellement étonnée par tous ces chantiers en cours, dans toutes les pièces, dans chacune des deux places. Ce sont tellement de mauvais souvenirs.

Je veux voyager, oublier ces mésententes ! Si je suis énervée, je ne peux pas être efficace. Je suis certaine que Raymond aussi sera soulagé de prendre congé des rénovations et qu'il pourra profiter de ces vacances. J'aimerais visiter le Bic, Havre-Saint-Pierre. Nous partons en camping de la fin-août jusqu'à la mi-septembre. C'est un beau coin de pays !

À Havre-Saint-Pierre, nous avons la chance d'aller en bateau avec des résidents de l'endroit, un couple spécial, ils ont préparé une bouffe royale de succulents fruits de mer. Toute une journée à visiter, en bateau, les plus beaux coins de cette région. C'est une excursion mémorable. Les randonnées dans le Bic, celle dans une des îles à Sept-Îles, la visite de Natashquan, chaque halte est fantastique. Nous ne regrettons pas notre itinéraire. Après trois semaines, nous sommes reposés, contents d'être de retour.

Les travaux reprennent péniblement, Raymond insiste pour que je le laisse travailler à son rythme. La mésentente et les conflits augmentent. J'essaie tant bien que mal de me rendre utile. J'ai souvenir des paroles que me disait Raymond lorsque je l'ai rencontré, il travaillera tant que je serai à ses côtés pour l'aider.

Ce n'est pas vrai, je l'énerve !

Chaque fois que je suis près de lui, il ferme son coffre à outils, il arrête de travailler, il s'en va lire. Raymond ne s'exprime pas. Je lui demande ce qui ne va pas, il me répond qu'il n'a pas les outils, qu'il n'a pas la planche, qu'il n'a pas... ce qu'il faut pour continuer les rénovations.

Depuis plus de sept ans, nous sommes abonnés aux documentaires que présentent les Grands Explorateurs. Un des films présentés nous a permis de connaître les superbes ponts suspendus de l'Ile Maurice et de la Réunion. Nous nous sommes promis de nous y rendre pour célébrer notre nouvelle vie de retraités.

L'agrandissement a retardé le projet, nous décidons de le planifier pour les mois d'avril et mai 2001. Je me documente, je lis quelques livres et je trace un itinéraire des villes et des activités intéressantes. J'ai, dans un bureau de souvenirs, plusieurs albums photos avec le circuit et les anecdotes sur nos voyages.

...

Le 11 septembre 2001, Raymond et moi sommes sur le terrain du golf de Saint-Donat au moment des attentats contre les États-Unis. Vers 9H30 nous passons devant la cantine du neuvième trou. La personne responsable, toute excitée, nous affirme que la fin du monde vient d'arriver, les États-Unis sont bombardés. Nous poursuivons notre ronde de golf puisque rien autour de nous ne laisse prévoir une telle catastrophe. C'est la journée de fête de Raymond, nous avons prévu souper au Resto Saint-Hubert de Terrebonne, nous ne changeons pas nos plans et nous irons dormir, comme prévu, chez Camille et Roger Brouillard à Contrecoeur pour célébrer ses cinquante-huit ans. Le lendemain, nous apprendrons que quatre attentats-suicides ont été perpétrés la veille aux États-Unis par des membres d'un réseau islamiste. Un attentat a fait près de trois mille victimes. Deux avions ont été projetés sur les tours jumelles du World Trade Center. Les deux tours se sont effondrées moins de deux heures plus tard. Un troisième avion a été projeté sur le Pentagone à Washington, tuant toutes les personnes à bord et de nombreuses autres travaillant dans ces immeubles. Un quatrième avion s'est écrasé en rase campagne en Pennsylvanie après que des passagers et membres d'équipage aient essayé d'en reprendre le contrôle. Plusieurs milliers de personnes ont été blessées, c'était la consternation dans le monde entier. Bien sûr, des heurts et des mésententes entre pays s'en sont suivis et l'économie ne tourne pas rond, mais par chance, nous sommes retraités et cette tragédie n'affecte pas notre situation financière. Raymond a un revenu assuré par la compagnie IBM pour qui il a travaillé pendant près de trente ans.

Raymond accepte de voyager à la condition de ne regarder aucun trajet, ni de planifier l'itinéraire. Il ne veut choisir ni les lieux, ni la durée des séjours, encore moins chercher sur Internet la compagnie d'aviation offrant les billets les plus économiques. J'ai mis sur pied le voyage vers l'Ouest américain, en mars et avril 2002, et celui de la Gaspésie et Petit Shippagan au Nouveau-Brunswick en juillet de la même année. À chacun des voyages, je retrouve le Raymond de nos premières années. Je voudrais ne jamais retourner à Saint-Donat.

Raymond a deux personnalités totalement différentes. À la maison, il paresse, il boude, il lit, il refuse de me parler. Il a les yeux rivés à son écran d'ordinateur... Et pas uniquement pour consulter des sites édifiants.

Moi qui ai vécu un premier mariage avec un homme qui couchait n'importe quand avec n'importe qui, me voilà maintenant en compétition avec tous ces sites qui existent sur internet. Est-ce que les femmes se contentent d'un conjoint qui se nourrit de fantasmes à tous les jours ? J'apprends à lui faire de moins en moins confiance. Y a-t-il moyen de vivre ensemble une vie saine en pensée et en action ? Mon corps n'est plus à la hauteur de ses attentes ?



En voyage, au contraire, Raymond est prévoyant, il participe aux activités. Il est souriant, il n'apporte aucun livre, il est intéressé et surtout, il m'offre des relations tendres et agréables. Je voudrais que nous ne retournions jamais à Saint-Donat.

Je lui fais part des sentiments que j'éprouve : l'amour qui remplace l'aversion, le plaisir qui remplace la peine.

Tous les voyages me donnent l'espoir qu'un jour nous revivrons, à la maison, les mêmes moments précieux qu'à l'extérieur. Tendresse ! Affection ! Douceur ! Tous ces bons moments que nous vivions lorsque je travaillais. De retour à Saint-Donat, l'animosité, l'agressivité, les emportements remplacent les beaux moments que nous vivons pendant nos vacances.

Je ne sais pas combien de temps ont traîné les travaux de la rénovation du chalet... Plusieurs années ! Ils ont duré trop longtemps. Nous avons perdu la complicité qui nous permettait d'être un couple heureux. Je veux partir. Je ne veux plus rester avec cet homme !

Raymond refuse que je m'en aille et il sait très bien me l'exprimer. Raymond règle sans jamais critiquer mon compte de carte de crédit. Je n'exagère pas dans les dépenses, il accepte sans marmonner de payer le total à la fin du mois. C'est son attitude qu'il m'est impossible d'accepter. En me donnant la propriété et la carte de crédit, il a omis de préciser qu'il achetait une femme de ménage, une préposée à l'entretien extérieur et que maintenant, il vivrait renfermé sur lui-même, pour lui-même, sans compte à me rendre, exigeant, en prime, le silence.

Pourtant, je crois sincèrement que notre relation peut s'améliorer ! Nous étions si à l'aise ensemble lorsque je travaillais et encore aujourd'hui durant nos voyages. Où sont passées ces belles années ?

Après chacune des disputes, notre chez-nous se calme, notre relation s'améliore et nous poursuivons notre route ensemble. Monique et Jean Langlois, Monique et Gaston Nadon sont des amis précieux pour moi. Ils nous apprennent à jouer au bridge.

Nous passons de nombreuses soirées, des lundis, des mercredis, des vendredis soirs à jouer aux cartes, juste pour perfectionner notre jeu d'*enchère* et le jeu de la carte. J'adore jouer compétitif. Raymond lui ne veut que les rencontres sociales qu'amènent ces soirées avec d'autres personnes.

Monique Demarbre me présente aussi Hélène Castonguay qui a besoin d'aide pour « communiquer » avec son ordinateur. Hélène possède un caractère très spécial. Elle aime un jour, elle aime toujours. Bien sûr, elle a aimé apprendre à maîtriser son ordi. Ensemble nous avons créé un calendrier perpétuel qu'elle a offert en cadeau de Noël à ses enfants. Cette activité nous a rapprochées l'une de l'autre et nous avons depuis partagé de nombreux festins, des sorties, des activités et notre passion du jardinage.

Monique et Hélène m'ont aussi demandé d'être la secrétaire de la SHÉDO (Société d'Horticulture et d'Écologie de Saint-Donat). Je suis comptable, non pas secrétaire, mais quand il le faut, j'apprends. C'est quand même un loisir ! Je ne serai pas jugée sur mes performances, je serai plutôt appréciée pour le travail de secrétariat que je réussirai à présenter à des personnes qui ne le feraient pas elles-mêmes. J'ai de la chance, la présidente est secrétaire de formation et elle corrige mes textes. Je me sens donc utile à ce poste.

J'aimerais fleurir le terrain, y installer un bassin et une cascade d'eau. Raymond lui veut construire un garage. Je lui explique que les plantes autour du bassin demandent plusieurs années pour arriver à maturité, le garage, lui, ne changera pas et ne s'améliorera pas avec les années. J'aimerais qu'il partage son temps entre les deux projets. Je ferai ce que je pourrai pour l'aider. Il n'en est pas question, Raymond veut un garage et c'est ce qu'il fera.

Isabelle n'est pas au courant des tensions qui existent entre nous. Cependant elle sait que j'aimerais commencer à creuser dans le but d'un jour profiter d'un bassin d'eau. Elle, qui n'a pas d'amis sérieux, m'amène son nouveau compagnon et elle lui demande de creuser le bassin du bas. Probablement que c'est à cause de cette demande qu'elle en a un nouveau la fois suivante. Je ne sais pas... nous en rions de bon cœur.



À l'automne, le trou est creusé. En même temps, Raymond, lui, bâtit son garage et il ne veut pas entendre parler de la cascade. Sa fille Julie vient quelques fois nous visiter à Saint-Donat. Je la trouve courageuse de se débrouiller, sans aide, quand je vois tout ce qu'elle doit apporter pour bien répondre aux besoins de Loïc, le bébé, Thomas, trois ans et Nicolas, six ans.

Loïc est sociable, il aime que je lui lise une histoire ou que je nomme tous les animaux représentés sur la série de cartes de Sélection, Nicolas, lui, ne veut que les bras de sa mère et surtout ne mange que ce qu'il désire. Quant à Thomas, qui admire son grand frère, mais voit bien que son petit frère charme le monde, il est tout mêlé, vivant ses difficiles expériences.

Après les salutations d'usage et quelques phrases ici et là, Raymond se remet à lire, il dort dans son fauteuil. Au moment du départ, Julie va et vient de la maison au stationnement, trois ou même quatre fois pour tout ramasser, pour tout remettre dans l'auto, bagages, chaises, enfants.

...

Les fleurs me passionnent. C'est pour en profiter que je veux un bassin, une cascade et un jardin. Maintenant que Raymond a terminé son garage, j'insiste pour qu'il m'aide à mener à bien mon projet. Un paysagiste vient nous conseiller.

Au printemps de 2003, nous terminons le bassin en rajoutant des étages pour les différentes sortes de plantes. À l'été, nous allons chercher des roches et nous creusons la cascade et à l'automne, nous posons la toile et nous installons les roches.



Je capote! Nous utilisons les deux « quatre roues » pour trouver les roches, dans le bois, de l'autre côté de la route. Isabelle est souvent présente pour nous aider et son aide m'est précieuse. Je suis très contente qu'elle soit près de moi. Elle ne trouve plus d'amis qui ont de gros bras pour aider à faire avancer les travaux. Elle demande à Richard L, son ex, de venir transporter d'énormes roches. Il est tellement fort. Je suis encouragée.

Gisèle et Guy Fournier viennent nous visiter durant l'été. Guy veut tellement nous aider dans notre projet, il promet de bâtir un pont pour traverser le petit ruisseau. À la condition que Raymond termine le moulin, il concevra aussi les pales qui seront installées avant l'inauguration du bassin prévue pour le mois d'août 2004.

Pour Raymond, chaque heure de travail est pénible. Il critique, il boude et il bâcle le travail. Il ne veut pas payer quelqu'un pour réaliser le projet. Il n'est pas, non plus, intéressé à le concevoir.

...



Geneviève, Éric et Xavier séjournent à Saint-Donat pour quelques jours quand arrivent les vacances estivales. Presque chaque été, ils viennent profiter du bord de l'eau pendant de nombreuses années depuis que Xavier est né. Ces périodes tissent un peu plus nos liens et nous aident à nous connaître. La jeune famille est contente de venir partager de bons moments avec nous et l'inverse est aussi vrai. Leur présence me réjouit.

En plus, en 2002, nous avons organisé un week-end de camping aux Mille-Îles, je me rappelle la soirée autour du feu et la baignade dans le lac le lendemain sous un soleil resplendissant. Isabelle avait tellement peur de traverser le pont surplombant la rivière. Nous tentions tous de banaliser sa crainte.

En 2004, notre sortie annuelle de camping est planifiée, rendez-vous à Sandbanks, en Ontario. Audrey, Isabelle, Geneviève et moi, nous sommes fidèles à cette excursion qui renforce nos liens et nous permet de partager de beaux moments.



Je regarde souvent encore les photos de plusieurs Noëls fêtés à Saint-Donat tous ensemble et plus souvent encore les photos prises lors des séjours d'été pour profiter du lac, de la Chute-aux-rats, du Parc des Pionniers.

En 2005, c'est avec Julie et ses trois gars que nous avons la chance de partir pour quelques jours. Audrey a accepté de nous accompagner pour nous faciliter la tâche. Nous ne sommes pas des grands-parents très efficaces auprès des enfants de Julie et Claude. Nicolas, Thomas et Loïc ont plutôt le besoin de se serrer ensemble, dans les bras de maman. L'occasion est belle d'apprendre à se délier la langue et les mains.

Nos sorties avec Audrey, Isabelle et Geneviève nous montrent que les instants privilégiés que nous partageons créent des liens qui seraient autrement impossibles. J'aimerais qu'il en soit de même pour grand-papa et ses petits-enfants, qu'ils apprennent à mieux se connaître.

Le voyage nous en offre l'occasion, chacun de ces enfants est très différent. Rivière-du-Loup, Cap-Chat, Rimouski, du camping, des sorties au bord de l'eau, des fruits de mer, tout est propice aux conversations et aux rapprochements. Nous allons rencontrer Yves, le fils de la première femme de Raymond, et Lise, sa conjointe, propriétaire du chalet «Chez l'Eau Mer», à Cap-Chat.





Ainsi que Geneviève, la fille de Mario et Line et Christophe, son mari.

À la fin de notre expédition, nous sommes épuisés. Cette sortie nous a permis de nous apprivoiser. Nos rares rencontres, auparavant superficielles, sont depuis, plus personnelles, plus vraies, comme si la confiance de chacun émergeait.

J'aurais aimé m'offrir ce plaisir plus d'une fois. Pourtant, je comprends que la famille est active, stimulée par une mère intéressée par tout ce qui l'entoure. Elle aime apprendre à ses enfants à en connaître le plus possible, ce qui leur permettra de judicieux choix de vie.

...

À l'hiver 2005, je décide d'acheter un chien, un bouvier bernois. Il m'aidera à fournir l'effort d'aller marcher puisque Raymond passe ses journées à lire, il ne met pas le nez dehors. J'ai trouvé sur LESPACS un chien vacciné de quelques mois à un prix très acceptable, 400 \$. Je le nomme Garçon. Il est adorable. Un chien docile qui comprend les consignes. Mais Raymond trouve que le chien limite ses sorties. Et puis la nourriture, le toilettage, le gardiennage, autant d'occasions de manifester son désaccord avec la présence d'un animal. Chaque jour, été comme hiver, je pars plus d'une heure marcher avec Garçon. Je monte la montagne derrière chez nous, deux ou trois fois par semaine. C'est un bon chien, même s'il n'avait que sept mois à l'achat, il n'a jamais rien bouffé, jamais rien cassé. Il est calme et il adore les sorties. Il aime tellement rencontrer d'autres chiens. Une journée, nous partons en auto pour aller visiter Isabelle et ses chiens, nous devons rebrousser chemin après quelques vingt kilomètres pour revenir chercher un objet oublié. À notre arrivée, n'ayant pas vu ses amis, Garçon refuse de débarquer de l'auto. Il jappe et montre clairement son désappointement d'être de retour sans s'être amusé. C'est un chien vraiment brillant !

Nos voyages se compliquent un peu. Difficile de sortir du pays avec un gros chien. Pour voyager en France, au Salvador et en Grèce, impossible de l'amener. C'est Isabelle qui le garde la première fois, mais avec son travail et Joseph et ses autres chiens, la tâche devient trop lourde. Je suis vraiment chanceuse, son voisin, qui va courir tous les jours, accepte de le garder. Nous avons donc pu partir rassurés, Garçon ne sera pas pénalisé par nos trop longues absences.

J'ai de plus en plus le goût de voyager, je suis tellement bien à l'extérieur de Saint-Donat. Raymond a accepté de visiter l'Ouest canadien en juin et juillet 2003, le Portugal au printemps 2004, nous avons traversé la Floride en novembre de la même année. Nous visiterons la France, de la fin mai à la mi-juillet 2006 et le Salvador un peu plus tard, en novembre. À chacun des voyages, Raymond redevient le gars que j'aime. J'aimerais être toujours partie, ne plus jamais revenir. Puis un jour, Raymond annonce que les voyages ne l'intéressent plus.

Je partage alors plus de moments agréables avec mes amies. J'ai retrouvé France Archambault avec qui j'ai vécu mon adolescence. J'ai connu Suzanne Lafleur, une amie d'enfance d'Hélène. Les cours de natation m'ont permis de connaître Yvette Roy, qui possède tous les talents et qui sait les partager. J'ai finalement rencontré Louise Labelle qui est du lac Croche aussi, elle est tellement perfectionniste, elle m'oblige à fournir quelques efforts et à me dépasser un peu chaque jour. Un jour elle m'a apporté un joli souvenir accompagné d'un mot que j'ai bien apprécié.



Nous sommes six personnalités très différentes et ensemble, nous nous complétons bien. Chacune de nous possède un talent que l'autre n'a pas. L'entraide est spontanée, nous pouvons nous soutenir, nous entraider, nous écouter. Nous planifions, à chaque année, une sortie de filles de trente-six heures. Cette excursion me permet de m'évader, de rire de la vie, de rire avec la vie.

Depuis que la cascade et les fleurs enjolivent notre terrain, de plus en plus d'oiseaux utilisent les mangeoires. Le geai bleu, le geai du Canada, le pic mineur, le grand pic, la sittelle, la mésange passent les quatre saisons à nos mangeoires. Au printemps les bernaches arrivent avec leurs cris de salutation, en groupes formant un V, facilitant le déplacement de celles qui sont derrière. Connaître la date de la fête des Mères, c'est aussi savoir quand va arriver, à notre fenêtre, le colibri réclamant son eau sucrée. Je le verrai danser, effectuer des parades ritualisées pour faire la cour à sa belle. L'oiseau-mouche peut filer droit dans les airs, pratiquer le vol stationnaire, reculer, le rythme de ses battements d'ailes ne varie pas. Puis, le merle apparaît et niche, l'été sera bientôt avec nous. Un printemps, une tourterelle triste gémit sur notre terrain, son cri est un triste « oowoo-woo-woo-woo ». Durant l'été, des éperviers ont niché dans la forêt et plus jamais nous n'avons revu de tourterelles. Le cri agressant de l'épervier est une série de « kik-kik-kik » ou de « kek-kek-kek », ses vocalises se font entendre pendant toute la saison de reproduction. En juin, l'hirondelle bicolore vient nicher au bord de l'eau. C'est un plaisir de la revoir année après année préparer son nichoir. L'été, le huard, le becscie, le colvert se reproduisent et sur le lac, les canetons suivent la parade, les uns derrière les autres pendant tout l'été. J'ai eu la chance de nourrir un passerin indigo, toute une semaine. Il n'est jamais revenu. Le chardonneret éclatant de jaune

pour conquérir sa belle retrouve sa mangeoire remplie de graines, il passe l'été à s'en régaler. Le junco ardoisé s'arrête au pied des mangeoires pour une semaine ou deux en mai puis revient à l'automne, pour un très court petit « au revoir ». Je revois également la formation de bernaches quittant le Québec pour des températures plus clémentes. Quand vient l'hiver, le chardonneret des pins, le roselin, le sizerin, le durbec des pins nous arrivent en même temps que la neige pour passer la saison avec nous. Raymond reconnaît aisément les couleurs, le profil, les particularités d'un oiseau, il est très visuel et il m'a beaucoup aidée à identifier ceux qui s'alimentent à la mangeoire.

...

En 2006, Isabelle est enceinte d'un premier enfant. Elle a trente-quatre ans. Elle est toujours aussi généreuse et c'est chez elle que se célèbrent les anniversaires, autant ceux de Chantal, que la Saint-Valentin, nos fêtes à Audrey et moi en août. Isabelle y va toujours de surprise en surprise et amène l'événement au niveau d'une grande fête.

À l'été, comme la nature de son travail l'oblige à effectuer un retrait préventif, elle peut passer quelques jours avec nous à Saint-Donat. Elle profite de la vie, elle qui a dû travailler très jeune, la maternité lui offre un répit.

... Puis, un matin, Isabelle se lève alors que Michel est déjà parti travailler.

Les premières contractions ont commencé. Isabelle appelle Michel, se rend elle-même à l'hôpital en auto apportant ses valises et sa caméra. Elle demande à un passant qu'elle croise à l'entrée de l'hôpital

« Voulez-vous me photographier avec mes valises ? J'entre à l'hôpital pour accoucher de mon premier enfant. Mon chum viendra me rejoindre un peu plus tard »

La venue de Joseph nous montre, avant même sa naissance qu'une nouvelle maman existe. Tous les superlatifs sont utilisés pour que chacun sache qu'Isabelle a le plus beau, le plus fin, le plus raisonnable, des enfants sur terre. C'est tellement rassurant un si bel élan d'amour. Impossible de penser offrir un cadeau à cet enfant, sa chambre déborde de tout ce dont il aura besoin, avant même qu'il soit entré chez lui.

Isabelle est bien la mère idéale que je rêvais d'être et Joseph, le « superlatif » des enfants sur terre. Je suis contente pour elle, mais en même temps, je me sens bien inutile. Elle reçoit toute l'aide dont elle a besoin du CLSC et des amis de sa région. Une maman vient s'occuper d'eux à la maison, une halte allaitement leur assure le réconfort. Tous les organismes et surtout l'internet procurent l'assurance et les informations à la nouvelle maman pour l'éducation de son enfant. Pas moi ! Je ne suis plus à la mode avec mes expériences anciennes. Je peux aimer mon petit-fils, je n'ai pas de conseils appropriés à offrir.



Pour la fin d'année 2006, Isabelle invite tous les membres de la famille à fêter avec eux. Il y a plus de dix ans que je n'ai rencontré mon fils. Michel raconte encore que même à ce moment-là, des Savignac, chez lui, c'est du sport. Les filles qui parlent et qui rient à fendre l'âme, François qui descend les escaliers sur les mains, Michel est abasourdi. Il en parle encore tellement la rencontre l'a éberlué!

...

J'ai démissionné de la SHÉDO après m'être occupée de son secrétariat pendant quelques années. J'ai trouvé une personne plus compétente pour me remplacer et je suis maintenant membre du comité de la FADOQ. J'occupe le poste de trésorière. Je suis beaucoup plus à l'aise pour remettre des états financiers que des procès-verbaux. Jeannine Lippé, la présidente, a besoin de membres dans son comité, il lui manque quatre personnes. J'ai accepté un poste et après quelques mois, j'ai amené mes amies à travailler pour les aînés, elles aussi. Yvette et moi organisons plusieurs activités pour permettre aux personnes seules de s'amuser un peu et surtout alléger la tâche de la présidente. C'est lourd l'organisation de la FADOQ, il y a énormément de travail, de rencontres à planifier, de sorties à gérer. Hélène a accepté d'être secrétaire du Mouvement et elle offre également des ateliers « J'écris ma Vie » aux personnes intéressées.

Chaque fois qu'un organisme me demande de travailler avec eux, ma pensée première va vers Dieu. Je lui rappelle combien je me sens une mère inapte, incapable d'obtenir l'amour de mes enfants, et je lui demande alors de s'occuper d'eux pendant que moi, j'œuvre là où je me sens utile. Je suis alors confiante que, d'une certaine façon, mes capacités servent à protéger ma famille.

...

La photo me passionne également. Mon amie Hélène m'apprend qu'une professionnelle, Louise Tanguay, offre des cours à Percé. Je m'inscris pour une semaine de formation en juin 2007. Quelle belle décision! La route qui me mène à Percé est agréable. Une heure à peine après mon départ, je suis en vacances.

Je prends le traversier, comme avec les enfants quand je restais à Crabtree et que nous visitons maman à Sainte-Perpétue. Des souvenirs de moments précieux où nous étions accueillis à bras ouverts me viennent à l'esprit. Maman savait écouter nos problèmes, je savais rire avec elle. Je me remémore ces instants de joie où elle était si contente de nous voir. Le trajet pour se rendre à Percé est panoramique, le temps passe vite.

Le dimanche soir, lorsque je rencontre le groupe de neuf personnes qui se sont inscrites à la formation, je constate que nous arrivons des quatre coins du Québec. Les gens viennent de Lévis, de Montréal, de Rimouski, de Mont-Tremblant. Tous ont hâte que la semaine commence. Les communications sont déjà faciles entre nous. Après les présentations, nous sommes invités à choisir par pige, notre lieu d'habitation pour toute la semaine. Cinq dans une bâtisse, trois dans l'autre, une personne est venue avec sa conjointe et ils ont une location ailleurs dans Percé.



Le cours est dense, nous n'avons pas de temps à perdre. À 8H30 le matin, nous sommes en formation et à 20H30 le soir, nous travaillons nos photos prises plus tôt pour les présenter le lendemain en avant-midi et recevoir les critiques de la professeure. La semaine a passé très vite, trop vite même. Je n'ai pas eu le temps d'assimiler toutes les notions enseignées pendant les cinq jours. À chaque jour, après quelques heures de théorie, nous allons mettre en pratique les enseignements reçus, nous corrigeons les photos présentées, nous apprenons comment travailler avec Photoshop Élément. Le dernier jour, nous présentons, lors d'un après-midi «portes ouvertes», nos photos aux habitants et aux visiteurs de Percé. Peu de personnes se sont présentées, le temps est maussade, alors la pluie éloigne les visiteurs.

Nous avons terminé la soirée par un souper au homard, du vin à profusion et des promesses de se revoir le plus vite possible. Je reviens le samedi, satisfaite de comprendre un peu mieux comment maîtriser mon appareil photo et surtout comment corriger mes photos.

Je suis aussi très détendue. J'ai mis de côté, pour une semaine, ma vie de tous les jours. Le chemin du retour me ramène à ma réalité. Avant même d'être chez moi, je stresse. Mon amie Hélène m'a conseillée plusieurs fois de clarifier la situation difficile qu'est ma relation avec Raymond.

Je m'interroge sur les raisons qui m'incitent à rester avec lui. À Saint-Donat, je parle sans arrêt et je pleure souvent. Plus Raymond me demande de me taire et de ne pas le déranger lorsque nous sommes tous les deux, et plus je parle lorsque je suis en dehors de chez moi. Je ne sais même plus prendre le temps d'écouter. Je suis nerveuse. Je ne peux pas poursuivre ainsi ! Mes colères succèdent à ses bouderies. Hélène a raison, je dois agir. Pourquoi tolérer de vivre, à deux, une vie solitaire ?

Ne me serait-il pas préférable d'être seule encore une fois ?

Après l'hospitalisation de ma fille, en 1988 et les années suivantes, j'ai répété, j'ai expliqué, j'ai dit et j'ai redit comment se sont déroulés les événements de sa maladie. Pendant plusieurs années, des personnes ont accepté d'écouter ce que je racontais, la tristesse que je vivais voyant son avenir diminué. Il ne se passe pas de mois sans que je ne trouve une personne qui accepte de m'écouter. J'avais le cœur à l'envers. Je parlais tout le temps des moments difficiles que je traversais.

... Jusqu'à ce que ma peine diminue au fil des années et que ma fille, Chantal retrouve un peu d'autonomie.

On est vingt ans plus tard et je redeviens encore un moulin à paroles. Je vis des moments difficiles dans ma relation avec Raymond, je suis triste. Ma foi en l'Amour est faible.

Je comprends maintenant que parler, c'est une soupape quand je suis malheureuse, que plus une situation m'énerve, plus je parle, de tout, de rien. Je sais cependant que je ne peux pas m'en sortir seule. Je ne suis pas la seule responsable.

De retour à la maison, j'avise Raymond que je m'en vais sauf que j'aimerais, s'il l'accepte, rencontrer un thérapeute qui voudra nous aider à prendre une décision éclairée. Nous nous présentons en même temps, pour avoir, à tour de rôle, une entrevue d'une heure. Tout en larmes, j'explique au thérapeute que je n'en peux plus de vivre une situation qui se détériore jour après jour.

Le sexologue que nous voyons me demande après deux ou trois entrevues, de faire silence, d'arrêter de parler, de me taire, d'écouter. Je lui réponds que ce sera impossible tant que mon cœur vivra autant de peine. Tout ce que je sais faire s'est crier ma détresse et parce que je m'exprime, je m'entends dire de me taire.

J'ai toujours de la difficulté à m'expliquer tellement je pleure!

Les gens soulignent que la Grèce est le plus beau pays à visiter. Durant notre thérapie nous décidons que nous irons passer le mois d'avril 2008 dans les îles. Nous consultons un thérapeute dans l'espoir de redonner un sens à notre vie. Le voyage pourra nous y aider puisque nous avons toujours vécu de bons moments lors de séjours à l'extérieur. Les itinéraires se précisent, le voyage s'organise. Les billets d'avion sont achetés, les préparatifs vont bon train. Les hôtels sont réservés d'avance par internet.

À la sortie d'une entrevue, nous allons diner au restaurant et Raymond me demande :

«Accepterais-tu de vendre la propriété du lac Croche pour en construire une neuve sur un beaucoup plus petit terrain, au village?»

Peu m'importe pourquoi il a posé cette question, l'important c'est que nous ayons conclu qu'il fallait déménager.

Le chalet est aussitôt mis en vente, nous partirons bientôt pour la Grèce.



Raymond suggère d'acheter le terrain au village, de commander une maison préfabriquée puisqu'il est possible qu'à notre retour de voyage, la résidence du lac Croche soit vendue et que nous devions quitter très rapidement. Quelqu'un qui veut acheter une maison d'été au bord de l'eau, ne la veut pas en septembre. Nous devrions nous rabattre sur une bâtisse déjà construite et Raymond n'est pas d'accord avec cette idée. Les problèmes des autres, il n'en veut plus. S'il déménage, il veut une maison neuve, avec un garage.

De mon côté, je refuse qu'il fasse lui-même les travaux à l'intérieur de la nouvelle propriété. J'ai gardé tellement de mauvais souvenirs des rénovations au lac. Il est hors de question qu'il diminue les coûts de construction de quelque manière que ce soit. J'y tiens autant que lui tient à ce que nous ayons une maison neuve. C'est du donnant-donnant. S'il accepte, je suis également prête à tenter l'expérience. Je veux une « clé en main ». Nous aurons assez de travail avec l'aménagement du terrain.

Avant de partir en voyage, nous avons choisi à Mascouche, chez Confort Design, notre modèle, nous l'avons commandée pour une livraison le 30 mai 2008. Nous avons trouvé le tireur de joint, l'électricien, le plombier, les peintres, l'ouvrier-manœuvre, tous les métiers sont réservés pour juin.

J'annule notre prochain rendez-vous avec le thérapeute, Raymond n'est plus intéressé à le rencontrer. Pourtant, je sens qu'il a de nouveaux objectifs, même si nous n'en parlons pas. Je comprends que Raymond ne veut pas que je m'en aille. Raymond ne s'exprime jamais. Je ne peux qu'échafauder des hypothèses.

Que s'est-il passé lors de la dernière rencontre avec le psychologue?

Je ne pourrai jamais l'expliquer, je ne le sais pas. Le changement va pourtant arriver.

C'est le début d'un nouvel épisode de notre vie.



DICIONNAIRE HUMORISTIQUE DE LA MÉDECINE (1939)

CICATRICE : Fermeture pour cause de réparation.

GÉANT : Nain déployé.

PENSÉE : Fleur à cinq feuilles qui pousse parfois dans la tête de l'homme.

DICIONNAIRES DE L'ACADÉMIE DE L'HUMOUR FRANÇAIS

AUTEUR : Quelqu'un qui gagne à être connu.

GAFFEUR : Sot périlleux.

LONGÉVITÉ : Succès d'années.

PAIX : Le bonheur des ménages, qui ne s'obtient que par la bataille.

VIEILLIR... J'AI SOIXANTE ANS !

Une de nos connaissances et son ami veulent visiter la Grèce. Ils aimeraient partir avec nous, ils n'ont pas souvent voyagé et ils seraient plus à l'aise pour les avions, les activités, s'ils pouvaient nous accompagner. Bien que nous n'aimions pas voyager avec d'autres, nous acceptons. Nous ne sommes pas encore partis qu'ils ont déjà modifié la moitié de l'itinéraire. Nous ne les suivrons pas, ils ne seront que deux semaines sur quatre au même endroit que nous.

Début d'avril, nous montons dans l'avion, notre tête est restée au Québec. La propriété à vendre, l'achat du terrain, la préfabriquée en construction, les choix de couleurs, de peinture, d'armoires, c'est parce que tout le voyage en Grèce est déjà réservé et payé que nous partons. C'est le dernier voyage que nous avons organisé et il est loin dans la liste des plus beaux pays visités. La Grèce, avant leurs Pâques, la date diffère de la nôtre, n'est pas touristique. Tous se préparent pour l'été, ils rénovent leurs maisons qui doivent être repeintes tous les ans. Ils n'ont ni le temps, ni un sourire à nous offrir. Les déchets traînent dans les rues, il est difficile de réaliser une bonne photo. C'est certain que les îles ont un charme particulier, mais loin d'être comparable à la beauté de l'Ouest canadien que je reverrais n'importe quand.

Nous sommes revenus déçus de notre voyage, mais la tête remplie de notre projet. Je sais, certains diront que c'est à cause des soucis liés à la construction que nous n'avons pas apprécié le voyage, à ceux-là je suggérerai de relire le paragraphe précédent. C'est la période de l'année qui a d'abord été mal choisie, ensuite c'est le manque d'accueil des Grecs. Nous aimons communiquer avec les gens des pays que nous visitons, eux n'avaient pas de temps à nous accorder.

À peine de retour, nous voulions étudier le terrain, prendre rendez-vous avec l'excavateur, pour faire tasser la terre et commencer à creuser les fondations.

Pendant notre voyage, personne ne s'est présenté pour acheter au lac Croche et la préfabriquée arrive à la fin du mois de mai. Nous devons contracter une hypothèque pour un temps s'il ne se présente pas quelqu'un très bientôt.

Peu de temps après notre retour, notre agent immobilier nous annonce qu'il a une offre d'achat à nous présenter. Peu importe le prix, nous négocierons, nous ne rebuterons pas l'acheteur. Tout s'est bien passé, le couple est en amour avec l'emplacement. Pour que la transaction se finalise, l'acheteur doit négocier un emprunt avec sa banque, il n'a pas eu de problème.



Les machines s'embourbent sur le terrain.

La caisse populaire accepte que nous ayons une grosse marge de crédit, sans hypothèque, pour trois mois. En réalité, la responsable des marges de crédit nous mentionne d'abord, avoir rarement vu un tel montant accordé sans hypothèque, elle s'informera pour savoir si c'est possible. Je lui ai répondu :

« Si vous l'avez rarement vu, c'est que vous l'avez déjà vu et j'aimerais que vous fassiez tout en votre pouvoir pour réussir à nouveau. Nous sommes tous les deux des clients des caisses depuis cinquante ans »

La maison est arrivée à la fin mai et la vente du lac Croche est finalisée à la mi-juin 2008. J'avoue que Raymond a vu juste et qu'il était important de confirmer l'achat de la préfabriquée même à l'aveuglette.

La maison est arrivée, les travaux à l'intérieur ne sont pas terminés pour autant. Le raccordement de l'électricité, la plomberie, les joints à tirer, les murs à peindre, les planchers à poser ainsi que les escaliers menant au sous-sol et au garage à bâtir, nous avons trente jours pour que chacun des corps de métier complète son travail.

Tout ce va-et-vient m'empêche de promener mon chien, Garçon. Il est de plus en plus nerveux. En peu de temps, il devient malade. Il est tellement dérangé dans ses habitudes!

Le 30 juin, nous devons libérer la propriété du lac Croche, le déménagement doit être terminé. Nous sommes pressés, tous les travaux accaparent notre temps du matin au soir. Peu après le déménagement, Garçon a avalé un objet qui est resté coincé dans sa gorge. J'ai voulu appeler un vétérinaire. Le soir, il n'y en a aucun dans notre région. Je dois me rendre à Ville Saint-Laurent, à plus de 200 km.

Je suis trop fatiguée pour me taper 400 km. seule, la nuit. Raymond ne dit rien, il ne veut pas entendre... Il est déjà tellement désappointé que la nouvelle résidence coûte plus cher que le montant de vente de celle du lac. Toute la nuit, j'ai pensé comment éviter de perdre mon chien. J'ai essayé de lui donner de l'huile pour débloquent sa gorge. Le chien a râlé, pleuré, craché.

Un vétérinaire ouvre son bureau à 7H00, à Saint-Jovite. Je m'y rends sans rendez-vous. Il n'y a que la réceptionniste. Elle me suggère de le laisser jusqu'à ce que le vétérinaire arrive. Elle me rappellera pour m'informer du diagnostic. Elle ne sait pas combien coûtera l'intervention. Toute la nuit, j'ai réfléchi à la décision que je dois prendre. J'ai décidé de ne pas ramener mon chien à la maison. Même après une intervention, je sais qu'il recommencera. Je sais que je n'ai pas le temps, dans l'immédiat, de reprendre mes randonnées en forêt : je suis vraiment dans une impasse.

J'ai donc expliqué mon problème à la réceptionniste de la clinique et je lui ai demandé combien me coûtera l'euthanasie de mon chien. Elle me propose de l'offrir à une de ses connaissances. Elle s'aperçoit que c'est un très bon animal. Je laisse sur le comptoir le montant pour l'euthanasie, je l'autorise à agir comme elle le veut, je ne veux pas en être informée. Je ne veux pas savoir ce qui arrivera à Garçon.

Je sors de la clinique du vétérinaire et je rentre chez moi. Je suis triste, j'aime mon chien. Raymond m'a simplement assurée que c'était le bon choix. Nous n'en avons plus jamais parlé.

...

Audrey a seize ans. Je l'invite à passer l'été chez nous, au village. Je suis certaine qu'elle peut travailler pour gagner un peu d'argent. Occasionnellement, elle garde des enfants autour de chez elle, mais un travail, dans le vrai monde, avec du public, la valorisera sûrement. Elle est venue à la fin des classes. Je lui suggère de se chercher un emploi, de préparer son C.V. et d'aller le porter dans les commerces du village. Elle accepte. À la fin de juin, elle se présente dans plusieurs commerces et restaurants et peu de temps après le LOG Café lui demande de se présenter en personne. Elle s'entretient avec la gérante qui la regarde de la tête au pied et lui dit:

« Parfait, tu commences demain à 7H00 pour un poste de serveuse »

Audrey est contente, mais pouvez-vous imaginer la mienne, ma joie ! Je suis tout aussi excitée qu'elle. Il lui faut une jupe noire, une blouse blanche et des souliers propres. Nous courons les boutiques pour trouver et finalement c'est chez Korvette qu'elle déniché tout ce dont elle a besoin comme uniforme. J'ai eu l'occasion d'être très fière d'elle. L'emploi n'est pas à la hauteur de ses capacités. Le personnel est plus ou moins stable. Audrey, elle, tient le coup.

Tout l'été, jusqu'à la rentrée scolaire, elle accepte les heures décausées, ici et là dans la semaine pour parvenir à gagner un salaire acceptable. Ce qui m'a encore plus satisfaite, c'est d'apprendre qu'aussitôt retournée à Longueuil, fin août, pour ses études, une amie la réfère à son employeur Tim Hortons dans sa région et elle a aussitôt été engagée.

Elle est restée à cet emploi un peu plus de trois ans, jusqu'à ce qu'un autre employeur la remarque. C'est le patron de la SAAQ de Place Dupuis qui a voulu qu'Audrey occupe un emploi dans son entreprise. Son sourire et son assiduité sont remarquables. Audrey, je suis tellement fière de toi. Partout les personnes qui te côtoient affirment que tu es extraordinaire... Une perle aura toujours la valeur d'une perle!

...

Les travaux de la maison neuve, autant ceux à l'intérieur qu'à l'extérieur, m'ont permis de connaître Raymond encore un peu plus. Il vit de défis. Raymond veut tellement diminuer le montant à verser à l'ouvrier qu'il s'empresse d'exécuter le travail. C'est un plaisir que de regarder monter la structure de cette propriété au village. Mon stress diminue peu à peu. Je suis un peu plus capable d'écouter. Raymond s'occupe à minimiser les coûts de construction. Je deviens beaucoup plus calme.

L'année du déménagement, je fête mes soixante ans. Je m'offre une journée tout en « fleurs ». J'invite ma famille, mes amis, à m'apporter chacun une plante pour commencer l'aménagement paysager de notre nouvelle propriété. Je suis tellement contente!





Le 28 août 2008, les enfants, mes frères, les amis viennent fêter avec moi et ils m'offrent plusieurs arbustes et vivaces à planter. J'inscris le nom de chacune des personnes au pied du plant. Lorsque j'entreprendrai la plante, j'aurai en tête la personne qui me l'a offerte. Nous avons soupé de blé d'Inde et de hot-dogs. Quoi de mieux?

Tout le mois de septembre, je ne reconnais pas Raymond. Il m'aide à planter tous ces cadeaux. C'est une lourde tâche, encore une fois, parce qu'il creuse une terre remplie de roches. Le travail demande de gros efforts.

Quelle bonne idée! Jour après jour, année après année, l'entretien de cet espace, c'est le rayon de soleil de ma journée.

C'est peu dire! Mon jardin m'aide à oublier de sombres journées passées il y a quelques mois à peine. Et en plus, c'est Raymond qui fournit l'effort pour améliorer l'extérieur sans maugréer.





Nos amis, Marie et Guy Phaneuf



Mon frère Gilles et sa femme Gisèle



*Mon frère Jacques
et sa femme Yolande*



Nos amis, Camille et Roger Brouillard



C'est en début d'année 2009 que Geneviève a une nouvelle à m'annoncer. Elle me dit de rester bien assise. Elle divorce d'avec Éric. Je le savais ! Ils étaient si jeunes et inexpérimentés lorsqu'ils se sont fréquentés. Puis, les études, le travail, l'achat d'une maison, le déménagement dans une autre province, la naissance de Xavier, leur mariage, tout brassait. Depuis quelques années, je voyais bien qu'elle se cherchait. À chacune de nos rencontres, elle avait une nouvelle idée en tête, soit de déménager au Québec, soit de changer de travail, soit de suggérer à Éric de se trouver un autre emploi. Rien à faire, elle devait bouger. Je ne suis donc pas étonnée lorsqu'elle m'avoue son besoin de prendre l'air. Je ne suis pas étonnée, mais tellement peinée.



Éric est l'homme que plusieurs femmes recherchent. Doux, amoureux, à l'écoute, travaillant, bon père, protecteur et j'en passe. Je connais plusieurs femmes, tantes, belles-sœurs, amies qui ont vécu à côté d'un homme violent ou alcoolique ou égoïste. Je suis triste d'entendre qu'il n'aura pas la place qu'il mérite dans le cœur de la personne qu'il aime.

L'unique point positif de cette séparation, c'est qu'elle m'oblige à comprendre qu'il n'y a jamais rien de gagné pour personne. J'ai toujours pensé que les femmes subissent l'immaturité des hommes. Force m'est, aujourd'hui, de reconnaître qu'un homme peut, lui aussi, être désarmé et sans défense devant le cheminement d'une épouse qui dévie de sa trajectoire.

Je comprends, à soixante ans, que l'Amour n'a pas de sexe et que tout être humain doit s'incliner devant la malchance de perdre l'être aimé.

S'incliner, s'adapter ou souffrir.

...

À l'été 2009, la municipalité souligne les vingt ans de jumelage entre Lans-en-Vercors et Saint-Donat. Nous sommes attendus en France. Les activités sont prévues d'avance, nous logeons sans aucun frais chez l'habitant. Je ne considère pas cette sortie comme un voyage. C'est une activité tellement exceptionnelle. Jamais, nulle part, nous n'avons été accueillis avec autant de gentillesse, de dévouement.

Jour après jour, nous visitons la région, nous mangeons dans des restaurants, la nourriture est exceptionnelle. Notre hébergement chez Chantal et Claude Foin est sensationnel. Ils nous offrent tous les petits-déjeuners et quelques soupers, nous nous en rappellerons toujours. Yvette, Suzanne et leurs conjoints, Jeannine Lippé, Raymond et moi, avons voyagé ensemble tout au long des dix jours.



Après ce séjour à Lans-en Vercors, nous sommes allés à Paris, en train, pour quelques jours et nous sommes revenus au Québec.

...

En 2009 également, Raymond termine la galerie arrière. Il travaille le terrain, il creuse pour étendre du compost et de la bonne terre avant de planter les vivaces qui nous sont offertes par des amis qui ont un surplus de plantes.

Des arbres nous sont offerts lors d'une visite au jardin botanique, d'autres sont reçus lors de rencontres municipales. Raymond travaille beaucoup pour enlever presque un pied de terre de Caïn et la remplacer par du compost aux endroits prévus pour semer le gazon. À la fin de l'été 2009, le plus gros du terrassement est terminé.

Je comprends bien tous les efforts de Raymond pour rendre notre vie plus agréable. Je vois qu'il facilite notre quotidien. Je me laisse porter... Le temps arrange bien les choses. Demain viendra!

En ce sens, les pratiques religieuses me manquent un peu. Comment l'expliquer? Toutes ces bondieuseries d'église m'énervent. Je n'y retourne pas parce que j'en ai soupé d'entendre les curés, tous des hommes, tous trop vieux, nous raconter des histoires... et surtout de les entendre penser qu'ils ont une supériorité d'homme sur terre. Qu'ils les vendent ces églises trop onéreuses et qu'ils se mettent au service des personnes. Surtout, qu'ils aillent travailler pour gagner leur pain plutôt que de vivre de notre argent. Mon Église, elle est dans notre milieu. Je m'aime, j'aime les autres, ceux qui m'entourent, elle est là ma religion, elle est remplie d'Amour.

Cependant, la parole de Dieu, celle qui est lue durant les célébrations, cette Parole me permettait de réfléchir, d'aller au-delà de la rancune. Depuis que je suis petite, je suis certaine que la foi, elle est en moi, c'est intérieur, mais c'est mise en commun qu'elle prend son essor. Cette Parole partagée avec nos proches me permettait de me dépasser, de pardonner, d'aimer.

Tomber, c'est humain, se relever, c'est divin...

...

Isabelle et Michel ont décidé d'avoir un deuxième enfant. Une liste des numéros de téléphone et de toutes les personnes pouvant possiblement les aider à garder Joseph ou être disponibles pour n'importe quoi d'autre est affichée sur le réfrigérateur. Je suis la dernière personne au bas de la liste, celle à qui elle demandera, si elle est vraiment mal prise. Le message est d'abord très évident aux yeux de tous, sur le frigo.

Tout le temps de sa grossesse... et ses commentaires, confirment ce qui est écrit. Lorsque je l'avise que je suis bas dans sa liste, elle m'explique

«Toi maman et Raymond, vous avez tellement d'amis, de responsabilités, d'engagements, que vous êtes les dernières personnes sur qui je compterai»

Chaque fois que je vais chez elle durant sa grossesse, je vois la liste sur le frigo et je suis peinée, sans être capable de trouver les mots pour m'exprimer. Je me sens comme si j'avais abandonné ma fille avant qu'elle ne soit prête à voler de ses propres ailes. Je le sais que je serai présente à son accouchement, je sais qu'elle aura besoin de mon aide. Je serai là!

Jasmine naît le 23 octobre 2009. Isabelle entre à l'hôpital en matinée et elle nous appelle pour connaître notre disponibilité. Pourra-t-on aller coucher Joseph? Une voisine ira le chercher à la garderie en fin de journée et l'amènera chez lui en soirée. Nous allons les visiter à l'hôpital. À notre arrivée, Isabelle enfante au moment où j'ouvre la porte de la chambre de travail. Elle nous sourit et nous salue. Le médecin nous demande de rester à l'extérieur. Elle fournit son dernier effort, l'enfant naîtra dans quelques secondes.

Nous sommes dans la salle d'attente et j'avoue à Raymond que je suis émue de ma brève entrée dans sa chambre, même si ce n'est qu'une seconde. Je suis vraiment étonnée de regarder leur caméra remplie de photos prises avant et pendant l'accouchement.

Quel contraste! J'étais tellement nerveuse lors de mes accouchements, jamais je n'aurais laissé quelqu'un me photographier alors qu'Isabelle a un sourire sur chacune des photos. Une chatte! Elle a accouché sans peine. Elle est déjà très en forme et ravie de nous présenter leur fille, Jasmine.

Ensuite nous allons coucher Joseph chez lui, à Mascouche. Michel reste à l'hôpital. Le lendemain, nous allons présenter Joseph à sa sœur, à l'hôpital. Je suis enfin utile! C'est souvent dans ces gestes et ces actions gratuites que je suis satisfaite d'être celle que je suis. J'ai oublié la liste sur le frigo quand Isabelle nous a chaudement remerciés, Raymond et moi, d'être présents, au bon moment.

...

Nous décidons de passer un mois en Floride, de la mi-novembre à la mi-décembre 2009. Nous n'aurons donc pas la chance de dorloter notre Jasmine, la petite dernière arrivée, ni Joseph, son grand frère. Quelques semaines après sa naissance, nous partons afin d'éviter le froid, la neige et vivre au soleil en toute quiétude.

Marcel Auger, un résident de Saint-Donat que nous connaissons, il joue au golf et au bridge, nous a permis de découvrir ce coin de paradis. *Héritage Village*, à Okeechobee est un parc de Québécois. Les résidents parlent français et vivent la même culture que nous. Plusieurs personnes y passent six mois, la longue saison hivernale du Québec. Les nombreuses fêtes, les activités, le bénévolat, tout est intéressant et les gens font de l'endroit un lieu où il fait bon vivre, la vie y est agréable. Nous tombons vite amoureux des lieux. Nous décidons de revenir passer une partie de l'hiver à la chaleur.

Pendant notre séjour d'un mois, nous dénichons une jolie maison à vendre qui répond à plusieurs de nos attentes. Toute petite, spacieuse, de bonne construction, un étang d'eau à l'arrière, il n'en faut pas plus pour perdre la tête.

Raymond explique à sa fille Julie que de sortir dehors tout l'hiver, sans porter de bottes, ni manteau, ni tuque, ni mitaines, lui donne de l'énergie, il marche beaucoup plus. Le soleil qui se pointe le matin pour toute la journée lui plait. Je crois que Raymond haït l'hiver à s'en confesser, mais il refuse de se l'avouer, même à lui-même. J'admets que l'absence de froid rend la vie beaucoup plus facile à vivre. Au Québec lorsque les jours raccourcissent et que le soleil s'absente pour quelques mois, le moral de Raymond descend et son attitude influence beaucoup mon humeur. L'hiver, la Floride nous évite de vivre cette mauvaise période, le soleil réchauffe notre corps autant que notre cœur.



En mars 2010, nous avons acheté notre maison mobile.

Je n'ai pas pensé que cet achat aurait autant d'impact sur notre relation. De quoi demain sera-t-il fait ? Raymond s'en fout, il aime l'idée de passer ses hivers à Héritage Village. C'est très facile de le comprendre, j'apprécie beaucoup moi aussi de vivre au chaud, en français, en Floride. L'hiver dernier, à deux occasions nous avons évité de terribles accidents. Le premier, c'est sur le chemin Saint-Guillaume, à 7H30 h. le matin, sur une route glacée. Raymond, au volant de la voiture, a perdu la maîtrise de l'auto qui a fait un demi-tour et s'est arrêtée dans le banc de neige, sur le côté de la route. Heureusement qu'il y avait un banc de neige, car c'était un ravin de plus de quinze pieds de hauteur tout en bas. Un peu plus tard en saison, le même hiver, c'est sur la route 125, à hauteur de Sainte-Julienne, que Raymond a freiné, sur la glace vive, pour pivoter à 360°. Une auto, juste derrière, a réussi à nous éviter en prenant le champ. Alors, nous signons l'offre d'achat d'une maison mobile sur un terrain à Okeechobee, nous serons propriétaire en avril 2010. J'en suis fort aise et convaincue que j'augmente ma durée de vie. Les deux incidents de l'hiver m'ont persuadée que nous prenons la bonne décision.

...

Malgré quelques épisodes plus houleux, je suis dans l'ensemble beaucoup plus calme et capable d'écoute. Je parlais à m'en étourdir l'an passé encore. Maintenant, je passe mes journées sur mon terrain, à désherber les vivaces et à protéger mes arbustes contre les insectes ravageurs. Revoir le nom des personnes au pied de chacun des plants me rappelle les belles amitiés que je vis, l'aide que je reçois, la générosité des personnes qui sont près de moi. Sans elles, ma vie serait très différente. L'amitié qui nous unit les unes aux autres est ma force motrice.

Je sens que j'ai besoin d'un minimum d'attention de la personne qui partage ma vie. Depuis que nous vivons au village, Raymond m'accorde du bon temps. Je crois que les tâches nécessaires à l'entretien de la grande et vieille propriété du lac Croche dépassaient ses capacités sans qu'il ne s'en rende véritablement compte. Ou est-ce qu'un fantôme le hantait ?

Je suis maintenant moins souvent triste. Après notre déménagement, même si notre relation n'est pas toujours harmonieuse, que les boutades et les colères existent encore, je m'aperçois que je suis libérée du stress qui m'accablait lorsque nous vivions au lac.

Et puis, au fil du temps, j'ai vu la grande qualité de Raymond, sa tolérance. C'est sûrement celle qui me permet d'être encore à ses côtés. Il communique avec toutes les personnes, toutes les compagnies, pour régler tous les problèmes, les erreurs de facturation, les corrections. Tolérance aussi à ma personnalité. Il ne me critique jamais, il m'accepte comme je suis. Il n'a pas peur du ridicule ni d'aucune situation cocasse qui peut nous arriver. C'est sécurisant de le sentir calme en tout temps.



Raymond n'a jamais critiqué un repas que j'ai préparé. Oui, une fois ! C'était trop drôle ! Après une opération, il était sous l'effet de la morphine et il clamait à son entourage qu'il est écoeuré de mes potages. Puis, revenu chez nous, il en a mangé d'autres, sans mot dire.

Raymond sait tout, il connaît tout. Nous lisions la Presse, le matin avant d'aller travailler, il retenait tout. Lorsque plus tard dans la journée, je parlais d'un événement qui avait retenu mon attention dans le journal, j'étais toujours surprise de l'entendre corriger mon opinion pour la clarifier. Le pire, c'est qu'il avait raison. Il répond toujours «non», à tout, à une dépense, une sortie, un voyage pour, souvent, revenir sur sa décision et accepter. Il est trop économe, il calcule son argent. Il est toutefois généreux, car il accepte souvent de changer d'idée et d'acheter ce que je suggère. Il est sobre, réservé, prudent et toujours trop sérieux. Il est simple, il n'a besoin de rien. Il m'offre de la liberté... Parfois trop, mais... je suis aimée.

...

À l'automne 2010, nous sommes partis, pour la première fois, vivre six mois en Floride. Isabelle est vraiment désappointée que je parte. Je comprends que ses enfants sont jeunes, qu'elle a besoin d'aide. Cependant, je trouve les garderies tellement efficaces pour assurer la sécurité des enfants et celle des parents. Elle a, en plus, un Michel qui partage très bien les tâches et les responsabilités familiales.

Les conséquences du divorce et des critiques sur ma personne laissent supposer à mes filles que je suis une mère inapte, alors je ne veux pas que mes petits-enfants gardent en mémoire les sautes d'humeur d'une grand-mère trop présente. Raymond supporte difficilement l'absence de soleil. L'automne, il est plus passif, facilement dépressif. L'an passé, en novembre, nous étions en Floride et j'ai vécu avec plaisir le regain d'énergie que la chaleur et le beau temps lui apportent. C'est tellement plus facile.

En Floride, je donne une formation en informatique, de l'ordinateur à l'internet. Raymond est responsable du Club de bridge et j'initie des joueurs au bridge. J'ai également formé un club photos, la première année nous sommes six et chacun partage ses connaissances avec les autres. Je comprends maintenant un peu mieux mon appareil photo. Deux jours par mois, nous partons en excursion, comme des paparazzis pour saisir les plus beaux clichés.

Mon amie Yvette, avec qui je travaillais beaucoup, a trouvé que je l'ai abandonnée. À elle aussi, je lui ai manqué. Elle qui a accepté de m'aider dans mes responsabilités à la FADOQ, elle est maintenant obligée de poursuivre seule un travail plutôt démotivant puisque peu de personnes participent aux activités. Suzanne, qui me remplaçait dans ma tâche de trésorière, se doit d'être beaucoup plus présente au Mouvement et n'apprécie pas plus mon absence.

Quand nous avons acheté notre maison en Floride, nous n'avons vu que les aspects positifs de notre décision. La vie se charge de nous montrer qu'il y a toujours des conséquences à nos actes. L'expression voulant qu'il y ait toujours deux côtés à une médaille s'applique très bien ici. J'aurais aimé prévoir les mauvaises réactions et mieux me préparer afin d'éviter de créer toutes ces déceptions.

À notre retour de Floride, nous allons visiter toutes les personnes aimées. C'est Jasmine qui surprend le plus tout son entourage. Isabelle demande à Raymond de ne pas entrer dans sa chambre, elle est tellement sauvage, elle ne veut personne d'autre que ses parents. Raymond ouvre quand même la porte de sa chambre pour lui dire bonjour, Jasmine lui tend les bras pour se faire prendre. C'est le début d'une relation qui ne cessera pas. Je suis contente de réaliser que Raymond a cette odeur qui nous attire vers lui.

C'est tout naturel ! Raymond m'a choisie, Isabelle l'a aimé plus que son père, et Jasmine part à sa conquête elle aussi. C'est charmant ! Ce gars-là a un « petit je-ne-sais-quoi » qui nous attire comme un aimant.

J'ai plus de facilité à vivre aux côtés de Raymond depuis que nous demeurons au village et mieux encore depuis nos hivers aux USA. Nous avons parfois encore de gros différends. Lorsqu'il faut payer cette propriété de Floride et l'année suivante payer les impôts du rachat de REER de l'année précédente, je suis irritée par ses boutades, je supporte difficilement son attitude.

Le meilleur moyen de ne pas être déçue c'est de ne pas avoir d'attente.

*«L'abondance et le manque existent simultanément
dans nos vies en tant que réalités parallèles.*

*Nous choisissons toujours délibérément lequel de ces jardins secrets
nous cultiverons... Quand nous choisissons de ne pas nous concentrer
sur ce qui manque dans notre vie et que nous éprouvons de la gratitude
pour l'abondance qui est là, l'amour, la santé, la famille, les amis, le travail,
les joies de la nature et les activités qui nous procurent du plaisir
alors, nous sommes heureux »*

TEXTE DE S. BREATHNACH.

Alors, je réfléchis aux raisons qui justifient ma vie à ses côtés. Je comprends qu'il y a d'abord Julie, sa fille et ses garçons. Ce sont mes petits-enfants. Je suis la seule grand-maman vivante. Je me sens importante pour eux, ils sont aussi importants pour moi. Je peux les aider, je peux les aimer, je peux sortir avec eux. Me séparer, c'est perdre ce contact qui m'est très précieux.



Nicolas, à douze ans, entre à l'école pour sa première année au secondaire, il ressemble tellement à Raymond, c'est son grand-père. La maturité, l'autonomie, ce sont les mêmes que ceux de son aïeul. Quelle n'a pas été notre réaction lorsqu'un midi, à table, il nous annonce qu'il travaillera pour économiser et déposer ses gains, dans des REER, afin de s'offrir une retraite confortable. Toute la famille a éclaté de rire. Ce n'est ni Julie, ni Claude, les promoteurs de cette école de pensées.

Thomas, si sensible, a besoin de comprendre chacune des émotions qui l'animent. Il y parviendra maintenant qu'il s'exerce tout en nuance sur des touches de piano qui nourrissent sa passion. Ses yeux expriment le plaisir et l'enthousiasme qui l'habitent devant son instrument de musique.

Puis Loïc, le p'tit dernier de maman, danse pour se laisser découvrir. Il aime la musique, il n'a pas d'intérêt à l'étudier. Son corps absorbe cette combinaison de sons et il tourne, il avance, il recule, il écoute le rythme d'une composition musicale. Il s'exprime aussi bien par la parole que par les gestes. Il réussit à être bien compris, ce qui est un talent inestimable dans un siècle qui tourne trop vite. Ces trois enfants sont importants pour moi. Je ne veux pas m'en éloigner.

Et puis, je devrais demeurer sur la Rive-Sud ou à Montréal pour utiliser les transports en commun. Je perdrais les amitiés qui me sont chères et qui me permettent de me tenir debout. C'est l'amitié qui me soutient et me permet de rester en équilibre. C'est plus facile de se tenir debout avec des amis qui se soutiennent.

Louise, Marie-France, même Suzanne avec qui je suis souvent en désaccord, mais qui sait se montrer conciliante, j'ai besoin d'elles dans ma vie. Yvette, qui me dépanne toujours et trouve des solutions à chacun de mes problèmes. Hélène, qui m'a demandé au mois d'août 2010 quel cadeau pourrait me plaire. Spontanément, je lui ai répondu



« Du temps ! Du temps avec moi, le jour de ma fête, pour transplanter des fleurs autour de mon bassin qui a grand besoin d'être chouchouté »

Elle m'a offert de jardiner. De 9H00 à 11H00, le jour de mes soixante-deux ans, elle a ramassé sur son terrain des plantes qui auraient fière allure autour de mon bassin. Nous avons dîné ensemble et en après-midi, nous avons planté toutes ces fleurs qui maintenant embellissent le pourtour du ruisseau au printemps. C'est un moment précieux de ma vie. C'est le cadeau le plus spécial et particulier que j'aie reçu. Chaque fois que je m'assois l'été dans la balançoire, je la revois souriante, efficace, travaillant avec Amour. Je suis fascinée des résultats. C'est une chance de connaître une amie d'une aussi grande valeur.



Notre maison aussi, nous l'avons choisie ensemble. Elle demeure l'endroit le plus reposant et facile à vivre que nous connaissions. Nous avons labouré et travaillé le terrain jusqu'à ce qu'il ressemble à ce que nous sommes. Nous ne vivrons jamais un tel attachement ailleurs.

Nous serions financièrement moins à l'aise chacun de notre côté. Nous ne méritons, ni l'un, ni l'autre, de perdre ce que nous avons mis tant d'effort à bâtir. Toutes ces raisons renforcent ma décision de rester à ses côtés. Je sais que certains couples vivent des moments beaucoup plus pénibles et souffrent beaucoup. À regarder autour de moi, les peines de tant de gens, de mères qui vivent seules ou à côté d'un homme violent, de pères qui perdent leurs emplois à cause de mises à pied massives, de parents qui aident leur enfant handicapé, je regarde en avant et je suis bien.

Un an s'écoule, sans tambour ni trompette, au gré du temps. À l'hiver, en Floride, Raymond accepte le poste de directeur des communications du Conseil d'Administration du Parc Héritage Village. C'est moi qui prends les photos mises sur le site qu'il tient à jour. Durant les soupers qui sont organisés aux deux semaines, je prends des photos que j'envoie par courriel aux personnes présentes. Plus tard, j'accepte de mettre sur pied une page web pour vendre et louer les maisons ou terrains dans notre parc. C'est une autre occasion de prendre des photos qui mettront les propriétés en valeur. Ces occupations me plaisent et me permettent d'être utile. Encore une fois, j'ai une motivation d'être efficace. Les gens comptent sur mes capacités.

. . .



Joseph, Xavier, Jasmine

*« La vie est comme un miroir.
Si tu lui souris, elle te renvoie ton image »*

L. NUCERA

«Signification prénom.com» explique que le nom, Raymond veut dire qui possède une grande puissance, qu'il utilisera la plupart du temps dans le travail. Même si son émotivité et sa sensibilité sont fortes, ce n'est pas ce qui apparaît en premier lieu chez lui. En effet, il a une telle emprise sur lui-même qu'il semble en général plus rude et brusque qu'il ne l'est réellement, tant sa timidité, son manque de spontanéité, sa réserve et sa pudeur naturelle sont accusés. Sa principale force est très certainement sa capacité à suivre son chemin, grimper lentement mais sûrement vers les hauteurs. Il n'est pas vraiment impressionnant, d'autant qu'il ne recherche pas à produire un tel effet. Sa devise pourrait être : « Pour vivre heureux, vivons cachés ». Il est plutôt lent, déterminé et sait très vite ce qu'il veut, qu'importe s'il lui faut des années pour que ses projets aboutissent... Calme et réfléchi, il possède une certaine méfiance et de la prudence. En effet, comme il a tendance à maîtriser son agressivité et à réprimer ses sentiments, il demeure longtemps sous le coup d'une émotion ou d'un affront. C'est un personnage rancunier, qui rumine et n'oublie jamais. Il ne se fait peut-être pas remarquer, mais sa volonté et sa détermination sont inébranlables. Enfant, il faudra accepter cette réserve, cette lenteur qui le caractérise, de même que son besoin de se préserver. Faites-lui confiance, et ne le bousculez pas trop ! Lors de ses études, il travaillera à son rythme. Il préfère les matières scientifiques où son esprit rationnel se sent à l'aise. Il aime par-dessus tout la liberté, faire partie intégrante d'un monde auquel il se sent pleinement participer. Il aime l'ascension, la conquête. La difficulté, voire l'échec le stimulent. Il aime la terre et la nature. En amour, il est sensuel, tendre et, bien que résistant difficilement aux tentations, il a plutôt tendance à être fidèle. Il sait aussi se montrer stable et protecteur, mais il peut être également timide et ne sait pas toujours exprimer ses sentiments.

...

De partir six mois vers la Floride a dérangé la relation d'amitié que nous vivions le groupe des six filles. Une citation de Roger de Bussy-Rabutin « *L'absence est à l'Amour ce que le vent est au feu, il éteint le petit et attise le grand* » est très pertinente. Durant l'été, plusieurs sous-entendus ont créé quelques conflits qui ont eu raison de notre belle complicité. Nous resterons camarades, mais le lien tissé serré n'existe plus.

Je prends une fois de plus conscience que je ne suis maître de rien. Les amitiés viennent et repartent au long d'une vie. Je m'éloigne de mes amies alors que Raymond, lui, se rapproche de moi. C'est curieux la vie ! Nos rencontres de 2008 avec le thérapeute ont porté fruit. Je suis satisfaite d'être restée, d'avoir d'abord cherché une solution avant de tout détruire. C'est un jugement, c'est personnel, je crois que Raymond, si perspicace et si habile à passer inaperçu et à formuler ses alibis, si intelligent soit-il, Raymond n'arrive pas à mettre le doigt sur les mal-être qui l'habitent et sur ses émotions. Il les vit, il se renferme et moi je réagis, je suis un caméléon... Tu m'énerves, je t'énervé ! Les responsabilités qu'il a acceptées à Héritage Village l'ont grandement aidé. Il s'estime utile, il est occupé. Notre relation est beaucoup plus simple. Ma vie est alors plus agréable. C'est encore cette même année que Chantal me dit, en me voyant sortir dehors avec Jasmine pour aller vers elle

« Les deux personnes les plus importantes de ma vie qui viennent me rencontrer au même moment »

Je sais bien qu'Audrey est plus importante que Jasmine et moi dans le cœur de Chantal, d'entendre cette phrase, c'est un baume sur ma vie. Maintenant qu'Audrey est autonome, indépendante, maintenant qu'elle possède son auto et son logement, ma plus grande, Chantal, accepte enfin la personnalité de sa mère et elle s'autorise un rapprochement avec moi. Je pense que je ne suis simplement plus une menace dans l'éducation de sa fille. Je suis fragile, farouche, mais combien ouverte et sensible à cette proximité qu'elle m'offre.

Le dernier jour de l'an 2006, je fête chez mon amie Hélène avec Jeannine. J'ai suggéré que nous nous rencontrions tous les vendredis matins pour déjeuner ensemble. Toute ma vie, j'ai été une fille de groupe, à Saint-Sauveur durant l'adolescence, à Greenfield Park après les heures de travail et maintenant j'aimerais qu'à Saint-Donat, puisque nous sommes retraités, nous favorisons ces rencontres entre personnes. Ces rendez-vous renforcent les liens et m'apportent plusieurs avantages dont je ne peux mesurer la portée avant de l'avoir vécu. Au fil des ans, nous avons invité vingt autres personnes ayant le goût de fraterniser à s'intégrer à nos rencontres. Aujourd'hui encore lorsqu'un couple arrive à Saint-Donat, si j'ai la chance de le connaître, je l'invite à participer à nos déjeuners. Pour peu que les personnes veuillent communiquer, je suis rassembleuse. J'ai cette facilité d'intégrer les gens dans un groupe et de les mettre en confiance.

Deux filles qui n'ont pas eu la chance d'être du « Groupe des six » puisque nous nous connaissions à peine lorsqu'il a été formé, deux filles sont devenues des personnes que j'apprécie beaucoup.



Marie Phaneuf



Jeannine Marchand

Bien sûr les conjoints participent à notre activité du déjeuner du vendredi, mais je dois avouer que les hommes sont assis complètement à l'autre bout de la table et que les discussions sont en tout point féminines de notre côté.

J'en profite pour préciser qu'à trente ans, je m'objectais très fortement à ce que les hommes soient d'un côté et les femmes de l'autre. J'insistais pour qu'ils participent à nos discussions et que nous en fassions de même en nous intéressant à ce dont ils aiment discuter eux aussi. J'ai, depuis, abandonné ! Nos déjeuners sont le lieu pour discuter de sorties, de cinéma, de théâtre, bref pour partager nos intérêts. C'est aussi l'occasion de commérer, en tout bien tout honneur, sur le village, de connaître les plus récents potins. Des personnes peuvent s'absenter un vendredi, mais elles reviennent toujours dès qu'elles sont disponibles. Depuis six ans, soit depuis plus de trois cents déjeuners du vendredi, nous sommes toujours certains de rencontrer un ami à la table du resto.

C'est aussi l'occasion de souffler, à l'oreille de quelques-uns, une invitation à souper, ou à jouer aux cartes dans la soirée. Lorsqu'il m'arrive d'inviter des gens pour un repas, je suis toujours étonnée de les entendre réclamer un « Sundae » comme dessert. Mon amie Hélène peut même arrêter, en après-midi, pour manger un « *Sundae* » avant d'aller souper chez elle. Sa fille, Claudie et ses petites-filles Coralie et Élie viennent aussi s'en régaler. Mon frère Normand ne cessait de noter la patience dont je faisais preuve quand j'offrais un « *Sundae* » à chacun des membres de sa famille assis autour de la table. Depuis toujours c'est ma spécialité et c'est tellement simple.



C'est comme le « *Shirley Temple du Québec* » dont tous les jeunes raffolent. Juste de voir le plaisir dans leurs yeux me persuade de leur en offrir. Les enfants adorent lorsque j'utilise les grands verres avec, bien sûr, une paille... Et une cerise !

...

À la fin de l'été 2013, Raymond aura 70 ans, j'en aurai 65 et nous fêterons 25 années de vie commune. J'aime les fêtes, j'aime les rassemblements. Alors, je prépare une MÉGA fête comme je n'en ai encore jamais organisée. Par téléphone et ensuite par courriel, j'invite quelques personnes à prendre part à la réussite de cette journée. Je rêve de recevoir un album contenant une photo 10" x 8" de chaque famille avec les enfants et les petits-enfants ainsi que des photos de mes amis aussi. Une photo de l'année.



Je remercie Ginette et Jean, nos voisins nouvellement installés à Saint-Donat, temporairement locataires à côté de chez nous. Ils ont pris la décision de se rendre chez chacun de nos amis Donatiens pour les photographier. Ils ont loué au bon endroit puisqu'ils ont grandement aidé à la réalisation de mon rêve, celui de recevoir un merveilleux album souvenir.

Ce geste, leur a également ouvert la porte à de nouvelles amitiés, ce qui prouve que les amis de nos amis sont aussi vos amis. Ginette et Jean sont régulièrement présents à nos déjeuners du vendredi et nous sommes bien heureux de leur implication à Saint-Donat.

Merci à Julie, pour avoir écrit un texte sur la vie de Raymond. Merci Geneviève, pour avoir reflété nos 25 ans de vie commune. Merci à Denis Boulianne, d'avoir planifié le buffet et aménagé la salle. Merci à Isabelle d'avoir livré un texte résumant sa vision de mes 65 ans de vie.

Vous trouverez en annexe les trois textes qui expriment les impressions des auteurs des écrits qui nous ont été livrés lors de la fête. Merci à chacun de ceux qui se sont impliqués pour faire de cette fête, où plus de soixante-quinze personnes étaient présentes, une fête mémorable.

Voilà! Mon livre s'arrête ici. Plus jeune, j'aurais été gênée et mal à l'aise de vous raconter ma vie. Aujourd'hui, je me fous... même du ridicule.

J'ai maintenant 65 ans. Je recevrai le mois prochain, un chèque de pension de vieillesse... Qui sait, je suis peut-être au mitan de ma vie!

Je trouverai l'inaccessible étoile!

*Rêver un impossible rêve
Porter le chagrin des départs
Brûler d'une possible fièvre
Partir où personne ne part*

*Aimer jusqu'à la déchirure
Aimer, même trop, même mal,
Tenter, sans force et sans armure,
D'atteindre l'inaccessible étoile*

*Telle est ma quête,
Suivre l'étoile
Peu m'importent mes chances
Peu m'importe le temps
Ou ma désespérance
Et puis lutter toujours
Sans questions ni repos
Se damner
Pour l'or d'un mot d'amour
Je ne sais si je serai ce héros
Mais mon cœur serait tranquille
Et les villes s'éclabousseraient de bleu
Parce qu'un malheureux*

*Brûle encore, bien qu'ayant tout brûlé
Brûle encore, même trop, même mal
Pour atteindre à s'en écarteler
Pour atteindre l'inaccessible étoile.*

...

D'offrir du temps pour améliorer la vie autour de moi, m'a permis de grandir et m'a empêchée de pleurer sur moi-même. Être la goutte d'eau dans la mer, c'est ma vision de la vie. Si petite, insignifiante dans cette immensité, cependant la mer n'existerait pas si chacune des gouttes d'eau s'asséchait.

L'Esprit me guidera, me guide et il m'a guidé. Il est difficile de l'expliquer, mais important de l'écouter. L'Amour m'attend demain, Il est présent aujourd'hui, Il a marché à mes côtés. Je suis gravé dans Sa main, je sais que Dieu existe.

Raymond, lui-même, avoue s'être inquiété dernièrement, alors que la vie lui filait entre les mains, de savoir comment j'arriverais, seule, à m'en sortir.

Chantal qui a appris à vivre par elle-même et à s'accepter, sans plus m'en vouloir d'être sa mère. Elle me souligne qu'elle aussi remercie Dieu, aujourd'hui, que j'aie été disponible aux moments importants de sa vie.

Isabelle qui a toujours souligné nos fêtes, elle nous a souvent apporté des mets préparés. C'étaient ses cadeaux pour nos anniversaires. Je trouvais l'idée géniale. Elle a aussi accepté de venir voir notre « chalet d'hiver », en Floride, avec ses enfants, juste pour me faire plaisir.

Audrey qui ne cesse de m'écrire « Tu me manques, grand-maman » ou encore « T'es une cool grand-mère ».

Jasmine qui, bien qu'elle porte des robes de princesse pour plaire à son grand-père, continue d'affirmer qu'elle m'aime aussi.

Joseph, qui ouvre grands les yeux quand j'invite Jasmine à Saint-Donat, je lis ce « Et moi, c'est quand mon tour ? ».

Geneviève, qui ne cesse de me répéter qu'elle veut vivre sa vie à l'image de la mienne, je lui souhaite bonne route.

Les filles de Raymond et leurs enfants qui m'acceptent, je les remercie du fond de mon cœur.





Je suis la femme de Raymond, il m'aime, pourtant il n'a jamais dit « Je t'aime », jamais. Je vis et je respire son amour. Plus d'une fois je l'ai invité à me quitter, il a, chaque fois, refusé. Il s'est souvent remis en question et il a changé des habitudes et des attitudes qui me choquaient, me blessaient. Ses gestes et surtout l'acceptation de ma personnalité m'ont prouvé son amour.

Raymond a tout fait pour moi depuis notre rencontre à la Villa du Poulet Kentucky. Il n'est pas parfait, ses défauts égalent l'amour qui me lie à lui. Personne d'autre que lui ne va m'apporter la sécurité qu'il m'a toujours offerte.

Je n'ai pas été parfaite non plus, je l'ai démontré dans les pages précédentes, mais ma vie est en équilibre. Le bien et le mal se sont côtoyés, à part égale. Mes joies et mes peines pèsent autant. J'ai aimé, j'ai haï. Je réagissais trop rapidement à une situation stressante, j'étais, en contrepartie, très généreuse de mon temps, de mes talents. Puis-je avoir été juste « un humain » plutôt qu'une mère, titre reconnue comme étant un être multifonctionnel. Peu importe où, peu importe avec qui, un accommodement raisonnable nécessitera toujours des compromis. Impossible que deux personnes soient toujours parfaitement en équilibre.

Je dois remercier Raymond qui m'a soutenue, mais qui m'a avant tout obligée à être l'éducatrice de mes enfants. Il n'a cessé de me répéter Albert Jacquard, dans un extrait de « L'héritage de la liberté » :

« Mais que signifie « éduquer » ? La réponse du dictionnaire, Larousse ou Robert, est révélatrice : ce verbe viendrait du latin *educō, educare*. Et, en effet, le dictionnaire latin-français consulté nous apprend que *educō, -are* signifie « nourrir, instruire ». Mais surtout, il nous révèle un autre verbe dont la première personne du présent est identique, *educō*, mais dont l'infinitif est *educere* ; il ne s'agit plus de nourrir, mais de *e-ducere*, c'est-à-dire « conduire hors de », et en particulier, conduire hors de soi-même. Ce qui a permis à Catulle d'utiliser *educere* dans le sens de « faire éclore », et à Virgile dans le sens d' « élever un enfant ». L'objectif premier de l'éducation est évidemment de révéler à un petit d'homme sa qualité d'homme, de lui apprendre à participer à la construction de l'humanité et, pour cela, de l'inciter à devenir son propre créateur, à sortir de lui-même pour devenir un sujet qui choisit son devenir, et non un objet qui subit sa fabrication ».



Il m'arrive d'entendre dire que j'ai été gâtée. Pourtant, personne n'a cédé à tous mes caprices, ce qui en est la définition. Je n'ai pas vécu la vie d'une personne gâtée. Je n'ai pas, non plus, tapé du pied, encore moins fais « le bacon ».

J'ai été aimée, je suis aimée ! Je le reconnais !

Une parole à méditer, celle de Bernard Werber : « Regarde où quelqu'un t'attaque, c'est souvent son propre point faible ». Cette phrase me permet de sourire lorsque quiconque me surnomme « Germaine ». J'ai été organisatrice. Qui ne fait rien, n'obtient rien ! Je suis fière d'avoir planifié de nombreuses activités, visites, soupers, rencontres qui ont permis de fraterniser. Je suis heureuse de voir la communication entre amis et le partage de compétence qu'ont créé ces occasions. De nombreuses amitiés se sont trouvées et se poursuivent aujourd'hui encore. C'est ma fierté ! Collaborer avec les personnes, s'entraider, a nourri plusieurs de mes actions.

Et tant pis pour ceux qui n'apprécient pas mes initiatives !

Quand il y a trop d'orage entre l'émetteur et le récepteur, le message ne passe pas. C'est pourquoi, lorsque les événements m'ont dépassée, j'ai cherché de l'aide. Tout au long de ma vie, je ne me suis pas sentie supérieure, et mes consultations auprès de professionnels, pour mieux me retrouver et ainsi être respectée, ont été efficaces.

Je suis comptable de métier et j'ai souvent occupé le poste de contrôleur. Depuis mon plus jeune âge quand le gérant de banque m'a promue chef-caissière, à dix-huit ans à peine, jusqu'à mes quarante-cinq ans, chez « Laval Micro Ordinateurs », mes employeurs m'ont appréciée et ils ont été satisfaits de ma personnalité et surtout du travail que je fournissais. Mes compétences m'ont permis d'habiller, de nourrir, de loger et d'éduquer mes enfants. J'en suis fière et je suis contente de mes réussites. N'en déplaise à ceux pour qui mes qualités ont été considérées comme des défauts.

Je veux crier aux générations futures l'importance du respect de l'autre, du respect de la femme, de la mère, de l'épouse, par tout être humain. Même lorsque c'est une personne avec qui nous avons cheminé une partie de notre vie, soit au travail, soit à la maison ! Le cerveau n'a pas le sens de l'humour !

Mon agressivité pendant ma vie avec Jacques aurait sûrement pu être mieux gérée. Tant mieux, pour mes enfants et pour moi, si j'ai finalement opté pour la séparation. Il ne restait rien de positif entre nous. J'étais trop... naïve... ingénue... niaise ? Peu m'importe !

Alors pourquoi suis-je restée avec Raymond alors que pendant plusieurs années j'étais peinée ? Il m'aime. J'ai refusé d'accepter plusieurs de ses attitudes, j'ai grincé des dents, mais le sentiment, malgré tout, s'enracinait. L'horoscope de Raymond précise : « La difficulté, voire l'échec le stimulent ! ». Sa tolérance nous rapproche encore. Je souhaite que l'âge nous assagisse et qu'enfin la quiétude, qui nous habite, perdure.

Tous ces mots que j'ai couchés sur la page blanche, j'espère qu'ils expliquent l'importance d'aimer, d'exprimer notre vécu autant que nos inquiétudes. Je ne crois pas qu'adviera un monde d'Amour tant que les personnes se tairont, cacheront ce qu'ils vivent. Notre intimité doit se nourrir de beaux moments, d'instant de tendresse vécus et qui n'appartiennent qu'à nous, mais il est important d'être vrai, d'être ouvert aux autres. Mes enfants, mes petits-enfants, l'important c'est de s'entraider, de communiquer, c'est-à-dire d'écouter autant que de parler, de s'aimer. Et surtout exiger d'être respectés.

J'arrive à la période d'une vie qui s'appelle «la vieillesse», peu importe tous les commentaires énoncés à son sujet, elle est à ma porte. Et j'espère qu'elle sera assez longue pour que je puisse raconter à mes petits-enfants, dans un avenir lointain, toutes les surprises que m'auront procurées ces années. Je n'ai que ma vie à vivre pleinement jusqu'au bout, je vais m'y appliquer, faire de mon mieux, faire ce que je peux.

[À suivre... Tome 2]

ANNEXE

Nos anniversaires



Pour les 70 ans de Raymond

Texte de Julie

Le géant des géants

Nous les filles lorsque l'on dit que le plus fort, c'est notre père, on dit vrai. Notre père, c'est un géant, non, non, pas cet ogre barbu et poilu des contes de fée. Quoique, dans les années 70, il en avait l'air.

Un géant qui a su dès l'âge adulte s'entourer de cinq magnifiques princesses; Line, la bohème, Guylaine, l'énervée, Sylvie, la nostalgique, Ninon, la dramatique et Julie, la, la, la... le bébé lala. Il faut dire que ce n'est pas de tout repos d'avoir des princesses autour de soi. Surtout que papa a toujours eu un goût marqué pour des princesses plutôt turbulentes. Ma mère nous a bien éduqué la turbulencerie et ensuite France a rivalisé de plus belle en turbulence.

Et voilà que s'ajoute princesse Isabelle, l'organisatrice et princesse Chantal, l'artiste. Ouf! Peut-on appeler ça un homme à femmes?

Comme tout bon géant, il cache un trésor, un trésor, très, très bien caché. Pour y avoir accès, nous devons avoir le cœur pur et n'avoir rien à se reprocher. Dans ce grand géant à l'allure autoritaire se cache un cœur plein d'amour pour toutes ses petites princesses. La preuve, papa ne se fâchait presque jamais. Dans notre jeunesse, il n'avait qu'à dire notre prénom pour que tout le monde se taise.

Était-il vraiment autoritaire ? Ou, étions-nous simplement surprises qu'il parle?

Papa nous a donné le meilleur de lui-même; il a même essayé pour quelques-unes d'entre nous de nous marier à de bons partis. La première, Line, et ensuite, moi. Hélas! Ce fut peine perdue, aucune d'entre nous n'est mariée. Il faut dire que trouver un géant de mari n'est pas simple. Pour nous, un mari doit être à la fois; électricien, plombier, charpentier, menuisier, financier, homme fort, en habit, cravate et avec une culture irréprochable. Pas facile de trouver un homme de cette grandeur...

Un souvenir d'homme fort

Un bel après-midi de juillet, nous étions chez Guylaine et les voisins d'à côté étaient sur le party avec la musique à fond. Ce qui empêchait princesse Mélissa, âgée de deux mois de dormir. Après quelques demandes répétées d'abaisser le ton, Papa a arraché (je dis bien arraché) les fils du système de son. Il a dû par la suite affronter cinq gaillards mécontents et tous de bonne corpulence. Et bien, croyez-moi, ces cinq colosses n'ont pas osé s'approcher de trop près de ce géant et sont repartis faire leur party TRANQUILLEMENT.

Lorsque nous étions à l'école la question que l'on redoutait toutes était : Qu'est-ce qu'il fait ton papa pour gagner sa vie?

On répondait de notre mieux qu'il travaillait chez I.B.M. ignorant totalement ce qu'il y faisait. J'ai encore des doutes aujourd'hui sur ce qu'il faisait exactement. Peut-être qu'il était agent secret et qu'I.B.M. était sa doublure, car lorsque nous lui demandons des conseils en informatique, c'est toujours France qui nous répond.

Nous ignorions aussi qu'I.B.M. était une entreprise anglophone. Car, comme un géant, il est inébranlable surtout dans sa foi en la langue française.

Lors de ses 50 ans, il a pris sa retraite, c'est son supérieur qui devait être soulagé de ne plus devoir traduire en anglais ses rapports avant de les envoyer à Toronto. Adolescente, j'étais comme gênée que mon père commande sa pizza «tout garnie». À l'époque des « toutes garnies » ça n'existait pas, il n'y avait que des « *all dressed* ».

Quelle ne fut pas notre surprise d'apprendre que Papa, après avoir parcouru le monde à pas de géant, (c'est-à-dire vite, vite, vite), qui avait toujours chaud et qui était le plus francophone des francophones, décide de rester en Floride six mois par année. Et il faut le voir et l'entendre pour s'apercevoir comment le soleil le rend si joyeux.

Il ne se lasse jamais de nous rappeler la différence de température entre nos deux nations à chaque fois qu'on se *skype*. Et moi de lui rappeler quel plaisir il manque à pelleter.

Depuis sa retraite, il a bien réussi à meubler son temps à compléter les listes à France, faire des études en théologie, être bénévole pour la paroisse de Saint-Donat et de Greenfield Park, compléter les listes à France, jouer au golf à Saint-Donat et en Floride, jouer et enseigner le bridge, faire du ski, compléter les listes à France, siéger sur plusieurs conseils d'administration en tant que trésorier... êtes-vous surpris ? Ah ! Et aussi, compléter les listes à France.

Papa

Du haut de tes 70 ans, tu resteras notre géant. D'ailleurs chacune de tes princesses ne peut s'empêcher de se sentir toute petite lorsque tu nous prends dans tes bras.

Je t'aime papa.

Pour nos 25 ans de vie ensemble

Texte de Geneviève, ma nièce

Voilà déjà 25 années que par le biais de l'ancêtre du « online dating » ; télé-rencontre, vos chemins se sont croisés. Raymond était à la recherche d'une grande blonde mince et il s'est retrouvé avec ce petit bout de femme brunette. Malgré tout, le coup de foudre a été instantané, dès les premières heures, ils sont inséparables. Presque immédiatement, Raymond a emménagé chez France. Premières années ardues; deux maisons à entretenir... Gazon à couper et neige à pelleter aux deux résidences en plus du chalet de Saint-Donat qui doit être maintenu. Tout ça tout en étant toujours sur le marché du travail... Raymond à l'emploi de IBM, France à faire la comptabilité dans un Provigo. C'est à ce moment que France commence à composer des listes de tâches à accomplir, interminables pour Raymond... et de l'entendre lui dire « Vas-y mon Raymond, donne-y la claque ! »

C'est aussi le moment où vous êtes tous les deux impliqués dans la paroisse Sainte-Marguerite Bourgeoys. Vous formez, sans effort, un cercle d'amis et vous êtes très actifs dans la communauté.

Vous confirmez votre amour devant Dieu et devant tous vos proches le 31 août 1996. C'est à ce moment que vous êtes unis par les liens du mariage.

Vous faites plusieurs beaux voyages ensemble, devenez de Grands Explorateurs, et nous sommes nombreux à vous envier.

Puis, viens le grand saut de la retraite. Vente de la maison à Greenfield Park et votre temps dorénavant peut être consacré au chalet du Lac Croche qui devient votre résidence principale. Grâce à vos efforts, le chalet devient un petit coin de paradis où il fait bon vous y visiter. Xavier et moi, nous gardons d'excellents souvenirs du Lac Croche... Nous avons eu la chance de faire du 4 roues, du canot, de la marche en forêt, de jouer au hockey sur le lac à Noël, de glisser en toboggan sur le terrain. Ce qui rend notre séjour des plus agréables, c'est surtout votre accueil chaleureux. Votre porte est toujours ouverte pour tout le monde. Que ce soit la famille, les amis, les petits-enfants, les voisins.

Puis vient le moment de se rapprocher du village. Un terrain plus facile à entretenir, moins de route à faire, vous voilà sur la rue « des Jardins ».

Les désagréments de l'hiver vous poussent, comme des milliers de Québécois, à faire votre nid au chaud durant les mois où la température est moins favorable. Vous faites l'acquisition d'une résidence à *Héritage Village*. Encore une fois, votre cercle d'amis s'agrandit. Partout sur votre chemin, vous avez le tour de vous impliquer, par votre générosité, votre enthousiasme, votre joie de vivre. Vous faites de belles rencontres, vous créez de nouvelles relations.

France et Raymond, je vous apprécie depuis longtemps, et je suis chaque fois émerveillée par l'accomplissement de votre vie commune, ce qui veut dire la réussite de votre couple.

Il représente un symbole d'équilibre et un modèle pour la réussite de la vie à deux, consacrée par le mariage, ceci étant renforcé dans une époque où les divorces sont si nombreux, sans doute par manque de patience, d'écoute et donc de maturité.

Je tiens à vous remercier, car chaque fois que je vous vois, votre bonheur irradie autour de vous. Je peux dire qu'en quelque sorte, votre épanouissement me donne des forces pour continuer le chemin.

«L'amour n'est pas un sentiment, c'est un art». Je pense que vous êtes deux grands artistes, qui avez su diriger à merveille votre navire et franchir les nombreux écueils que la vie quotidienne a fait surgir devant vous. Vous avez su créer un foyer affectueux, réalisation d'une heureuse union.

Je vous offre mes sincères félicitations à l'occasion de vos 25 ans de vie commune. Votre entente et votre complicité font plaisir à voir. Je vous souhaite de tout cœur que la solidité de votre union perdure encore durant de longues années.

Levons notre verre à France & Raymond pour un autre 25 ans rempli de bonheur.

Pour mes 65 ans

Texte d'Isabelle

Ma mère est née dernière d'une famille de quatre enfants.
Et en plus la seule fille... Aussitôt, "la fille à papa".
Très jeune, elle reçoit un diagnostique de cancer à la gorge !
Selon les docteurs, elle ne doit ni crier, ni pleurer ! Hum ! Belle opportunité
pour obtenir ce qu'elle veut !!! Suffit de crier un peu !
Bon courage les gars... À commencer par ses trois grands frères !
Vous aurez la vie difficile, c'était déjà écrit dans les livres...
Pour son père, ses gaffes devaient être réparées avant même qu'elles ne soient
connues des autres. Un jour, pendant qu'elle gardait Jocelyne, Bernard et Brigitte,
Dieu sait comment, elle s'est embarrée à l'extérieur de la maison...
laissant ainsi le bébé à l'intérieur...

Problème simple à la base, mais sachant que la petite Brigitte, qui n'avait que
quelques mois était restée sur la table de cuisine ET que le lait chauffait sur le
poêle... Le problème se corse un peu !!!
Que choisit-elle de faire ??? Aller chercher «PAPA». Arrivé sur les lieux,
Hervé a dû éclater une fenêtre pour entrer dans la maison. Mais pour qu'elle
ne perde surtout pas le titre de gardienne avertie, il répara la fenêtre pour
que personne ne sache ce que «sa petite fille de 14 ans» venait de faire !!!
Et voilà, ni vu, ni connu.
Ma mère, c'est ça aux yeux de son père !
Ma mère ne recule devant rien. Elle ne se laisse rien imposer !
Un bon coup de pied au derrière reçu par son oncle Lucien
ne l'empêche pas de lui tenir tête.

Elle ne craint pas de se présenter à la finale de «Miss Saint-Ambroise»
pour le centre sportif Père-Marquette... Mais en plus, elle remporte le titre !!!
Ma mère, c'est ça !

Pour les personnes présentes à son mariage, vous vous appellerez :
« Raymond, acceptes-tu de prendre France pour épouse... »
« France, acceptes-tu de prendre Raymond pour époux... »
« Par cet anneau, je te prends toi pour époux et épouse... »
Mais là, voilà que ma mère semble avoir un doute... Elle se tient devant
Raymond, en présentant la main... Mais un malaise s'installe dans la salle.
Juste derrière moi, on entend une femme dire :
« Psss ! France ! Psss ! France, l'autre main... »
My God, un fou rire inonde la salle. L'histoire est marquée et toutes les photos
qui suivent le prouvent, maman était devenue couleur pourpre.
Ma mère c'est ça !

Savez-vous comment ma mère aime les choses faites en grand ?

Si je vous disais : Une cascade et un plan d'eau !!! La plupart de nous verrait un petit plan d'eau, avec un petit bassin de six-sept pieds de long...

Mais pas ma mère !

Elle, sa cascade, elle est descendante d'environ 100 pieds, elle s'écoule dans un immense bassin de 30' X 12' entouré de tonnes et de tonnes de fleurs, de grenouilles et des nénuphars...

Ma mère, c'est ça !

Si on parlait des petites maisons de poupées ! Vous savez celle que toutes les petites filles de cinq-six ans rêvent d'avoir ? Vous vous rappelez, la petite maison rose séparée au centre pour en voir l'intérieur avec les mini tables, mini chaises, mini fauteuils... Et ben, ma mère, non !

Elle, sa maison de poupée qui s'ouvrait par le centre, elle était grandeur nature... Mais en plus, elle l'a fait livrer de Mascouche à Saint-Donat !!!

Et encore là, rappelez-vous, il fallait un BBQ, des hot-dogs et le plus de monde possible pour partager ça.

Ma mère, c'est ça !

Faire une fête !!! Pour la plupart de nous, c'est de rassembler environ dix-douze personnes autour d'une table, arrosée d'une bonne bouteille de vin. Pour la majorité de nous, c'est ça faire une fête !

Mais non, pas pour ma mère...

Elle, c'est d'avoir un maximum de personnes réunies toutes ensemble, réserver un grand pavillon, une plage entière, un buffet, des photos, pour que tout le monde puisse en profiter.

Ma mère, c'est ça !

Mais finalement, si ma mère n'avait pas été " la fille à papa", gâtée pourrie, dernière d'une famille de quatre, avec un cancer de la gorge, si elle avait eu peur des coups de pied au derrière et qu'elle ne voyait pas les choses aussi grandement, on ne serait sûrement pas 80 personnes rassemblées ici pour elle, en plein air, tout près d'un beau grand lac, avec pour abris un aussi beau pavillon.

Nous serions sûrement juste une dizaine de personnes attablées autour d'un souper, avec une bouteille de vin dans la cuisine d'une petite maison déjà toute construite avec comme décor extérieur, une petite plate bande de fleurs modestes !!!

Bonne fête maman.

Je t'embrasse

x x x

Table des matières

Avant propos	5
Préface	6
Raconter mes origines, Lefebvre et Morin	7
Naître, voir le jour	19
Apprivoiser ma vie	39
Découvrir mon autonomie	47
Créer mon histoire	55
Retrouver ma liberté, est-ce libérateur ?	97
Travailler ou vivre des prestations de B.S.	111
Rencontrer mon homme	129
Vivre retraitée	171
Vieillir... J'ai soixante ans !	193
Annexes	219



Chercher
une terre favorable.

Croire
à l'aube de chaque jour naïvement.

Défricher,
trier, garder l'essentiel.

Semer
des idées, des rêves, de l'Amour.

Arracher
les mauvaises herbes, sarcler.

Travailler
pour être heureux, donner.

Arroser,
fertiliser mon jardin, aider.

Récolter
avec confiance, espérer.

...